



universität  
wien

# DIPLOMARBEIT / DIPLOMA THESIS

Titel der Diplomarbeit / Title of the Diploma Thesis

„C. F. Ramuz et l'identité suisse romande. Évolution des sentiments d'appartenances helvétiques dans la littérature“

verfasst von / submitted by

Raphael Bruckner

angestrebter akademischer Grad / in partial fulfilment of the requirements for the degree of  
Magister der Philosophie (Mag.phil.)

Wien, 2020/ Vienna, 2020

Studienkennzahl lt. Studienblatt /  
degree programme code as it appears on  
the student record sheet:

UA 190 333 347

Studienrichtung lt. Studienblatt /  
degree programme as it appears on  
the student record sheet:

Lehramtsstudium UF Deutsch UF Französisch

Betreut von / Supervisor:

Ao. Univ-Prof. Mag. Dr. Friedrich Frosch

## **Table des matières**

<b>Abstract</b> .....	2
<b>Introduction</b> .....	3
<b>L'étude de style à l'instar des approches méthodologiques</b> .....	7
<b>Plurivalence du terme</b> .....	7
<b>Le biographisme en France</b> .....	8
<b>Retour à l'œuvre : structuralisme, méthode intrinsèque</b> .....	11
<b>Narratologie, déconstruction</b> .....	12
<b>Nouvelle ouverture : Intertextualité</b> .....	14
<b>Étude de style</b> .....	16
<b>Le français romand et son prestige</b> .....	21
<b>Classification et histoire</b> .....	21
<b>Petit lexique</b> .....	28
<b>Prononciation</b> .....	32
<b>Prestige du suisse romand :</b> .....	35
<b>18<sup>ème</sup> siècle : Préjugés helvétiques et création du mythe suisse</b> .....	39
<b>Béat de Murault, Abraham Ruchat, J.-J. Rousseau</b> .....	39
<b>Le Doyen Bridel, Mme de Charrière</b> .....	45
<b>19<sup>ème</sup> siècle : La montée de l'helvétisme</b> .....	51
<b>Précision du terme</b> .....	51
<b>Mme de Staël contre la France</b> .....	51
<b>Les universalistes linguistiques : Vinet, Porchat et Olivier</b> .....	55
<b>Amiel et sa génération pour une littérature romande</b> .....	64
<b>20<sup>ème</sup> siècle : Ramuz à l'intérieur du discours post-helvétiste</b> .....	70
<b>Le 'pays' de Ramuz</b> .....	81
<b>Explications biographiques</b> .....	81
<b>Relations intertextuelles</b> .....	97
<b>Conclusion</b> .....	109
<b>Bibliographie</b> .....	112

# Abstract

In dieser Arbeit, die wir als ersten Teil einer Stilstudie (*étude de style*) konzipiert haben, das heißt als breitgefächertes Vorhaben und unter Berücksichtigung der einzelnen methodologischen Ansätze aus dem Bereich der Literaturwissenschaft, sollen die Voraussetzungen für das stilistische Moment C. F. Ramuz' erläutert werden. Natürlich würden viele hunderte Seiten nötig sein, um zu einem zufriedenstellenden Ergebnis zu gelangen, und so müssen wir uns auch hier auf den Aspekt der Westschweizer (Franko-Schweizer) Identität beschränken, der Ramuz' Schrift und Leben in mehrfacher Hinsicht durchzieht. Um die Kongruenz zwischen Werk und ‚Umwerk‘ hervorzuheben, konzentrieren wir uns auf die zentralen Elemente ebendieser Identität, die man unter den Schlagworten Sprache, Geschichte und Geographie zusammenfassen kann – sie sind gleichermaßen Zugehörigkeitsmerkmale der Westschweizer Gesellschaft sowie der literarischen Welt Ramuz‘.

So klären wir zunächst unser Vorhaben genauer ab und richten unseren Blick auf das Westschweizer Französisch, auf das Prestige dieser Varietät und ihrer Beschaffenheit. Diese soziolinguistische und sprachwissenschaftliche Auseinandersetzung soll die Basis erläutern, auf welcher die stilistischen Besonderheiten Ramuz‘ aufbauen.

Anschließend verfolgen wir den Diskurs über die Westschweizer Identität in der Literatur anhand einschlägiger Beispiele in den Schriften namhafter Autoren und Autorinnen, um verstehen zu können, wieso und inwiefern Ramuz sowohl politisch als auch künstlerisch dazu Stellung nimmt.

In einem dritten Teil erläutern wir diese Zugehörigkeitsmerkmale innerhalb der biographischen Ereignisse Ramuz‘ und schlagen Korrelationen zwischen dem Autor und seiner Produktion vor. Dies bedeutet auch, nochmals auf intertextuelle Bezüge aufmerksam zu machen.

# Introduction

Charles-Ferdinand Ramuz est sans doute une icône de la Suisse romande. Il suffit d'inspecter son portrait sur les billets de 200 CHF (de la 8<sup>ème</sup> série de notes bancaires) pour constater sa célébrité et sa présence dans la conscience culturelle du pays encore 70 ans après sa mort. Mais la réception de son œuvre va bien au-delà des frontières de la Confédération. En France aussi, l'auteur jouit d'une excellente réputation auprès des connaisseurs et connaisseuses de littérature et compte parmi ceux qui ont participé au renouveau du roman : Ramuz réside désormais aux côtés de Céline, Giono, Aragon, Gide et Proust.

Cependant, ce Vaudois est bien plus qu'une statue dans la galerie de l'histoire littéraire francophone, les Suisses lui attribuent une sorte de fierté qui dépasse la reconnaissance artistique originale. Depuis les années 1950, Ramuz à été la cible d'une vaste appropriation post-mortem ; les différents cantons se sont disputés pour savoir qui pourrait profiter de la plus grande affiliation avec cet écrivain, et les maisons d'édition proposent encore de nos jours régulièrement des séries 'classiques' ou 'patrimoines' où l'œuvre de Ramuz y est prépondérant (p. ex. la collection « l'héritage populaire de la Suisse » des Éditions Urs Graf). Effectivement, l'image de l'auteur a vécu déjà de son vivant une telle ambivalence, un tel changement qui, après sa mort, s'est amplifié au gré de la mythification. Semblable à Mme de Staël et Jean-Jacques Rousseau, Ramuz est entré dans le panthéon suisse, et sa personne est devenue un personnage, une sorte 'd'ancêtre' helvétique, de père fondateur, de représentant d'une époque et d'un milieu sans perdre une certaine actualité.

Cette mythification est certainement un phénomène du temps, elle se réfère à une période de l'histoire où l'identité suisse romande était en pleine adolescence, où la certitude territoriale n'était pas donnée et les limites des souverainetés constamment misent en question – avant de parler des conséquences de la Révolution vaudoise, pensons simplement à la révision complète de la Constitution fédérale en 1874, quatre ans avant la naissance de Ramuz.

S'il convient d'envisager une préoccupation avec son écriture, nous devons donc également parler de l'identité suisse romande, puisque les deux sont inséparables. Ceci est doublement nécessaire, car non seulement la perspective d'aujourd'hui nous y oblige, celle qui est marquée par la consécration institutionnelle (le Grand Prix C. F. Ramuz doté de 15 000 CHF existe depuis 1955 dont la lauréate de 2015 est Catherine Safonoff<sup>1</sup>) ; mais aussi l'antécédente, depuis

---

<sup>1</sup> Cf. site de la Fondation Ramuz. URL : [http://www.fondation-ramuz.ch/1031-Laureats\\_du\\_Grand\\_Prix\\_C\\_F\\_Ramuz](http://www.fondation-ramuz.ch/1031-Laureats_du_Grand_Prix_C_F_Ramuz)

le point de vue des contemporains de Ramuz – eux-mêmes intensément imbriqués dans le discours post-hélvétique autant que l'auteur de *La Suisse romande* (1936).

Dans son ample correspondance, dans ses lettres à diverses personnes de la vie publiques et à travers son engagement journalistique – il est dirigeant de la revue *Aujourd'hui* entre 1929 et 1931 et participe de son vivant à la presse quotidienne –, Ramuz prend régulièrement position quant à la place de la Suisse dans le monde. C'est donc au niveau socio-politique qu'il agit 'en dehors' de ses livres qu'il base sur des revendications esthétiques très différenciées, mais que la réception a jugé régionaliste au début de sa carrière. La méthode de la séparation de l'artiste et de l'art que Roland Barthes demandait dans les années 1960 est encore moins adaptée pour l'analyse littéraire des textes ramuziens que ceux d'un autre auteur ; il nous paraît faux d'omettre la dimension biographique et socio-politique sous prétexte qu'elle ne touche qu'indirectement l'écrit. Après tout, le pivot de son esthétisme, l'authenticité de l'œuvre, se réfère clairement au monde extra-littéraire, à la notion de l'authenticité personnelle que Ramuz rattache à l'authenticité du groupe. En d'autres termes : l'authenticité de l'œuvre se présente à la fois comme 'conclusion' de la recherche identitaire intime et individuelle, mais aussi comme celle du collectif du temps, c'est-à-dire à l'identité suisse romande

Celle-ci se compose alors, généralement parlant et sans spécifier une époque, de trois facteurs majeurs : Premièrement, la langue. Plus ou moins différent ou semblable, mais certainement pas identique à celui 'de Paris', le parler du territoire helvétique a toujours dû trouver la bonne proximité par rapport à l'usage français. Deuxièmement, la géographie. Depuis son début, ce 'territoire helvétique' a vécu un changement perpétuel dans l'ombre des multiples affronts guerriers des derniers siècles ; longtemps, un grand nombre de forces militaires ont régné sur un relativement petit territoire. Troisièmement, l'appartenance au groupe. Lié à ce 'changement perpétuel' et à l'hétérogénéité prévalente, la question de l'unité a toujours été brûlante – sans vouloir parler de différentes niches, l'appartenance au groupe se veut, de nos jours, idéologique, nationale.

Il arrive donc que Ramuz aborde ces trois aspects dans son action politique et artistique. En utilisant le français romand d'une manière très sélective et en brisant la structure grammaticale, le rythme de la phrase française traditionnelle, en courbant la narratologie romancière et le consensus d'usage de son temps, Ramuz thématise non seulement le français 'standard', mais aussi le français régional sans prendre vraiment parti. Quant à l'aspect géographique, il s'étend sur toute l'œuvre ramuzienne sous différentes couleurs. La géographie est d'autant plus importante pour Ramuz, parce qu'il la présente comme sécurité primordiale de sa vie – nous parlerons de son 'pays' (de Vaud) un peu plus bas, qui est bien sur une région existante avec sa

topographie si déterminative, un lieu réel, mais en même temps tout-à-fait irréel et une sorte de refuge dont les contours ne sont pas limités par les frontières territoriales. Liée à cette appartenance au lieu se manifeste sa longue recherche d'une appartenance au groupe, à la difficulté de s'y ouvrir socialement, à la difficulté d'accepter un modèle idéologique, à l'inclinaison d'adopter une certaine opinion contraire tout au long de sa vie finalement itinérante entre Paris et la Suisse. Ramuz polémise le discours littéraire sur l'identité suisse romande avec ses livres et son implication publique.

Il devient alors apparent qu'il est indispensable de prendre ces aspects en considération, les situer dans un contexte historique qui est celui du tournant du 20<sup>ème</sup> siècle. Mais afin d'avoir quelque succès, il nous faut retracer l'évolution de la pensée patriotique qui comporte l'opinion sur le rôle de la Suisse romande, de sa langue, de son organisation, dans la littérature. Car la résolution belliqueuse de refuser le français 'de Paris' représente un pas seulement à l'intérieur d'une recherche identitaire qui dépasse la vie de Ramuz de loin. Ce travail bénéficiera d'un rapport aux théories populaires du 18<sup>ème</sup> siècle où l'on trouve déjà tous les arguments du discours helvétique du 19<sup>ème</sup> siècle et de sa transition au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Il ne faut pas oublier que chaque individu est non seulement influencé par son entourage contemporain, mais aussi par les atavismes, ne serait-ce que par une certaine tradition de la pensée – nous allons constater qu'il y a multiples parallèles entre les auteurs des Lumières jusqu'à ceux de la Troisième République et ceux de notre écrivain en question.

Nous ne pouvons ignorer ces influences et modèles du passé quand il s'agit du style ramuzien, puisque le style est le choix volontaire de l'artiste d'utiliser les éléments de la langue et autours de la langue selon un idéal esthétique. Avant de parler du choix même, des 'décisions' particulières, avant d'essayer de les comprendre au niveau linguistique, d'y trouver une certaine régularité dont on peut énumérer les caractéristiques ; avant tout cela, nous devons discerner cette 'langue' (suisse romande) et saisir le mouvement originaire, parce que les décisions stylistiques de Ramuz ne sont en sorte qu'une continuation de celui-ci, guidé dans tel ou tel sens.

Il est bien sur évident que ce travail ne peut être qu'imprécis (ce qui est d'ailleurs vrai pour tout autre travail littéraire au-delà de la linguistique descriptive) ; nous devrions avoir accès à tout le discours littéraire à ce sujet qui traite l'identité suisse romande depuis son commencement, impossible à définir par défaut ; il faudrait en plus du cadre historique détaillé, connaître toutes les situations qui ont marqués l'homme Ramuz, c'est-à-dire retracer l'évolution de son caractère situation par situation afin de pouvoir dire, avec une certaine précision seulement, ce qui a poussé Ramuz à prendre telle ou telle décision stylistique. Toute entreprise littéraire est donc

réduite à un jeu de lampe de poche dans le noir, mais ne laissons-nous pas décourager par l'innatégnable précision et les circonstances peu satisfaisantes de ce mémoire universitaire ; imprécision ne veut pas dire incompréhension, et il ne nous reste rien d'autre à faire que d'accepter le fait et de nous mettre au travail.

Nous pourrions lui donner le sous-titre « Première étape d'une étude de style », et dans le but d'expliquer cela, nous devons d'abord éclaircir le terme. Il existe de nombreuses définitions de la notion de 'style' qui favorisent telle ou telle approche méthodologique – nous citerons alors quelques grandeurs de références avant de réfléchir de la nature du procédé. Dans cette introduction méthodologique, nous opposerons l'analyse stylistique traditionnelle à l'étude de style qui est une entreprise plus extensive. C'est d'ailleurs l'unique raison plus laquelle nous ne pouvons que traiter une partie de celle-ci.

Après avoir fixé le but de cette entreprise, nous commencerons avec le discernement du marqueur de l'identité suisse romande le plus évident : le français romand. Cette variété qui a influencé le jeune Ramuz naturellement, mais à laquelle l'homme mûre a délibérément choisi d'appartenir au point où elle est parfois considérée de nos jours comme la 'langue de Ramuz'. Nous allons voir que cette attribution désambiguise grandement la relation qu'entretient Ramuz avec l'oralité de sa région natale. Nous essayerons donc d'abord de saisir les caractéristiques de celle-ci, en prenant le chemin de l'histoire et des traits particuliers au niveau linguistique afin d'arriver au prestige, déterminatif en ce qui concerne l'identification ; ainsi nous comprendrons mieux quel rôle le français romand joue à l'intérieur de la société à laquelle Ramuz appartenait et à laquelle nous appartenons actuellement. Quant à l'appartenance géographique et sociale, elle est sujet de nombreux ouvrages littéraires dont nous allons tirer quelques exemples dans l'espoir de montrer un certain acheminement depuis les préjugés nationaux et clichés du 18<sup>ème</sup> siècle qui voient l'identité suisse (romande) surtout à travers la perspective de l'altérité face à la culture française ; au regard 'intérieur' de l'helvétisme, et des facettes de ce mouvement réactionnaire, jusqu'au positions divergentes des contemporains de Ramuz à l'aube de la Première Guerre mondiale. Dans cette partie socio-historique, nous traiterons des œuvres concrètes en relevant l'abord des éléments constitutifs à l'appartenance helvétique. Finalement, nous nous pencherons sur la manière dont Ramuz s'empare du sujet. Son *Journal* et les réactions de la critique sera un instrument indispensable pour clarifier son implication personnelle dans le discours sur la Suisse dont nous aurions saisi les dispositifs. Ainsi, nous serons capables de repérer les composants du 'pays' auquel se réfère son idéal esthétique et qui est renferme un tel agglutinement d'appartenances qu'il devient en sorte le symbole omniprésent de son style.

# L'étude de style à l'instar des approches méthodologiques

## Plurivalence du terme

Il existe que peu de termes aussi abstraits que répandus tantôt dans les sciences littéraires et culturelles tantôt dans l'usage journalistique et commercial que celui du 'style'. Son utilisation transgresse les domaines du quotidien, pénètre tout les genres, toutes les générations vivantes ; il fait partie du tronc commun des langues européennes et varie selon les situations : de l'entraîneur qui parle d'un 'changement de style de vie' au musicien évoquant son 'style expérimental' jusqu'au vendeur d'habit qui relève le 'style moderne' d'une pièce qu'il s'apprête à rendre attrayante, un nombre de dénotations et connotations s'attachent au terme ce qui complique son utilisation précise. Sous l'influence de l'allemand et surtout de l'anglais omniprésent, deux langues qui appliquent la notion de manière très libérale jusqu'à attribuer à tout artifice un certain 'style', le français est – à travers son vive échange culturel – également incliné à 'styliser' les choses.

Il s'agit alors d'un mot passe-partout qui renferme la désignation d'un comportement choisi et volontaire (formes sociales, arts martiaux, entraînement physique, etc.), d'une caractéristique de production artistique (dessin, animation, musique, etc.), d'époques dans l'histoire de l'humanité (Baroque, Gotique, etc.) et d'un outil de travail linguistique et de différenciation dans les lettres (comparaison de deux écrivains, des genres, d'aspects textuels, etc.).<sup>2</sup>

Le mot 'style' est aussi utilisé comme valeur que l'on accorde ou non à une concrétion : la traduction de l'allemand en français explique un peu le mécanisme derrière l'énoncé (dt. *Stil haben* ; fr. avoir du goût). Si 'style' et 'goût' se confondent ici, il devient apparent que la valeur se réfère au procédé de sélection d'une personne ou d'un groupe menant à la production de quelque chose d'exemplaire. L'attribution veut dire que la production permet d'accéder à l'idéal esthétique auquel la personne ou le groupe s'oriente. Il suffit même de s'imaginer cet idéal pour lui accorder la valeur du 'style'. Cette dimension purement réceptive représente une des sources de son indistinction.

Dans sa grammaire générative et transformationnelle, Chomsky différencie la structure profonde d'une phrase (étant l'organisation effectuée par le locuteur) de sa structure superficielle (étant la suite des énoncés) ; il sépare donc deux domaines 'stylistiques' dont la pensée et l'expression concrète.<sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> Cf. Sowinski, Bernhard : *Stilistik : Stiltheorien und Stilanalysen*. Sammlung Metzler 263. Stuttgart: Metzler 1991, p. 1

<sup>3</sup> Cf. Ibid., p. 5

Sowinski relève que cette séparation correspond à deux approches analytiques opposées : tandis que la première se concentre sur les liens sémantiques, la grammaire, la cohésion et cohérence textuelle en omettant la dimension réceptive ; la deuxième se penche justement sur celle-ci et tente d'analyser les effets des phrases et des mots sur le lecteur.<sup>4</sup> Nous montrerons par la suite que cette dualité qui paraît naturelle et logique, ne l'est pas forcément, et qu'il faut imaginer le style comme quelque chose de plus grand.

## Le biographisme en France

Afin de construire un outil méthodologique satisfaisant, il s'avère propice de s'orienter aux grands courants de la critique littéraire des deux siècles passés : évoquons d'abord le biographisme. Cette approche, issue du *Geniekult* du classicisme allemand, est développée et propagée en France par Abdel-François Villemain dans les cercles académiques et par Charles-Augustin Sainte-Beuve dans le domaine des lettres. Elle revendique en première ligne la liaison primordiale entre écrivain et œuvre et impose la considération de celle-ci à l'intérieur de la critique littéraire.

Sainte-Beuve parle alors d'« aller droit à l'auteur sous le masque du livre »<sup>5</sup>. Il veut aller à la recherche de ce qui se cache derrière la rhétorique, derrière la langue d'un texte ; une critique qui ne traite uniquement ce qui est immanent à l'œuvre enseigne pour lui une vision trop étroite de celle-ci. C'est ainsi qu'il introduit la contextualisation temporelle systématique et l'analyse psychologique de l'écrivain dont il retrace la pratique à Montaigne et Saint-Simon.<sup>6</sup> Selon Sainte-Beuve, la critique littéraire ne fait pas l'effort de comprendre le développement profond de l'écrivain, n'incorpore point l'aspect ontologique de sa pensée pour l'unique raison d'être paresseuse, et non par incompatibilité logique à l'intérieur d'une théorie littéraire.<sup>7</sup>

Diaz décrit la méthode de Sainte-Beuve ainsi :

*Faisant de constants aller-retours entre la vie et l'œuvre, il cherche des structures, des procédés et des rythmes communs à l'une et à l'autre : mais il braque d'abord son attention sur l'homme privé, qu'on avait négligé jusqu'à lui.<sup>8</sup>*

Notons ici que Sainte-Beuve se concentre, quant à la partie psychologique de l'analyse, aux 'tournants' ou frustrations majeures de l'être humain dont la gestion détermine en sorte la

<sup>4</sup> Cf. Ibid., p. 10

<sup>5</sup> Sainte-Beuve (cité par Diaz). In : Diaz, José-Luis : Aller droit à l'auteur sous le masque du livre. Sainte-Beuve et le biographique, pp. 45-67. In : *Romantisme* [en ligne] 109. 2000. Sainte-Beuve ou l'invention de la critique, p.50. URL : [https://www.persee.fr/doc/roman\\_0048-8593\\_2000\\_num\\_30\\_109\\_935](https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_2000_num_30_109_935)

<sup>6</sup> Cf. Ibid., p. 49

<sup>7</sup> Ibid.

<sup>8</sup> Ibid., p. 51

production littéraire ; la façon dont l'écrivain (futur) décide de surmonter sa crise personnelle (grave maladie p. ex.) structure la pensée de l'être qui structurera ensuite l'œuvre.

Sainte-Beuve prend également en considération les évènements d'épanouissement contemplatifs, points fixes d'une certaine prise de conscience du monde auxquels s'orientent la foi, la morale, l'esthétisme etc. ainsi que l'empreinte originelle dû aux circonstances de la naissance, du sein familial. Cette construction et reconstruction du passé est sans doute en parallèle aux recherches de Freud qui systématise l'analyse psychologique en s'occupant surtout du côté pathologique et des causes de la 'maladie', tandis que Sainte-Beuve se penche sur les effets productifs (artistiques) de celle-ci.<sup>9</sup> La faute que Sainte-Beuve commet est, cependant, la simplification du développement de l'écrivain selon les résultats déterministes – il en est, d'ailleurs, bien conscient : « après un laps de temps, la vérité minutieuse et toute réelle est introuvable. », écrit-il.<sup>10</sup>

L'approche biographique reste jusqu'à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle très populaire, la montée de la psychologie la soutient, et Sainte-Beuve lui-même compte parmi les critiques les plus respectés en France.<sup>11</sup> Cependant, la *Recherche* de Proust présente une critique implicite de cette manière de traiter la littérature. La construction du roman, qui imite un certain processus épistémologique suivi de la prise de conscience des souvenirs perdus à la fin, témoigne du refus de la vision biographique ; selon Proust, l'œuvre surpassé l'auteur, puisqu'elle met sur papier un processus de cognition que l'auteur ne peut contrôler complètement – une sorte de mémoire involontaire manifestée. L'œuvre ne serait pas jugeable à travers lui. Il n'en serait, en sorte, pas 'le maître'.<sup>12</sup>

Benjamin de Constant, opposé aux précurseurs de l'étude littéraire biographique selon le modèle allemand, refuse également la création d'une image héroïque de l'auteur. Pour lui, toute critique littéraire est une entreprise théologique :

*Dans une œuvre d'art, la critique cherche la teneur de vérité, le commentaire, le contenu concret. Ce qui détermine le rapport entre les deux est cette loi fondamentale de toute œuvre littéraire : plus la teneur de vérité d'une œuvre est significative, plus son lien au contenu concret est discret et intime.<sup>13</sup>*

<sup>9</sup> Cf. Diaz, p. 52/53

<sup>10</sup> Sainte-Beuve (cité par Diaz), p. 56

<sup>11</sup> Jefferson, Ann : Sainte-Beuve : la Biographie et l'invention de la critique littéraire, p. 136-160. In : *Le défi biographique*. traduit de l'anglais par Dudouyt Cécile. Paris : Presses Universitaires de France 2012. URL : <https://bit.ly/2rMaoDB>

<sup>12</sup> Cf. Script du cours magistral d'Antoine Compagnon, p. 9. URL : <https://aphelis.net/wp-content/uploads/2012/03/Compagnon-Auteur.pdf>

<sup>13</sup> Benjamin (cité par Schärf). In : Schärf, Christian: Walter Benjamin et Theodor W. Adorno. Critique salvatrice et utopie, p. 221-232. In : *Tracés. Revue de Sciences humaines* 13. 2007. URL : <https://journals.openedition.org/traces/328?lang=en>

Ce que Constant revendique ici est le ‘flou’ de la littérature, ce sentiment de grandeur que le lecteur éprouve parfois en lisant de faire partie d’une chose qui le dépasse : le livre est alors miroir de l’univers où les procédés y sont éblouissants et mystiques. Schärf appelle cela « un fondamentalisme spirituel de l’art »<sup>14</sup>. Une analyse et critique littéraire ne peut cependant être basé sur cela. Effectivement, l’impulsion de Constant se nourrit moins du souhait de livrer une approche méthodologique, une norme de travail, et plus de la rébellion contre le courant biographique qui tente, au milieu du siècle encore, à éléver l’auteur au gré du saint. Au lieu de mystifier l’homme, Constant mystifie plutôt l’instance qui lie auteur, œuvre et lecteur, c’est-à-dire le destin. L’œuvre est alors dérobé de l’influence historique, du contexte socio-politique, des phénomènes psychologiques à l’intérieur de l’auteur – Benjamin lui accorde un statut de ‘révélation’ mettant en évidence le « gré d’ésotérisme »<sup>15</sup> de cette théorie, selon Schärf.

La relativisation de l’auteur se manifeste aussi dans la méthode de l’histoire littéraire de Gustave Lanson. Relevant l’importance de l’individu productif comme Villemain et Taine, son mérite consiste surtout de vouloir prendre en considération le contexte socio-historique en analysant non seulement le mouvement dynamique de l’auteur à l’œuvre, mais des « échanges »<sup>16</sup> entre société et littérature. De manière simplifiée, il justifie son approche historique ainsi :

*L’écrivain le plus original est en grande partie un dépôt de générations antérieures, un collecteur de mouvements contemporains [...] Puis, ce que le génie individuel a, tout de même, de plus beau et de plus grand, ce n'est pas la singularité qui l'isole, c'est, dans cette singularité même, de ramasser en lui et de symboliser la vie d'une époque et d'un groupe, c'est d'être représentatif. »<sup>17</sup>*

Semblable à Sainte-Beuve, la conception lansonienne de l’œuvre littéraire inclut la vie de l’auteur, ses formations multiples et influences menant à des procédés intérieurs qui ne sont jamais vraiment ‘inactifs’ pendant l’écriture, ergo à étudier. Selon Lanson, le fait littéraire est accompagné d’une certaine ‘demande’ d’un public, soit-elle implicite ou explicite, et d’une motivation sociale qui en résulte.

*Puis on croit assez faire, pour connaître la littérature, d'étudier les gens qui ont écrit ; mais il y a ceux qui lisent. Les livres existent pour des lecteurs ; [...] Qui lisait*

---

<sup>14</sup> Schärf, p. 225

<sup>15</sup> Ibid., p. 224

<sup>16</sup> Lanson (cité par Jey). In : Jey, Martine : Gustave Lanson. De l’histoire littéraire à une histoire sociale de la littérature. In : *Le français aujourd’hui* 145. 2004, p. 16 URL : <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd'hui-2004-2-page-15.htm>

<sup>17</sup> Lanson (cité par Mélançon). In : Mélançon, Robert / Vachon, Stephane / Nardout-Lafarge, Élisabeth e.a. : Le portatif d’histoire littéraire. Montréal : Université de Montréal 1998, p. 397

*? et que lisait-on ? Voilà deux questions essentielles. Par les réponses qu'on y donnera, la littérature sera replacée dans la vie.*<sup>18</sup>

## Retour à l'œuvre : structuralisme, méthode intrinsèque

Du ‘destin’ personnel et de la psychologie de l’écrivain à l’exploration socio-historique, le retour à l’énoncé s’est effectué sous l’influence du structuralisme de Saussure et de ses prédecesseurs russes qui ont fortement imprégnés la critique littéraire et ‘formalisé’ le style. Les analyses structuralistes ne se comprenaient pourtant pas comme critique littéraire, et c’est qu’après coup que les méthodes découplant les microstructures d’un texte ont été reprises dans le domaine des lettres. De nos jours, tout écolier se voit confronté à la pratique de l’analyse linguistique (dite stylistique) – le discernement des figures de style étant la plus commune occupation. Mais nous devons comprendre ce mouvement prolixe comme partie du courant plus général du ‘retour à l’œuvre’ après le grand succès du biographisme et historicisme dans la réception littéraire.

C’est avec les idées de Barthes et de Foucault (*La mort de l'auteur*, 1968 ; *Qu'est ce qu'un auteur*, 1969) que la critique reçoit un fond théorique pour se concentrer uniquement sur la forme écrite. Elle se veut neutre, avant-gardiste et libératrice dissipant les nuages idéologiques autour de l’histoire de l’auteur. Avant Barthes et Foucault, la critique littéraire se concentrait sur l’intention de l’auteur qui renfermerait la vérité ultime du texte. Les courants positivistes, historicistes ou biographistes ont véhiculé en prêtant plus ou moins d’attention à certains aspects du concept d’auteur, la vision traditionnelle de l’écrivain en tant que source de vérité. C’est contre cette façon restreinte de traiter l’œuvre que Foucault et Barthes se sont battus.

Suivant la devise de T. S. Eliot que l’ouvrage serait bien le contraire de l’expression de la personnalité de l’auteur et une certaine évasion (« *escape from personality* »<sup>19</sup>), le *New Criticism* américain se défait de l’intention de l’auteur – l’illusion intentionnelle (Wimsatt/Beardsley : *The intentional fallacy*) est alors le pivot de leur perspective. Barthes et Foucault voient aussi l’auteur comme limite de l’analyse et le différencient de la personne réelle ; Foucault l’exprime ainsi :

*[...] chaque auteur se place à l’intérieur de sa propre œuvre, et cela d’une façon si radicale que l’œuvre doit le détruire. C’est en elle que l’auteur à son refuge et son lieu ; c’est en elle qu’il habite ; c’est elle qui constitue sa patrie, et sans elle il n’aurait, littéralement, pas d’existence. »<sup>20</sup>*

<sup>18</sup> Lanson (cité par Jey). In : Jey, p. 17

<sup>19</sup> Eliot, T. S. : *Selected Essays*. London : Faber & Faber 1951, p. 21

<sup>20</sup> Foucault (cité par Olivesi). In : Olivesi, Stéphane : *Foucault, l’œuvre, l’auteur*. In : *Questions de*

L'auteur n'est qu'un substitut qui sert à l'interprétation du lecteur étant en dialogue avec le texte. Ce-dernier se crée une illusion anthropomorphe pour cacher qu'il est en conversation avec lui-même, puisque l'écrivain n'est pas présent. Essayer de retracer ce que l'auteur a voulu dire serait une entreprise vouée à l'échec. Barthes revendique alors le neutre de la langue et échange le moteur centre de l'explication, l'auteur, avec la langue : la méthode adaptée serait donc forcément la linguistique et non la contextualisation historique ou la décomposition psycho-sociale.

### **Narratologie, déconstruction**

Aussi la narratologie, dont les personnages les plus connus sont Gerard Genette, Umberto Eco et Kate Hamburger, surgit avec l'élan du structuralisme dans les années 1960 et présente une nouvelle différenciation des instances narratives : elle prend le corps inerte de l'auteur et lui donne une seconde vie en tant sous le nom d'auteur empirique, impliqué, du narrateur homo et hétérodiégétique, classifie donc les fonctions de celui-ci ainsi que celles du lecteur (empirique, idéal).<sup>21</sup> La narratologie utilise la méthodologie structuraliste non pour l'analyse des microstructures, mais des macrostructures de sens. De nos jours, il existe des institutions uniquement consacrées à cette approche comme le Centre de Narratologie Appliquée qui s'occupe du récit, de sa structure, de son fonctionnement, de son interprétation.

À l'intérieur du 'retour à l'œuvre' s'inscrit également la théorie de Jacques Derrida – figure de proue de la déconstruction. Son approche fait partie du post-structuralisme qui refuse le lien direct entre signifiant et signifié (1967 *De la grammatologie*). Cependant, Derrida se positionne au niveau méthodique dans la tradition saussurienne qui travaille avec des oppositions (paires minimales p. ex.) afin de rendre visible la différence entre deux significations, décante ainsi la signification singulière. Chez Derrida ce ne sont pas les microstructures qui sont opposées, mais aussi les macrostructures ; il emploie le terme « différance » se composant du mot 'différence' et 'différant' pour décrire le procédé et s'approche ainsi du domaine de la narratologie. Nous retrouvons d'ailleurs cette pensée aussi chez Judith Butler et Paul de Man.

Notons ici la méthode du 'montage parallèle' où deux passages sont placés côte à côte pour mieux les comparer et visualiser les contradictions à l'intérieur de l'argumentation de la diction même. L'un des buts de cette entreprise est de relever les obstacles contournés et les inconséquences dans la pensée systématique des écrivains, en sorte une recherche de la faute logique. L'impulsion ici n'est pas destructive, au contraire est-elle productive ; il s'agit, après

---

communication [en ligne] 4. 2003. URL :

<http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5813>; DOI:10.4000/questionsdecommunication.5813

<sup>21</sup> Cf. Compagnon, p. 4

la ‘déconstruction’ de reconstruire le motif originaire de l’ouvrage littéraire qui n’est pas forcément identique à l’intention de l’auteur. Semblable à la psychanalyse de Freud qui s’oriente aux indices transmit par le récit afin d’arriver à une ‘symptomatique’ de l’ouvrage. Selon Paul de Man, la dimension rhétorique est constitutive pour chaque texte et ne peut être ignorée ; dans sa fonction de supprimer la logique, elle provoque toute sorte d’erreurs d’interprétation – quant à la critique qu’a la réception de celle-ci – ; chaque essai d’attribue un sens au support textuel éloignerait le lecteur de ‘l’intention idéale’. À ce phénomène il donne le nom de *misreadings*.<sup>22</sup>

De Man essaie de plausibiliser son concept d’un regard neutre sur la langue, un regard qui se focalisera sur la construction technique et qui laisserait de côté l’envie de percevoir quelque chose au-delà de mots. Il revendique l’acceptation de leur ‘non-référentialité’.<sup>23</sup>

*When you do hermeneutics, you are concerned with the meaning of the work ; when you do poetics, you are concerned with the stylistics or with the description of the way in which a work means. The question is whether these two are complementary [...]*<sup>24</sup>

De Man refuse l’approche hermétique et revendique une ‘stylistique’ qui se concentre sur l’analyse rhétorique et formelle.

Cependant, comme le dit justement Jürgen Fohrmann : est-ce vraiment possible de véhiculer la comparaison, la classification, l’élaboration de marqueurs rhétoriques, de tropes, de figures de style etc. sans se servir d’un système hermétique ?<sup>25</sup> Rien que de saisir la différence entre métonymie et métaphore, de percevoir le symbole, de constater l’allégorie montre que l’approche hermétique ne peut être remplacée ou omise. Nous devons plutôt la comprendre comme BIOS de l’esprit humain qui subsiste au-delà des théories méthodologiques. Selon Harro Müller, texte et lecteur sont en dialogue l’un avec l’autre ; la situation dialogique est marquée par le mouvement du savoir à l’intérieur du cercle hermétique, elle oscille entre l’intégrité de l’objet et l’impératif des critères de plausibilité, c’est-à-dire la congruence et cohérence de l’argumentation. L’hermétique est donc à la fois une forme rhétorique de la langue (qualité que revendique la déconstruction), mais aussi au niveau épistémologique un aspect de notre perception.<sup>26</sup>

<sup>22</sup> Cf. Fohrmann, Jürgen : *Misreadings revisited. Eine Kritik des Konzepts von Paul de Man*, p.79.98. In : Bohrer, Karl-Heinz (ed.) : *Ästhetik und Rhetorik. Lektüren zu Paul de Man*. Frankfurt a.M.: Suhrkamp 2015, p. 82, 83

<sup>23</sup> Cf. Ibid., p. 84/85

<sup>24</sup> De Man (cité par Fohrmann). In : Fohrmann, p. 85

<sup>25</sup> Cf. Ibid., p. 91

<sup>26</sup> Cf. Müller, Harro : *Hermeneutik oder Dekonstruktion ? Zum Widerstreit zweier Interpretationsweisen*, p. 98-117. In : Bohrer, Karl-Heinz (ed.) : *Ästhetik und Rhetorik. Lektüren zu Paul de Man*. Frankfurt a.M.: Suhrkamp 2015, p. 98

La théorie de De Man est alors surtout une protestation savante contre la critique littéraire traditionnelle qui impose un système totalisant à l'analyse. De Man prend position contre le canonisme, la reconstruction de l'histoire et préconise une lecture disjonctive qui relève les différences et incongruités plutôt qu'un sens unique.<sup>27</sup>

Néanmoins, l'analyse linguistique de Roman Jakobson et de Lévi-Strauss (1962) sur *Les Chats* de Baudelaire a montré qu'il ne suffit pas de relever les liens syntactiques du texte et d'analyser les corrélations phonologiques. Dans ces *Essais de stylistique structurale*, Michaël Riffaterre leur reproche d'avoir omis une partie importante, la dimension sémantique, en disant qu'« aucune analyse grammaticale d'un poème ne peut nous donner plus que la grammaire du poème »<sup>28</sup>. L'échec de la recherche purement linguistique serait dû à une certaine 'agrammaticalité' du texte qui empêche l'accès directe à la dimension significative. En continuant cette pensée et en utilisant le terme de 'matrice', Riffaterre cherche à expliquer qu'un texte comporte toujours une structure invisible de propositions imagières, c'est-à-dire un moteur supplémentaire d'évocation ; l'illusion référentielle serait pourtant de prendre ses images telles quelles : selon Riffaterre, elles ne sont que symboliques – en donnant l'exemple du titre des *Chats* qui laisserait croire qu'il s'agit de véritables animaux dans le poème de Baudelaire.<sup>29</sup>

Antoine Compagnon relève que le concept d'intertextualité contemporain découle de la 'mort de l'auteur', puisqu'elle conçoit le lecteur comme pivot de la création de sens ; la disparition de la puissance explicative de l'intention de l'auteur entraîne aussi l'abolition du sens absolu.<sup>30</sup> Le modèle de la matrice, cette instance au-delà de la linguistique ne peut se restreindre au double mouvement vertical, sémiotique : « il s'agit d'un signe textuel *complexe*, constitué de deux paradigmes d'images reliées par une relation syntagmatique »<sup>31</sup>, écrit Hopkins. Et à cet instant nous arrivons à la base de l'intertextualité selon Kristeva.

## Nouvelle ouverture : Intertextualité

Julia Kristeva marque la notion d'intertextualité avec son travail théorique de 1966. Elle décrit la référence d'un texte à un autre, ou, si l'on veut, l'inscription d'un texte dans la matrice

<sup>27</sup> Cf. Choi, Moon-Gyoo : Frühromantische Dekonstruktion und dekonstruktive Frühromantik: Paul de Man und Friedrich Schlegel, p. 181-206. In : Bohrer, Karl-Heinz (ed.) : Ästhetik und Rhetorik. Lektüren zu Paul de Man. Frankfurt a.M.: Suhrkamp 2015, p. 182

<sup>28</sup> Riffaterre (cité par Hopkins). In : Hopkins, John : La théorie sémiotique littéraire de Michael Riffaterre : matrice, intertexte et interprétant. In : *Cahiers de Narratologie* [en ligne] 12. 2005. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/37;DOI:10.4000/narratologie.37>

<sup>29</sup> Cf. Ibid.

<sup>30</sup> Cf. Compagnon

<sup>31</sup> Ibid.

renfermant la totalité des textes où ils demeurent liés explicitement ou implicitement l'un à l'autre. De cette approche découle une certaine complémentarité aussi qui réduit la 'valeur' ou 'l'impact' d'un texte singulier puisqu'il varie non seulement selon les situations réceptives, mais qu'il représente un maillon seulement dans la chaîne de textes existants. Ultimement, l'originalité de l'œuvre est mise en question – elle serait alors que relative à la perception en tant que 'combinaison novatrice' ou 'combinaison novatrice à l'intérieur d'une pratique combinatoire'<sup>32</sup>, mais nous ne voulons pas poursuivre cette problématique ici. Le centre de cette théorie est surtout, comme le disent justement Fjellestad/Wikborg, le changement de focalisation qui se tourne vers l'acte réceptif de mettre en relation les éléments du texte analysé avec des éléments d'autres textes.<sup>33</sup>

L'intertextualité est influencée par la déconstruction qui souligne le caractère chimérique des signes comportant alors toujours la référence à d'autres signes et qui conçoit l'analyse également comme production individuelle.

Michail M. Bachtin, le grand critique des formalistes russes, relevait déjà dans les années 1930 l'importance de la spécificité des valeurs significatives qui varient selon le contexte de l'énonciation. La nature éphémère des signes verbaux, dialogique, comme il disait, est forcément une conséquence de l'emploi réel par des individus concrets.<sup>34</sup> La raison pour laquelle Kristeva cite Bachtin se rapporte à sa conception d'interdépendance qui empêche toute description fixe et tout modèle statique à la manière des formalistes de son temps.<sup>35</sup> Kristeva l'applique à la critique littéraire : chaque texte serait alors « absorption et transformation d'un autre texte »<sup>36</sup>.

Kristeva reprend alors la devise de Mallarmé : « que, plus ou moins, tous les livres contiennent la fusion de quelques redites comptées »<sup>37</sup>. Dans la littérature, il existe le personnage de l'écrivain répétitif : Flaubert's *Bouvard et Pécuchet*, Borges *Pierre Menard* ; et dans le récit *Leben des vergnügten Schulmeisterlein Maria Wutz in Auenthal*, Jean Paul thématise la pratique de l'appropriation avec son personnage qui réécrit à la main les textes de Schiller et Lavater en prétendant qu'il s'agit des manuscrits originaux.<sup>38</sup> Ce dernier exemple pousse la théorie de

<sup>32</sup> Cf. Gilbert, Annette : *Wiederaufgelegt : Zur Appropriation von Texten und Büchern in Büchern*. Bielefeld: transcript 2014, p. 175

<sup>33</sup> Fjellestad/Wikborg Fjellestad, Danuta / Wikborg, Eleanor : *Reading Texts. An Introduction to Strategies of Interpretation*.- Oslo, Stockholm, Copenhagen, Boston: Scandinavian University Press 1995, p. 87

<sup>34</sup> Cf. Eagleton, Terry : *Einführung in die Literaturtheorie*. Stuttgart : Metzler 1988, p. 98

<sup>35</sup> Kristeva, Julia : *Bachtin, das Wort, der Dialog und der Roman*. In : Ihwe, Jens : *Literaturwissenschaft und Linguistik*. Frankfurt a. M. 1982, p. 346

<sup>36</sup> Ibid., p. 347

<sup>37</sup> Mallarmé (cité par Gilbert). In: Gilbert, p. 171

<sup>38</sup> Cf. Ibid., p. 193/194

l'intertextualité à l'extrême : elle touche le domaine sensible du plagiat qui représente une des manifestations catégoriques selon Gerard Genette à côté de l'allusion et de la citation.<sup>39</sup> Cependant, les références peuvent être paradigmatisques ou syntagmatiques, c'est-à-dire toucher le domaine des citations directes de noms propres, d'œuvres, d'auteurs etc. ou celui de la sémantique qui crée des liens de signification.

Selon Symington/ Franco résument qu'aucun texte ne peut être considérer comme entité hermétiquement fermée, cloisonnée par la valeur de l'art 'individuel' ; au contraire, il faut le concevoir comme singularité prismatique.<sup>40</sup>

Gilbert relève que la dimension intertextuelle d'un texte ne se restreint, comme nous l'avons dit, pas au texte même (puisque il ne s'agit pas d'une qualité ou valeur inhérente) ; il comporte également l'autocitation, la récitation, la mal-citation directe ou indirecte, c'est-à-dire touche également le discours sur le texte spécifique.<sup>41</sup> Ainsi, même l'analyse linguistique (stylistique) ne peut être disloquée du contexte historique et social ; selon Müller, la lecture rhétorique n'est guère capable de s'isoler :

*Rhetorische Lektüren sind weder rein formal, noch sind sie zeitlos, wie Paul de Man häufig postuliert hat. Rhetorische Lektüre ist vielmehr ein unreines, nicht streng formalisierbares Verfahren, weil es ohne thematische Präsuppositionen nicht auskommen kann, die zumindest partielle auch immer historisch tangiert sind.*<sup>42</sup>

## Étude de style

À l'instar de ces approches méthodologiques qui conçoivent le style comme :

1. L'expression de la personne de l'auteur inséparablement liée aux procédés psychologiques issus d'une vie intérieure extra-littéraire. (biographisme)
2. Réaction d'une personne réelle fortement influencée par la dynamique sociale issue des répercussions politiques. (historicisme)
3. Forme rhétorique uniquement instrumentale. (structuralisme, déconstruction)
4. L'organisation de propositions sémantiques (narratologie)
5. Manifestation de références littéraires (intertextualité)

nous avons choisi de refuser l'exclusivité.

Nous ne pouvons guère voir le style à travers la perspective d'un biographe – « le style, c'est l'homme », disait Buffon, mais ce n'est pas assez pour englober sa totalité.

<sup>39</sup> Cf. Wagner, Frank : Intertextualité et théorie. In : *Cahiers de Narratologie* [en ligne] 13. 2006. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/364;DOI:10.4000/narratologie.364>

<sup>40</sup> Cf. Symington, Micéala / Franco, Bernard : Intertextualité et symbolisation : La poétique d'Arthur Symons. In : *Cahiers de Narratologie* 13 [en ligne]. 2006. URL : <https://journals.openedition.org/narratologie/352>

<sup>41</sup> Cf. Gilbert, p. 181

<sup>42</sup> Müller, p. 107

Le style n'est pas non plus uniquement la déviation de la norme qui produit un effet auprès du lecteur (Riffaterre). Pensons aux cas où l'écriture ne dévie pas de la norme linguistique, mais où l'art dérive d'une construction narratologique raffinée ou d'un acte de parole.

Mais le style est également plus que « l'attitude que prend l'usager, vis-à-vis du matériel que la langue fournit »<sup>43</sup>, comme le prétendait Marouzeau. Il est évident que l'analyse d'une « attitude » est plutôt le domaine de la psychologie ou de la sociologie historique. Or, la dimension de l'énoncé perdrait son entière valeur et ne serait même pas sujet de l'analyse.

En aucun cas le style est-il uniquement « la mise en œuvre méthodique des éléments fournis par la langue. »<sup>44</sup>, comme le disait Leo Spitzer, puisqu'il y reste toujours une certaine automatisation, un côté involontaire. L'organisation méthodique ne suffit pas comme critère, cela ferait des manuels d'instructions aussi d'œuvres littéraires à part entière.

Finalement, le style n'est pas non plus une agglomération aléatoire de citations ou un 'paquet' de références. Cependant, toutes ces approches sont légitimes dans leur logique et ne se contredisent pas. Nous devons les comprendre comme outils analytiques qui aident à découvrir différentes facettes de la littérature.

Müller propose alors un modèle concentrique et polysème qui dirige l'analyse de la surface aux couches plus profondes de l'ouvrage afin d'atteindre une superposition de sens.<sup>45</sup> L'apport des multiples 'générateurs de signification' a l'avantage de pouvoir introduire le paradoxe sans diminuer la crédibilité de l'analyse. Müller souligne que chaque texte contient une force qui va à l'encontre du mouvement sémantique totalitaire.<sup>46</sup>

En faisant référence au débat entre intentionnalisme et anti-intentionnalisme que menaient Barthes et Picard, Compagnon souligne qu'une critique littéraire n'est pas obligée à se plier à une de ces approches qui conçoivent leur analyse respectivement selon le contexte passé (historique, personnel, culturel etc.) ou selon le contexte actuel du lecteur. Le sens (véhiculée par l'intention de l'auteur) et signification (véhiculée par l'expérience réceptive) ne sont pas deux notions opposées, puisqu'elles traitent des dimensions différentes de la littérature.<sup>47</sup>

Compagnon relève que le facteur empirique de la critique littéraire ne peut être que l'approximation de l'intention de l'auteur, et qu'une interprétation de qualité devrait prendre en compte le sens. Au niveau méthodologique cela veut dire incorporer la psychologie et la

---

<sup>43</sup> Marouzeau (cité par Cressot/Gallo). In : Cressot, Marcel / Gallo, Laurence : *Le style et ses techniques : Précis d'analyse stylistique*. Paris : Presses universitaires de France 1969, p. 4

<sup>44</sup> Spitzer (cité par Cressot/Gallo). In : Ibid.

<sup>45</sup> Cf. Müller, p. 102

<sup>46</sup> Ibid., p. 104

<sup>47</sup> Cf. Compagnon, p. 47/48

poétique afin d’arriver à une explication à laquelle l’écrivain de l’époque ‘aurait été d’accord’. Cela ne dévalue pourtant guère les implications dont le lecteur fait l’expérience, cette liminalité du sens qui dépasse la pensée lucide de l’auteur, mais qui en fait quand même partie, et qui offre des ‘ouvertures’ à la réception.<sup>48</sup>

Ainsi, nous adhérons à cette conception d’ouverture méthodologique tout en reprenant un terme employé par André Sempoux, « l’étude de style »<sup>49</sup>.

L’étude de style comporte une partie de l’analyse linguistique qui se concentre sur l’*elocutio*, tout ce qu’on peut nommer forme, donc aussi l’éventuelle implication de la graphologie, du graphisme de la typologique et de l’art visuel (p. ex. Apollinaire) selon la définition. C’est tout le côté ‘artisanal’ de l’écriture, ce que le copiste peut facilement imiter et ce qui rend possible les pastiches. Le rythme, la tonalité, le vocabulaire, les figures de style, les effets phraséologiques, les microstructures. Mais elle ne néglige guère la narratologie, l’aspect fictionnel, la composition des macrostructures et leur organisation.

*Il arrive souvent, cependant, que les critiques négligent de distinguer les éléments de genèse, et singulièrement les déterminants psychologiques, de leur terme structurel.<sup>50</sup>*

Ce retracement de la « genèse » est constitutif pour l’étude de style autant que l’est l’analyse linguistique selon la tradition post-structuraliste. La contextualisation socio-historique sert alors de comprendre l’utilisation ‘standard’ d’un certain vocabulaire, d’une certaine syntaxe, de registre etc. qui s’inscrit dans ce que Sempoux appelle « manière personnelle » de l’auteur. Il s’agit de la façon naturelle et irréfléchie de l’expression, bref « tout ce qui dans l’aspect de l’énoncé révèle le tempérament d’un individu ou, tout simplement, le caractérise sans atteindre à l’art [...] »<sup>51</sup>. La manière personnelle est au carrefour de l’individu et de la société, du volontaire et de l’involontaire, puisqu’elle se distingue (parfois très difficilement) du ‘style’ qui est l’action précise, l’artifice, selon Sempoux. Ce « style » peut être compris comme une certaine intention de l’auteur.

Mais ne nous voulons pas reprendre la terminologie de la dualité ‘manière personnelle-style’, puisqu’il serait irréel de supposer la composition totale d’un ouvrage. Citons ici Compagnons :

*L’intention d’auteur ne se réduit donc pas à un projet ni à une préméditation intégralement consciente (“l’intention claire et lucide” de Picard). Il existe de*

<sup>48</sup> Cf. Müller., p. 52

<sup>49</sup> Sempoux, André : Trois principes fondamentaux de l’analyse du style, p. 809-814. In: *Revue belge de philologie et d’histoire*, tome 38, fasc. 3, 1960. Langues et littératures modernes - Moderne talen en letterkunden, p. 809. URL : [https://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1960\\_num\\_38\\_3\\_2327](https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1960_num_38_3_2327)

<sup>50</sup> Ibid., p. 809/810

<sup>51</sup> Ibid.

*nombreuses activités intentionnelles qui ne sont ni préméditées ni conscientes. Écrire, ce n'est pas jouer aux échecs, activité où tous les mouvements sont calculés ; c'est plutôt jouer au tennis, sport où le détail des mouvements est imprévisible, mais où l'intention principale n'en est pas moins ferme : renvoyer la balle de l'autre côté du filet [...]*<sup>52</sup>

Nous voulons alors incorporer plutôt le concept de la « manière personnelle » à celui du « style ».

Si le style est l'utilisation volontaire et précise de la langue (l'application méthodologique de Spitzer) et en sorte la dissimulation de la personne réelle à l'intérieur d'une œuvre littéraire, il contient néanmoins l'utilisation involontaire, la ‘manière personnelle’ et alors l'expression de la personne réelle qui fait toujours partie de l'écriture. L'étude de style, en tant qu'entreprise large et extensive, doit donc s'occuper tantôt de l'artifice lui-même, c'est-à-dire analyser les caractéristiques de sa nature artificielle – de la superficie graphique à la recherche des caractéristiques linguistiques distinctives, de la ‘forme’ rhétorique jusqu'à son fonctionnement (narratologie) – tantôt doit-elle explorer dans quelles circonstances l'artifice peut-il être véhiculé.

Nous revenons donc aux deux notions de sens et de signification ou de ‘contenu’ et de ‘contenant’. Ce ‘contenant’ est, sans pouvoir le nier, l'esprit du créateur original (la source de l'analyse citant alors sa biographie), mais aussi l'esprit de la société, du temps, de l'environnement politique qui fait naître cette individualité. Après tout, le style est lié à ce qui est perçu comme tel, c'est-à-dire aux autres ‘styles’ et œuvres (intertextualité). Adorno voit le style comme tension entre autonomie et fait social ; il renfermerait aussi une dimension éthique dans son accumulation de concepts moraux.<sup>53</sup> Lorsque l'étude de style se penche alors sur les rapports de l'œuvre au monde littéraire et du monde littéraire à l'œuvre, faisant recours à la référentialité du texte et de l'analyse du discours, elle touche le domaine des convictions morales à l'intérieur de la matrice et l'esthétisme prévalent.

Cependant, l'étude de style ne recherche pas une vérité unique, elle permet plutôt d'accéder aux différentes ressources méthodologiques que nous livrent les écoles de la théorie littéraire et de la critique afin de livrer un support varié à l'herméneutique.

Bien sûr, une entreprise exhaustive ne peut se réaliser dans le cadre d'un mémoire universitaire ; rien que le travail biographique remplirait les pages d'un livre à part entière. Nous avons donc

---

<sup>52</sup> Compagnon, p. 49

<sup>53</sup> Kleinwort, Malte : *Stil und Ethik bei Adorno*, p. 67-78. In : Ulrich, Kinzel (ed.) : *An der Rändern der Moral : Studien zur literarischen Ethik*. Würzburg : Königshausen und Neumann, p. 70

choisi de mettre notre travail sous la coupole de l'étude de style tout en ne traitant que l'aspect le plus souvent relevé de l'œuvre de C. F. Ramuz : son appartenance helvétique.

La ‘suissité’ de l’homme nous rapportera invariablement à la question de la nationalité et de l’identité suisse à laquelle sont liés les procédés intérieurs (psychologiques) ainsi qu’extérieurs (historiques). Le développement de cette identité collective sera l’objet principal de notre recherche – sans elle, l’œuvre ramuzienne perd un générateur de sens majeur, et nous nous concentrerons là-dessus. De cette manière, nous fournirons les bases pour une préoccupation détaillée de son style. Il convient alors de considérer ce travail comme façonnement de la prémissse des parties plus concrètes de l’études de style. C’est ainsi que nous sommes obligés d’omettre, pour ce travail, l’analyse linguistique et narratologique ; elle devra faire partie d’un autre travail aux contours plus souples.

Par la suite, nous nous occuperons de la ‘suissité’ de l’artifice en relevant son lien au français romand. Le fait que ce lien est une chose attribuée nous mènera au prestige et statut de cette variété linguistique, donc à un procédé sociologique. L’analyse linguistique éclaircira la matière à laquelle réfèrent les auteurs à travers les siècles.

## Le français romand et son prestige

*Une voiture vous asperge en roulant dans une flaque ? Chez nous, elle vous gicle en roulant dans une gouille.<sup>54</sup>*

### Classification et histoire

Avant d'entamer la description de ce qu'on appelle le 'patrimoine linguistique' de la Suisse romande, nous devons rendre justice au terme 'français romand'. La première question qui se pose est celle de l'adéquation : Est-t-il approprié d'unifier les multiples façons de parler en Suisse romande sous un terme qui implique l'homogénéité de celles-ci ? Ne serait-ce pas offensif pour les minorités linguistiques si fiers de leurs 'couleur locale' ? Et ne tomberait-on pas dans le piège de la politisation ? Après tout, la notion de 'français romand' est régulièrement sujet du discours sur l'identité cantonale ; et bien que la tendance actuelle pousse de plus en plus de Suisses francophones à se déclarer 'Romand' vivant en 'Romandie' et parlant le 'français romand'.

Soulignons ici que le cantonalisme et la rivalité entre citadins et campagnards qui avait marqué la mentalité suisse romande jusqu'à présent est sur le point de changer ; un mouvement unificateur surgit des cantons face aux problèmes sociaux et à l'évolution démographique. Karoline Heyder retrace la consolidation de la Suisse comme 'Sonderfall' européen et constate la volonté supra-cantonale d'être aperçu comme 'romand' dans le cas des canton francophones – rien que ce fait (d'acquérir la dénomination) représente un pas vers une Suisse romande unie.<sup>55</sup> Néanmoins, il paraît précoce de présenter ce mouvement comme stable et le terme 'français romand' définitivement applicable.

Nous ne voulons donc en aucun cas prendre position. Lorsque nous utiliserons la notion de 'français romand' nous ferons référence à la perspective extérieure, à celle de l'observation, celle du Français (ou Autrichien) par rapport au Suisse ; et non référence à l'intérieure, à la variété linguistique qui essaye de trouver sa place dans le monde en se délimitant de ses voisins ou de s'agglutiner à la 'pan-francophonie', discutée longuement dans d'autres travaux. Nous nous contenterons de livrer quelques aperçus du français romand, sans faire une liste exhaustive quelle que soit sa nature, tout en nous concentrant sur le commun et le supra-cantonal. D'ailleurs, Ramuz était prône à faire ce même choix, à prendre un certain recul face aux locutions régionales : les mots de jargon et les helvétismes qu'ils présente à ses lecteurs et

<sup>54</sup> Arès, Georges : *Parler suisse, parler français*. Vevey : Éditions de l'Aire 1994, p. 88

<sup>55</sup> Voir : Heyder, Karoline : *Varietale Mehrsprachigkeit. Konzeptionelle Grundlagen, empirische Ergebnisse aus der Suisse romande und didaktische Implikationen*. Stuttgart : Ibidem 2014

lectrices sont presque toujours expliqués instantanément, dans la même phrase, afin de ne pas aliéner son public français ; nous le verrons dans un autre chapitre.

Historiquement, le français romand est un dérivé des patois gallo-romains. La langue d'oc et la langue d'oïl se prolifèrent au 6<sup>ème</sup> et 7<sup>ème</sup> siècle, avant que le francoprovençal n'émerge entre ces deux territoires. Il se maintient uniformément à l'oral jusqu'au 17<sup>ème</sup> siècle. Cependant, le français domine à l'écrit, et il n'y a pas de grammaticalisation du francoprovençal et pas de mouvements identitaire francoprovençal non plus. Ce parlé traverse toutes les couches sociales et n'est mis en question qu'au fil du 18<sup>ème</sup> siècle sous l'influence culturelle de la France qui domine la littérature et les sciences.<sup>56</sup> Le français est donc utilisé pour la communication sophistiquée, mais aussi en tant que *lingua franca* à l'intérieur des frontières suisses, notamment entre le côté alémanique et romand, tandis que les patois francoprovençaux restent un phénomène de l'oralité intime. Ils disparaissent rapidement dans les villes et peu à peu dans les régions rurales. Depuis 1985, le patois est presque éteint en Suisse romande, seulement 1% à 2% le parlent couramment, et ces locuteurs sont souvent des personnes âgées.<sup>57</sup> De nos jours, seul la commune d'Evolène en Valais (qui a acquis une certaine place d'honneur ou notoriété en Suisse) cultive activement la transmission du patois francoprovençal local. Ainsi l'extrait tiré du site officiel de la commune qui promeut le lexique patoisant qualifié unique :

*Le lexique, en plus du pan essentiel remontant au latin, comporte des éléments préromans tels que « lù bârma », rocher en surplomb ou « lù byeùnyo », glacier, et d'autres qui sont venus des langues germaniques comme « lù bârda », grande hache, ainsi que des emprunts à l'alémanique « brèhà », broyer le chanvre, au français, ou, plus récemment, à l'anglais [...]*<sup>58</sup>

Evolène lance régulièrement des initiatives de sauvegarde, comme entre-autre le projet « SONO »<sup>59</sup> qui se termine en 2020. Cette lutte fervente des petites communes ne peut que confirmer la disparition bientôt totale des patois francoprovençaux. Or, il ne faut pas les confondre avec le français régional. Cette différentiation est bien importante, car d'attester la mort du patois signifie seulement l'accroissement des locuteurs de français régional. Ceux-ci forment à leur tour et utilisent dans leur chiffre absolu une entité de classification linguistique que nous appelons le français romand.

<sup>56</sup> Matthey, Marinette : Le français langue de contact en Suisse romande. In : *Glottopol. Revue de sociolinguistique en ligne*. 2003, p. 93. URL : [http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero\\_2/09matthey.pdf](http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_2/09matthey.pdf)

<sup>57</sup> Knecht, Peter : La Suisse romande, 125-169. In : Schläpfer, Robert: La Suisse aux quatre langues. Genève : Zoc 1985, p. 143

<sup>58</sup> <https://www.commune-evolene.ch/fr/patois-130.html>

<sup>59</sup> <https://www.commune-evolene.ch/fr/projet-interreg-sono-366.html>

Selon Knecht/Thibault, le français romand se caractérise par quatre phénomènes d'appropriation linguistique dont l'usage continué d'archaïsmes, la transmission d'expressions issus d'une langue vernaculaire (patois) ou d'une véhiculaire comme le français, l'allemand, l'italien, mais aussi le latin comme instrument liturgique et scientifique, sans oublier les phénomènes d'invention lexicologiques.<sup>60</sup>

Pour différencier les traits linguistiques romands ou afin de faciliter la classification des 'helvétismes' lexicaux, il est propice d'analyser l'usage parlé dans les provinces françaises. Quand un phénomène linguistique ne va pas au-delà des frontières suisses, il est relativement légitime de les considérer comme régionalismes. Notons bien que la plupart des 'vrai' régionalismes se restreignent à une partie de la Suisse romande (nous parlons d'un lexique supra-cantonal). Knecht souligne que les mots qui ne sont pas compris par la population française ne sont en vérité que les statalismes, c'est-à-dire les noms des institutions cantonales, comme p. ex. 'syndic' à Fribourg et au canton de Vaud, et 'président' en Valais et à Neuchâtel pour désigner le 'maire' (Genève, Jura).<sup>61</sup> D'autres expressions sont peut-être considérées comme helvétismes, mais sans que cela ne trouble la compréhension d'un locuteur français : 'se réjouir' est employé couramment en Romandie ('je me réjouis de faire cela'). En France, la locution 'avoir hâte de' ou 's'en réjouir' est commun. 'Attendre/recevoir des visites' sera également compris dans l'Hexagone, mais on utiliserait plutôt le substantif 'visiteurs' ou 'amis' et la 'visite' pour une entrevue à l'hôpital. Il existe bien d'autres helvétismes qui ont un équivalent en français standard – nous avons listé quelques exemples plus bas dans la section « Synonymes au français standard ». Quant aux expressions exclusives à la Suisse romande à part entière, elles restent difficiles à trouver, et même celles qui ne dépassent pas les limites d'un canton, comme 'rasure' à Neuchâtel ('Galette salée découpée en bandes, essentiellement composée de farine, d'œufs et de grabons'), sont rares. La plupart des régionalismes se répartissent sur la totalité de la Suisse romande et au-delà de ses frontières en France avoisinante.

En outre, la recherche de l'influence du patois sur le français régional est une entreprise prône aux erreurs : souvent, un latinisme peut être présenté comme l'origine de l'influence, et nous voulons qu'évoquer cette problématique. Knecht catégorise p. ex. le régionalisme 'gouille' comme influencé par le mot patois 'golye', le Glossaire des patois de la Suisse romande (GPSR) associe pourtant le mot latin 'golia' à ce terme. Vice-versa, 'roiller' en français régional

<sup>60</sup> Cf. Knecht/ Thibault : Dictionnaire suisse romand : particularités lexicales du français contemporain. Genève : Zoé 2004, p. 10

<sup>61</sup> Knecht 1985, p. 158

<sup>62</sup> <http://www.bdlp.org/resultats.asp?base=SU&query=grabons>

signifiant ‘pleuvoir’ n’a guère son origine en latin (lat. *pluere*), mais en patois (‘ròlyi’) où l’expression est employée métaphoriquement pour décrire une pluie *frappante*.<sup>63</sup>

De plus, il ne faut pas oublier que le francoprovençal est loin d’être une langue uniforme et qu’elle varie au contraire énormément les étymons latins selon les régions. À Villeneuve, l’origine latine ‘*substare*’ (‘se tenir dessous’) qui donne l’étymon [sǔsta], produit le mot patois [ʃota], mais il est prononcé :

- aux Planchettes [ʃot]
- à Savièse [ʃɔta]
- à Leysin [ʃɔta]
- à Hermance [ʃu:ta]
- à Arbaz [ʃoha]
- à La Chaux-de-Fonds [so:t]
- à Bière [tsota]
- à Auvernier [tʃota]<sup>64</sup>.

En français régional, nous observons la locution ‘chotte’ ou ‘sote’ – signifiant un abri de quelque sorte, tantôt pour animaux que pour hommes, souvent dans le contexte de l’alpage.

Matthey explique le phénomène ainsi :

« *En particulier, un trait archaïque peut remonter à un état antérieur du français, mais peut aussi provenir des dialectes gallo-romans – ceux-ci étant conservateurs –, ou résulter du cumul des deux facteurs - l arrive qu'il soit qualifié dans ce cas d'archaïsme-dialectalisme* »<sup>65</sup>

Dans le français régional, nous pouvons observer l’utilisation de ‘vouloir’ comme auxiliaire pour le temps du futur : ‘ça veut partir’ ou ‘il veut nous quitter’ au lieu de ‘ça va partir’ et ‘il va nous quitter’<sup>66</sup>. Matthey catégorise cela comme dialectisme qui n’est pourtant guère restreint à la Suisse romande, mais se répand aussi en Belgique, en Alsace et en Aquitaine<sup>67</sup>. Ce trait linguistique n’est pourtant guère homogène, et il ne couvre pas toutes les utilisations à l’intérieur d’une conversation (orale) ; l’auxiliaire ‘vouloir’ se concentre plutôt sur quelques expressions très communes comme ‘il veut pleuvoir’.

En outre, il se maintient en Suisse romande une catégorie de mots que le Petit Robert et le Larousse catégorisent comme ‘archaïsmes’, mais ceux-ci se réfèrent en première ligne à l’usage ancien du français ‘de Paris’. Comme au Québec à dans d’autre parties de la francophonie, ces

<sup>63</sup> GPSR, Tome 7, p. 768

<sup>64</sup> GPSR Tome 4, p. 18

<sup>65</sup> Andreassen, Helene / Maître, Raphael / Racine, Isabelle : Le français en Suisse : éléments de synthèse, p. 213-237. In : Detey, Sylvain / Durand, Jacques / Laks, Bernard e.a. (ed.) : Les variétés du français parlé dans l’espace francophone. Ressources pour l’enseignement. Ouvrage publié avec le soutien de la DGLFLF. Paris : Ophrys 2010, p. 217

<sup>66</sup> Cf. Knecht 1985, p. 164

<sup>67</sup> Cf. Matthey, p. 94

expressions sont un reste de la culture écrite du 15<sup>ème</sup> au 19<sup>ème</sup> siècle. Nous avons inclus dans notre petit choix quelques exemples tirés du Dictionnaire de Frédéric Godefroy. Son recueil minutieux est une source importante dans l'analyse étymologique des locutions romandes, surtout là où le Glossaire des patois de la Suisse romande (qui s'arrête actuellement à la lettre G) et le Dictionnaire suisse romand de André Thibault et Pierre Knecht n'offrent aucun support. Nous avons choisi également deux exemples d'expressions qui se trouvent dans les textes de Molière afin de citer une source authentique et littéraire. Nous n'irons pourtant pas à la recherche d'encore plus d'expressions anciennes, car l'utilisation d'archaïsmes n'occupe guère une place d'importance majeure dans l'œuvre ramuzienne ; mais nous nous voyions obligé d'évoquer cette influence sur la langue romande au moins en périphérie, puisqu'elle y est présente et vécue encore aujourd'hui.

Entre toutes les langues véhiculaires qui ont marqué l'évolution du français romand, l'allemand en est sans doute la plus essentielle. Le lexique romand est issu du vive échange culturel et linguistique avec l'espace germanophone dont le côté alémanique de la Suisse en est le représentant le plus proche. Il va donc de soi qu'on trouve dans le français romand un nombre de germanismes qui ne peuvent être observés en France. Dans la Broye (Vaud, Fribourg) on aperçoit 'fatre' (dt. *Vater*) et dans le côté bernois du Jura 'catse' (dt. *Katze*)<sup>68</sup> ; l'helvétisme 'sous-tasse' est probablement un calque germanique aussi, dérivé du mot l'allemand '*Untertasse*' bien qu'il soit coutume d'écrire 'soucoupe' en Suisse. Mais ce phénomène d'appropriation linguistique dépasse le domaine des lexèmes et pénètre celui de la syntaxe. Faciles à constater sont p. ex. les prochains calques d'ordre syntactique :

- déjà (dt. *schon*)
- aller dehors (dt. *rausgehen*)
- aller loin (dt. *fortgehen*)
- mettre loin (dt. *weggeben*)
- être loin (dt. *weg sein*)
- s'intéresser pour qc. (dt. *sich für etwas interessieren*).

Il s'agit évidemment, dans ce cas-là, d'expressions allemandes très répandues et 'pratiques', puisqu'il suffit de préfixer le lexème déterminant, ou de remplacer respectivement en français le paradigme de proximité (loin, dehors, près, à côté, etc.). À l'oral, l'emploi de l'explétif 'déjà' a la fonction de grader l'impératif et permet de varier l'intonation dans des phrases courtes (d'ailleurs, semblable à 'ur' en viennois, qui a pour but d'indiquer l'intensité de quelque chose ou le contraire à travers le sarcasme).

---

<sup>68</sup> Cf. Knecht 1985, p. 162/163

Selon Voillat, la fonction des germanismes allemands dont on trouve souvent un équivalent en français (régional) – donc la raison pour l’existence ‘double’ de ces locutions – est celle de permettre une variation d’intensité sémantique ; l’allemand est perçu en Suisse comme une langue rauque et dure, et d’emprunter un de ses mots signifie emprunter aussi un peu de son l’intrinséque attribuée. Tappolet cite les exemples de ‘*Kraft*’ dont la prononciation consonantique et la connotation renforcent le signifié en français et ‘*stopfen*’ qui imiterait de manière plus convaincante l’acte pénible et l’effort qu’il faut pour boucher ou entasser quelque chose.<sup>69</sup> Néanmoins, le raisonnement de la ‘germanisation linguistique’ n’est pas applicable pour toutes similarités comme le prouve ‘bonne-main’ en Romandie et ‘pourboire’ en France (dt. *Trinkgeld*) afin d’en nommer que deux.

Effectivement, malgré son importance indéniable, le rapport à l’allemand est parfois trop rapidement fait, comme le montre l’expression ‘je vais lui aider’ au lieu de ‘je vais l’aider’ ; Knecht souligne qu’il s’agit d’un archaïsme et non d’une influence dû à l’adstrat.<sup>70</sup> Cependant – bien que l’origine de l’expression remonte à l’usage ancien – il faut que celle-ci soit soutenue par un usage contemporain. Il est ainsi pensable que l’expression allemande coutumière (dt. *ihm helfen*) ait aidé à l’archaïsme français de se maintenir à travers le temps. Un autre exemple est l’expression ‘j’ai personne vu’ (dt. *ich habe niemanden gesehen*) qui est selon Matthey un dialectisme et non un germanisme.<sup>71</sup>

Matthey relève qu’une expression, soit-elle un archaïsme ou un dialectisme oublié, ne doit que ressembler à un germanisme pour recevoir une connotation péjorative auprès de locuteurs francophones.

[...] la moyenne des jugements d’acceptabilité [...] diminue fortement et de manière systématique. C’est particulièrement frappant pour l’expression Elle lui aide dans l’échantillon de la population neuchâteloise [...] Il y donc un certain contraste entre une culture de communication plurilingue bien réelle [...] et, du côté francophone, des représentations qui restent majoritairement marquées au sceau de l’idéologie monolingue que semblent véhiculer la langue et la culture française.<sup>72</sup>

Quant à cette « idéologie monolingue », notons ici que le français romand est imprégné d’une longue histoire de répression linguistique qui joue un rôle essentiel dans la conscience des locuteurs romands face à leur propre variété. Cette répression a été d’abord celle de la

<sup>69</sup> Cf. Tappolet, Ernst : *Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der französischen Schweiz. Kulturhistorisch-linguistische Untersuchung*. Bâle : Université de Bâle (Friedrich Reinhard) 1913, p. 56. URL : <https://archive.org/stream/diealemannischen01tappuoft#page/n5/mode/2up>

<sup>70</sup> Knecht 1985, p. 160

<sup>71</sup> Matthey, p. 94

<sup>72</sup> Ibid., p. 97/98

‘conquête’ romaine, ensuite, après la victoire des Helvètes, la répression des variétés latines en faveur des celtiques et vice-versa, la délimitation par rapport aux peuples germaniques qui occupent les territoires à l’ouest, puis des patois francoprovençaux à la suite de la politique linguistique des jacobins<sup>73</sup>. Des publications normatives comme le *Glossaire fribourgeois ou recueil des locutions vicieuses usitées dans le canton de Fribourg* par L. Grangier en 1864 ou le *Recueil des locutions vicieuses les plus usitées dans le canton de Vaud, recueillies et mises en ordre alphabétique, avec leur signification française* par F. Dupertuis en 1892 en sont le résultat.

L’ambivalence linguistique des Romands est une sorte de symptôme dû à l’histoire de répression de régionalismes qui traverse les siècles. Le danger réel d’être ‘conquis’ a créé une angoisse presque atavique : depuis les Helvètes qui craignaient des représailles romaines pendant les guerres de Gaule, à la peur de l’envahissement par les Burgondes, à celle par les français qui culminait avec l’Acte de Médiation en 1803 où la Suisse avait atteint le statut d’un protectorat français, jusqu’à la terreur causée par les Allemands au 20<sup>ème</sup> siècle – sans évoquer les tiraillements territoriaux entre les cantons eux-mêmes. Maintenant que cette peur n’est plus territoriale, elle se manifeste culturellement à travers la langue. L’identité suisse romande est marquée par le conservatisme linguistique bien qu’elle fasse preuve d’une grande capacité de compromis en pratique. La dominance du français ‘de Paris’, la normativisation de l’Académie et les traumatismes des deux Guerres mondiales ne sont que les facteurs les plus récents dans l’histoire de la répression linguistique en Romandie qui pousse ses locuteurs à se questionner eux-mêmes.

Nous voyons cette attitude que par éclipses, p. ex. dans la tendance du canton de Jura de préférer les expressions administratives de l’Hexagone malgré le fait que le canton appartenait longtemps au diocèse de Bâle, principalement germanophone<sup>74</sup>. Cette marche arrière montre que l’influence de la politique linguistique française à propagé une pensée d’exclusivité et une attitude puriste. Celle-ci est alors paradoxe à l’usage multilingue de la Suisse et provoque un déchirement intérieur. Nous parlons ici de l’aspect linguistique du déchirement bien qu’il fasse partie d’une quête identitaire générale.

C’est peut-être la raison pour laquelle les Suisses romands préservent un scepticisme face à toute expression au son allemand, comme l’atteste Matthey :

---

<sup>73</sup> Cf. Kristol, Andres : Histoire linguistique de la Suisse romande : quelques jalons, In : *Babylonia* 3 [en ligne].

1999. URL : <https://www.unine.ch/islc/home/presentation/dialectologie/la-suisse-romande.html>

<sup>74</sup> Cf. Tappolet, p. 14

[...] le contact avec l'allemand est vécu comme beaucoup plus important qu'il ne l'est en réalité, et il est ressenti comme une menace pour l'intégrité de la langue française dans les représentations de beaucoup de Romands. Cette menace fantasmatique détermine en grande partie leur conscience normative et leur insécurité linguistique.<sup>75</sup>

Cette « insécurité » est aussi basé sur l'instabilité lexicale de la Suisse romande, spécialement dans les villages près de la frontière, comme Rougemont, Soyhières, Romont, Miécourt et Orvin<sup>76</sup>. Le suisse romand est, supposément, encore moins stable dans son lexique qu'une autre langue, et que les mots les plus durables sont probablement ceux à la couleur locale qui n'ont pas d'équivalents en français standard. La section « Mots familiers supra-cantonaux » en liste quelques-uns.

Le phénomène de l'adverbialisation est p. ex. très prononcé dans le registre familier. Les mots n'y sont pas assujettis aux règles de l'orthographe ; ainsi, leur qualité d'être 'seulement pour les occasions privées' encourage l'usage créatif de la dérivation.<sup>77</sup> Knecht liste 'craquée', 'raclée', 'tapée', 'pétée' et 'trâlée' pour montrer la productivité du phénomène, surtout dans le cas de verbes substantivés au féminin afin d'exprimer l'étendue, le nombre, le contingent de quelque chose.<sup>78</sup> Il s'agit souvent de verbes d'actions.

Nous voulons, à l'aide du lexique suivant, exemplifier les divergences lexicales du français romand et introduire quelques sous-catégories qui nous paraissent évidentes. Ensuite, nous reprendrons le sujet identitaire en nous penchant sur le prestige du français romand dans la population suisse et en analysant ses caractéristiques.

## Petit lexique

Mots adaptés de l'usage ancien (archaïsmes) :

<b>abord</b>	mot qui existe dans le français 'de Paris', mais archaïque. Molière l'Avare « de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras » <sup>79</sup>
<b>appondre</b>	apprendre, comme l'utilisait Molière (« Souffrez, donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur [...] » <sup>80</sup> ), est mort. En Romandie se maintient cependant 'appondre'

<sup>75</sup> Matthey, p. 93

<sup>76</sup> Cf. Tappolet, p. 12

<sup>77</sup> Cf. Arès, p. 18

<sup>78</sup> Cf. Knecht 1985, p. 161

<sup>79</sup> Molière: L'avare. Comédie en cinq actes. Avec une notice et des notes. Par Georges Monval. Dessin de L. Leloir. Gravé à l'eau-forte par Champollion. Paris : E. Flammarion 1893, p. 73. URL :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5785769v/>

<sup>80</sup> Molière: Le malade imaginaire. Comédie en trois actes. Avec une notice et des notes. Par Georges Monval. Dessin de L. Leloir. Gravé à l'eau-forte par Champollion. Paris : E. Flammarion 1896, p. 82. URL :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6138314t.>

<b>fourre</b>	de « fuerre » <sup>81</sup> , un fourreau pour l'épée, une sorte d'étui
<b>se veiller</b>	de « veiller » et « veillance » <sup>82</sup> , synonyme de surveiller et surveillance dans le français moderne. Avec les années, la forme réflexive du verbe s'est établie en Suisse.
<b>heurter</b>	frapper à la porte, de « heurte » <sup>83</sup> , synonyme de choc
<b>minon</b>	dans l'expression 'des minons de poussière' ; une « sorte de mesure » <sup>84</sup>

Mots adaptés du latin (latinismes) :

<b>dérupe (lat. rupes – rocher)</b>	pente raide et dangereuse (« Il a glissé dans la dérupe » <sup>85</sup> ) ; 'dérupiter' et 'dérupitée' en sont les dérivés.
<b>frouiller (lat. fraudulare)</b>	tricher au jeu
<b>séré (lat. serum)</b>	fromage blanc, frais ; semblable au <i>cottage-cheese</i> anglais et <i>Quark</i> allemand
<b>maturité (lat. maturitas)</b>	diplôme de fin d'études scolaires
<b>catelle (lat. cacalus)</b>	« Carreau de céramique vernissé » <sup>86</sup> souvent utilisé dans les salles de bains ou cuisines
<b>panosse (lat. panniculus)</b>	serpillère ('avant de panoisser le fond, change ta panoisse, elle sent mauvais')
<b>gouille (lat. golia)<sup>87</sup></b>	flaque d'eau ou de liquide

Mots tirés de l'anglais :

<b>ban</b>	interdiction territoriale ; souvent comme syntagme figé (« mettre à ban qc. » <sup>88</sup> )
<b>bacon</b>	lard
<b>micmacquer</b>	les Mic-mac ou Mikmaq forment un groupe d'indigènes américain documenté depuis le 19 <sup>ème</sup> siècle <sup>89</sup> .

Mots adaptés de l'espace germanique :

<b>blètse (dt. Bletz)</b>	morceau qui sert à réparer qc. ; la dérivation 'blètser' et ses différentes graphies sont synonyme de 'coller, recoller, rapiécer' (« blètzer une fracture » <sup>90</sup> )
<b>foehn – (dt. Föhn)</b>	sèche-cheveux

<sup>81</sup> Godefroy, Frédéric : Lexique de l'ancien français. Paris : Honoré Champion 1990, p. 248. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4197p/f9.item>

<sup>82</sup> Ibid., p. 527

<sup>83</sup> Ibid., p. 275

<sup>84</sup> Godefroy, p. 336

<sup>85</sup> Thibault, André / Knecht, Pierre : Dictionnaire suisse romand : Particularités lexicales du français. Genève : Zoé 2012, p. 320

<sup>86</sup> DSR, p. 214

<sup>87</sup> GPSR, Tome 8, p. 412

<sup>88</sup> DSR, p. 109

<sup>89</sup> Radonvillier, J. B. Richard de : Enrichissements de la langue française ; dictionnaire des mots nouveaux. Gent : Léautey 1845, p. 427

<sup>90</sup> DSR, p. 135

<b>bricelet – (dt. Brezel)</b>	petit biscuit très mince, fragile ; aussi : archaïsme ('bressel' attesté en 1426 à Fribourg désignait plus généralement une pâtisserie <sup>91</sup>
<b>hydrant</b>	bouche d'incendie
<b>papette – (dt. Pappe)</b>	bouillie générique, connotation péjorative
<b>vêque – (dt. Wecken)</b>	sorte de cuchaule festive
<b>routcher – (dt. Rutschern)</b>	glisser
<b>Stamm – (dt. Stammtisch)</b>	établissement de réunion (« M. Largiers m'entraînait chaque jour au « Stamm » du « Café de l'Ours » » <sup>92</sup> )
<b>schlouk – (dt. Schluck)</b>	gorgée
<b>Alleingang</b>	utilisé pour décrire une attitude égocentrique souvent dans un contexte politique <sup>93</sup>
<b>Röstigraben</b>	désignation péjorative pour la limite entre Romandie et le côté alémanique de la Suisse <sup>94</sup>
<b>Sonderfall</b>	expression ironique pour le cas particulier de la Suisse dans le monde
<b>witz</b>	blague ('Ne sois pas en colère, c'était un witz')

Mots tirés de l'italien :

<b>baster (ital. Basta)</b>	se laisser décourager, (fig.) baisser les bras
<b>ristrette (ital. Ristretto)</b>	petit café très fort
<b>cocoler (ital. Coccolare)</b>	faire un câlin, dorloter
<b>zoccoli</b>	sabots en bois dotés d'une lanière en cuir

Mots issus de la culture alpine :

<b>chevrer</b>	irriter, enrager qn. ('Arrête ! Tu vas la faire chevrer !')
<b>brailler</b>	beuglée, bruit dérangeant ('la braillée de la foire et les cris dans les cafés' <sup>95</sup> )
<b>s'énuquer</b>	se fracasser les vertèbres du cou
<b>alper</b>	mener un troupeau aux pâturages de haute-montagne ('Alper des vacher') ; 'désalper' est es la dérivation
<b>meuler / faire la meule</b>	bringuer, quereller ; une 'meule' est une personne ennuyeuse

<sup>91</sup> Cf. Ibid., p. 178

<sup>92</sup> DSR, p. 704

<sup>93</sup> Cf. Büchi, Christophe / Mettan, Guy : Nouveau dictionnaire impertinent de la Suisse. De A comme Aar à Z comme Zwingli. Genève : Slatkine 2013, p. 11

<sup>94</sup> Cf. Ibid., p. 137

<sup>95</sup> DSR, p. 171

## Expressions romandes :

<b>donner le tour</b>	faire avancer qc., verser au bien
<b>lancer des fions à qn.</b>	se moquer (méchamment) de qn ; en argot, ‘un coup de fion’ est synonyme à ‘un coup de chance’.
<b>C'est du joli !</b>	Quelle histoire !
<b>pourvoir qn.</b>	« Mettre quelqu'un en possession de ce qui lui est nécessaire ou utile » <sup>96</sup>
<b>avoir les étours</b>	avoir la tête qui tourne
<b>neiger de rage</b>	neiger fortement
<b>dire tare pour barre</b>	mélanger les mots (« ne pouvant dire un mot exact, construire une phrase correcte, mettant toujours tare pour barre en toutes choses » <sup>97</sup> )
<b>tout de bon</b>	sérieusement, pour de bon
<b>pareillement</b>	de la même façon
<b>être servi/e</b>	avoir assez, signaler de vouloir terminer son repas
<b>bar à café</b>	bar à boissons non-alcooliques, comparable au <i>tea-room</i> anglais
<b>avoir meilleur temps de</b>	avoir intérêt de

## Mots familiers supra-cantonaux :

<b>fichant</b>	vexant, contraignant
<b>bougillon</b>	personne qui bouge beaucoup (« Arrête de faire le bougillon ! » <sup>98</sup> )
<b>bruchon</b>	fibres textiles formant une boule, brin de toute sorte
<b>jouffle</b>	« petit volcan que produit en cuisant la semoule de blé ou de maïs. » <sup>99</sup>
<b>mottu</b>	mal mené, endommagé
<b>mouillon</b>	liquide (être dans le mouillon' = (fig.) être dans une situation inconfortable')
<b>pétouiller</b>	perdre du temps, travailler de manière ineffective
<b>écrabouiller</b>	écraser
<b>péclotter</b>	« fonctionner de façon défectueuse » <sup>100</sup>
<b>aguiller</b>	empiler qc. de manière instable
<b>béder</b>	faire erreur

<sup>96</sup> CNRTL. URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/pourvoir>

<sup>97</sup> Amiel, Henri-Frédéric : Journal intime. Tome IV. Édition intégrale publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Philippe M. Monnier Lausanne : L'Âge d'Homme 1860-1863, p. 194

<sup>98</sup> DSR, p. 157

<sup>99</sup> Pidoux, p. 99

<sup>100</sup> DSR, p. 562

<b>bizingue</b>	drôle, étrange
<b>s'embardouffler</b>	se salir ('Regarde, le bébé a encore un visage tout embardoufflé de soupe !')

Synonymes au français standard :

<b>bonne-main</b>	pourboire
<b>carotte rouge</b>	betterave
<b>lavette</b>	Gant de toilette
<b>raisinet</b>	groseille

## Prononciation

À part le lexique dont nous venons de voir un extrait, une autre particularité du français romand est certainement sa prononciation. En France, son cliché est assez souvent parodié à l'aide du ‘Suisse engourdi’ à l’accent traînant. L’analyse des accents de locuteurs romands, interviewés par la Radio Télévision Suisse (RTS) en 2017 a montré que la voyelle finale est effectivement souvent allongée, et cela est spécialement le cas dans le canton de Vaud : p. ex. [tuʃ.ne:] ou [tuʃ.nej] pour ‚tournée‘ et [kru:] ou [kruə] pour ‚roue‘. Au Jura cet allongement est très marqué, comme p. ex. dans l’exclamation ‘je sais pas’ qui est prononcée [jəse:pa:]<sup>101</sup>. Dans ces cantons nous pouvons également constater l’orientation au [a] postérieur.<sup>102</sup> Matthey attribue cela au maintien d’un archaïsme<sup>103</sup>.

Ce trait linguistique ‘helvétique’ n’est pourtant pas représentatif de tous les cantons suisses, comme le prouve l’exemple de Genève où la prononciation est semblable à celle de l’Hexagone avoisinante. En outre, on ne parle pas de [ʒənəv] à Neuchâtel, mais de [ʒanəv], de même que l’on prononce la voyelle mi-ouverte postérieure arrondie [ɔ] p. ex. dans ‘encore’ de manière plus fermée ([āko:k]).<sup>104</sup> En Valais, il est coutume ‘d’avaler’ certains morphèmes (‘maintenant’ prononcé [mənã]) et de préférer les [o] au [ɔ], comme l’exemplifie ‘fortement’ [fɔ:tɔmã] ; ainsi que de diphonguer les [o] qui deviennent [ao], comme dans ‘langue’ : [laon]<sup>105</sup>. En Gruyère (Fribourg), nous pouvons également observer une diphongaison de [ɛ] (comme dans ‘même’

<sup>101</sup> Cf. Cortay, Simon : *Journal du matin* 27 Juillet 2017. URL <https://www.rts.ch/info/regions/8783213-mon-accent-ma-fierté.html>

<sup>102</sup> Cf. *Journal du matin* 28 Juillet 2017

<sup>103</sup> Matthey, p. 94

<sup>104</sup> Cf. *Journal du matin* 25 Juillet 2017

<sup>105</sup> Cf. *Journal du matin* 28 Juillet 2017

[meim]), l'addition de [η] après un [ã] (comme dans ‘client’ [kliãη] et ‘canton’ [kãηtõ] voir [kãgtõ]), l'utilisation fréquente de la voyelle postérieure ouverte non-arrondie [a] ainsi que voyelle postérieur ouverte arrondie [ø], et la tendance d'accentuer la consonne fricative uvulaire voisée [ʁ] afin qu'elle penche vers la consonne fricative vélaire sourde [χ] ce qui est probablement dû à l'influence de l'allemand dans ce canton bilingue<sup>106</sup>.

Nous voyons donc rien que par l'évocation de quelques particularités cantonales qu'il n'est pas question d'une prononciation homogène en Suisse romande. Néanmoins, il existe quand même des similarités que nous tentons de résumer ci-dessous.

La prononciation du français romand remonte en partie à celle du francoprovençal. Keller indique que les dialectes de langue l'oïl ne reprennent pas les [a] accentués en syllabe ouverte du latin, ce qui est pourtant le cas dans le francoprovençal – cette spécificité est en effet un élément distinctif de ce-dernier : ‘pratu’ (lat.) se transforme en ‘pré’ (fr.) et ‘pra’ (fp.) ; ainsi que ‘portare’ (lat.) en ‘porter’ (fr.) et ‘portar’ (fp.).<sup>107</sup>

Knecht/Rubattel reviennent également aux origines du français romands et constatent que l'accent suisse romand se caractérise par une paroxytonie observée dans le francoprovençal. Le romands éviterait alors de poser l'accent sur la dernière syllabe – le fait que cette pratique est considérée un effet stylistique en France contribue à la distinction entre les deux usages prosodiques.<sup>108</sup> Matthey révèle aussi que les citadins de Romandie ont tendance à préférer l'oxytonie dans les noms propres (Bruckner : [bʁuknɛʁ] au lieu de [bʁuknə])<sup>109</sup>

Le français romand contemporain connaît également des variantes très locales des phonèmes /s/, /ʃ/ et /z/ qui sont parfois accompagnés d'une plosive dentale voisée [d] ou alvéolaire non voisée [t]. Ces plosives n'ont alors aucune signification en soi et n'ajoutent aucune opposition phonémique au registre du français. Les cantons de Vaud, Valais et Jura connaissent p. ex. les affriquées [ts, dz, tʃ, dʒ] dans leurs mots régionaux. La consonne [z] était auparavant un élément du patois savoyard et caractérise la prononciation genevoise influencée par son patois local (p.ex. [bɔzœʁ] pour ‘bonjour’)<sup>110</sup>.

Mais ce qui est de général, selon Arès, est la préférence pour le [ɛ] au lieu de [e] en français romand, ainsi que le [e] à la place de [œ]<sup>111</sup> :

<sup>106</sup> Cf. *Journal du matin* 24 Juillet 2017

<sup>107</sup> Keller, Hans-Erich : Le franco-provençal dans le cadre des parlers gallo-romans. In : Willien, René : Noutro dzen patoué. Tome 6. Aosta 1970, p. 102

<sup>108</sup> Knecht, Pierre / Rubattel, Christian : À propos de la dimension sociolinguistique en Suisse romande, p. 138-150. In : *Le français moderne. Revue de linguistique française* 52. Paris 1984, p. 142

<sup>109</sup> Matthey, p. 95

<sup>110</sup> Cf. Pannatier, Gisèle : L'expression du mois : les salutations. In : *L'ami du patois. Revue des patoisants de Suisse romande*. Trimestriel 141, p. 36-47. Savièse 2008, p. 37

<sup>111</sup> Cf. Arès, p. 75

[e] > [œ]	[ɛ] > [e]
registre	ressac
ressembler	orgueilleux
rehausser	assener

Arès observe également le maintien d'archaïsmes, comme dans le mot 'hennir' qui se prononce non [e.niʃ] ou [ɛ.niʃ], mais [a.niʃ] ou [ɑ.niʃ].<sup>112</sup> Matthey en vient au même raisonnement quand elle décrit l'opposition phonologique de [ɛ] et de [œ] toujours présent en Suisse romande, malgré le fait que ce trait linguistique se soit perdu en français standard depuis longtemps<sup>113</sup>. Effectivement, même l'exemple stéréotypique de la prononciation romande, le 'yog(h)ourt' [jɔ.guʁt]<sup>114</sup>, montre que l'usage ancien se manifeste encore sporadiquement dans certaines prononciations. Ici, elle date de l'empire ottoman et dérive du mot turc 'yoğurt' ([jɔ: 'urt]) où la consonne occlusive vélaire voisée n'est pas prononcée<sup>115</sup>. Le français standard a répris cette spécificité tout en changeant le [ɔ] en [a] : 'yaourt' [ja.uʁt] ou [ja.uʁ] selon les régions, tandis que le français romand a gardé la voyelle originale.

Sans vouloir faire une liste exhaustive, nous pouvons regrouper les prochaines particularités romandes en ce qui concerne la prononciation :

- La fermeture des voyelles en syllabe finale fermée : [vɛ:ʁ] pour 'verre' et [ø:r] pour 'heure'
- La distinction entre [ɔ] et [o] en finale : [sɔ] pour 'sot' / [so] pour 'seau' et distinction entre [e] et [ɛ] en finale<sup>116</sup>
- La productivité de la suffixation par '-age' ou '-ée'<sup>117</sup>
- Le [χ] dans les germanismes est souvent prononcé correctement, et la tendance d'y orienter la consonne fricative uvulaire voisée [ʁ]
- La terminaison du futur et du conditionnel qui se distingue phonétiquement : 'voudrai' [vudʁe] ≠ 'voudrais' [vudʁɛ].

Il existe aussi une opposition de longueur entre les voyelles [ɛ] et [ɛ:] ainsi qu'entre [a] et [a:]. Afin de mémoriser cette prononciation, les écoliers se donnent le pense-bête du circonflexe qui marquerait la différence de longueur : 'patte' [pat] et 'pâte' [pa:t] (dans le cas de 'pâte' la sonorité de la voyelle ouverte postérieure non arrondie est également à prendre en compte) ou dans 'mettre' [mɛ:tʁ] et 'maître' [mɛ:tʁ] ; hélas, ceci n'est pas une règle fiable, comme le montre 'pelle' [pɛl] en français standard qui devient [pɛ:l] en français romand. De plus, la durée

<sup>112</sup> Cf. Ibid., p. 73

<sup>113</sup> Cf. Matthey, p. 94

<sup>114</sup> Cf. Arès, p. 132

<sup>115</sup> Cf. <https://www.cnrtl.fr/definition/yaourt>

<sup>116</sup> Cf. Métral, Jean-Pierre : Le vocalisme du français en Suisse romande. Considérations phonologiques, p. 145-176. In : *Cahiers Ferdinand de Saussure* 31. Paris : Droz 1977, p. 145

<sup>117</sup> Cf. Wißler, Gustav : Das schweizerische Volksfranzösisch. Erlangen : Junge und Sohn 1909, p. 39

vocalique est attestée dans le Valais lors de la prononciation de l'accord au féminin : [joli] et [joli:] ou même [joli:j].

### **Prestige du suisse romand :**

Nous avons déjà vu, qu'historiquement, la Suisse romande est issue d'une longue série de répressions linguistiques, la plus récente étant celle des patois francoprovençaux par la politique linguistique française que les Suisses romands ont adoptés à travers l'échange culturel d'un côté et la domination territoriale de l'autre. Ceci a provoqué un certain scepticisme envers toute influence sur leur usage langagier. L'allemand et l'anglais en sont les deux plus grandes. Mais ce conservatisme ne résulte pas d'une pensée de suprématie, au contraire, les Suisses romands font preuve du même scepticisme linguistique qu'ils portent envers d'autres langues et variétés et l'appliquent sur la leur. Ainsi, les Suisses romands hésitent entre le refoulement et l'acceptation du régional, et accordent au romand un prestige mixte. Les études de Khomsi, Francard et Genouvrier dans les années 1970 et 1980 et celle Cormier en 2015 (sur les communautés linguistiques du Canada, cependant) tentent d'expliquer ce phénomène d'insécurité linguistique.

Celle-ci dépend évidemment du statut social et de l'histoire de chaque individu, mais aussi de la conscience nationale du parler. La longue répression des patois et des régionalismes ont fait du romand une 'variété de deuxième classe' qui était banni des institutions officielles. N'oublions pas non plus que la Suisse est un pays de minorités multiples ; depuis les divergences linguistiques intra-cantonales (p. ex. Haut-Valais et Bas-Valais) aux minorités des nations avoisinantes (France, Italie, Allemagne, Autriche) sans oublier les minorités ethniques et religieuses 'mondiales', le français romand en devient une variété elle-même 'minoritaire' parlée par des minorités de toutes sortes. Il va donc de soi que chaque individu appartenant à ces groupes ait une relation différente avec le français romand dont l'appartenance à un sociolecte peut être même éprouvée la plus grande. Cependant, ceux-ci s'orientent toujours au poids de la norme qui est déterminée par sa présence à l'écrit. Le français standard est en haut des échelons du prestige, et ce n'est pas étonnant que de plus en plus de voix s'élèvent et revendiquent, comme Arès, une codification générale (c'est-à-dire aussi une perte de la variance des graphismes) des expressions régionales afin d'établir leur prestige dans le monde francophone<sup>118</sup>.

---

<sup>118</sup> Cf. Arès, p. ?

À la suite de sondages extensifs, Voillat s'exprime à ce propos :

*Le locuteur ,régional’, selon le niveau de son instruction, se fait du français codifié une certaine idée, plus ou moins claire, plus ou moins exacte, peut-être appauvrissante – plus complète en tout cas que ce qui en transparaît dans son langage quotidien. Quoi qu’on dise parfois, il a généralement conscience [...] de ne pas respecter cette norme dont il reconnaît tout de même la primauté [...] ]<sup>119</sup>*

Ces locuteurs choisiraient souvent la variété régionale pour éviter le sentiment d’encloisonnement de la langue standard ; or, celle-ci n’aurait pas le lexique pour décrire les objets ou phénomènes quotidiens très spécifiques et le choix de régionalismes serait ainsi inévitable et une nécessité.<sup>120</sup> Notre lexique en liste quelques-uns.

Un autre facteur d’importance majeure quant à l’utilisation du français romand est, selon le romaniste Bernhard Pöll, l’âge des locuteurs : les jeunes possèdent à travers l’enseignement en français standard une plus grande conscience des registres linguistiques tandis que les personnes âgées ne l’ont généralement bien moins.<sup>121</sup> L’appartenance à une couche sociale aisée influence également la prise de conscience de régionalismes au positif ; une culture littéraire ou scientifique augmente les chances qu’un locuteur se rende compte des caractéristiques d’un mot utilisé au quotidien.

Les études sociolinguistiques de Pascal Singy des derniers 20 ans ont mis en évidence que le prestige du français standard reste supérieur à celui des patois francoprovençaux et du français régional ; l’imposition par les organes officiels et la surabondance des médias en sont une cause non-négligeable qu’attestait déjà Voillat en 1971. Les Suisses romands se laissent guider par le français ‘de Paris’ et par les institutions françaises qu’ils perçoivent comme ‘extérieur’<sup>122</sup>, mais dont ils ont adopté l’attitude puriste. Dans l’enquête de 1996 où 600 personnes vaudoises ont été questionnées, 60% ont répondu que la France serait le berceau du ‘bon français’ et spécifiquement Paris ; l’accent y serait plus raffiné.<sup>123</sup> De plus, les personnes appartenant à la couche sociale aisée se prononçaient fortement contre la possibilité de l’introduction de régionalismes dans l’enseignement scolaire, dénigrant le statut de ceux-ci.<sup>124</sup> Ironiquement, plus de deux tiers ont aussi indiqué d’être fier de leur façon de parler.<sup>125</sup>

<sup>119</sup> Voillat, François : Aspects du français régional actuel, p. 216-241 In : Marzys, Zygmunt : Colloque de dialectologie francoprovençale. Neuchâtel/Genève : Faculté des lettres/Droz 1971, p. 229

<sup>120</sup>Cf. Ibid.

<sup>121</sup> Cf. Pöll, Bernhard : Spanische Lexikologie. Eine Einführung. Tübingen : Narr 2002, p. 74

<sup>122</sup> Cf. Singy, Pascal (ed.) : Les femmes et la langue. L’insécurité linguistique en question. Lausanne : Delachaux et Niestlé 1998, p. 103

<sup>123</sup> Cf. Singy, Pascal : L’image du français en Suisse romande : une enquête sociolinguistique en Pays de Vaud. Paris : L’Harmattan 1996, p. 99

<sup>124</sup> Cf. Ibid., p. 149

<sup>125</sup> Cf. Ibid., p. 163

L'enquête de 2004 atteste un pourcentage similaire (50% environ) et une orientation générale vers le français standard ; une minorité affirmaient cependant que l'on trouve le meilleur français dans le canton de Vaud ou de Neuchâtel<sup>126</sup>. L'enquête de 2008 qui tentait de comparer le sociolecte ‘des jeunes’ au français standard ‘de Paris’ montre que la France a encore de nos jours un haut prestige dans la conscience populaire ; cependant, un tiers des personnes questionnées ont également indiquer qu’ils ne voulaient pas donner de jugement sur la qualité d’une variété linguistique, car chacun serait libre de s’exprimer à sa façon<sup>127</sup>.

Ce résultat est certainement programmatique de l’attitude ambivalente des romands face à leur propre langue. Déjà Wißler constatait au début du 20<sup>ème</sup> siècle que les maîtres d’écoles n’insistaient pas sur l’usage d’un français épuré de tout régionalismes<sup>128</sup> et Voillat constatait cette même attitude tolérante dans l’usage quotidien des membres du soi-disant milieu aisé, malgré le prestige inférieur des variétés romandes face au français standard<sup>129</sup>. Le purisme linguistique n’est donc pas appliqué en pratique en Suisse romande, mais au niveau professionnel par exemple il est conseillé de prendre ses distances face aux régionalismes, car l’accent vaudois ou valaisan est considéré rude ; Bayard/Jolivet ont observés que la suppression de l’accent local est en corrélation avec des avantages professionnels et le gain de crédibilité ou même l’attribution d’intelligence<sup>130</sup>. Le français standard serait plus approprié pour des métiers prestigieux.

Cette ambivalence linguistique affecte l’identité suisse romande dans sa totalité : le scepticisme envers le français ‘de Paris’ est aussi présent que celui envers l’allemand qui pénètre le français romand depuis l’est et l’anglais depuis l’internet. La normalisation de la langue à travers l’école et l’échange vif entre la France et la Suisse depuis l’ouverture des frontières, et la digitalisation qui empêche l’isolement de ‘nid de régionalismes’ dans les parties moins urbaines du pays mettent les variétés linguistiques à l’épreuve : les Vaudois et Valaisans sont encore imprégnés d’un culture locale et d’un parler particulier, mais ils mènent un combat intérieur qui les déchirent quant à l’usage de leur lexique à la connotation péjorative au niveau social et positive au niveau affectif.

---

<sup>126</sup> Cf. Singy, Pascal (ed.) : *Identités de genre, identités de classe et insécurité linguistique*. Bern : Peter Lang 2004, p. 104/105

<sup>127</sup> Cf. Singy, Pascal : *Rapport final - Les jeunes de Suisse romande face à leurs langues*. In : *Diversité des langues et compétences linguistiques en Suisse*. Programme national de recherche PNR 56. 2008, p. 10/11

<sup>128</sup> Cf. Wißler, p. 24

<sup>129</sup> Cf. Voillat, p. 229

<sup>130</sup> Cf. Bayard, Catherine / Jolivet, Rémy : *Les Vaudois devant la norme*, p. 151-158. In : *Le Français moderne* 52. Paris : CILF 1984, p. 155

Dans la politique, ce sont les partis populistes qui utilisent ce déchirement et le côté ‘intime’ des régionalismes afin de réactualiser les sentiments de patriotisme et de créer un concept de séparation entre le ‘nous’ et le ‘vous’ (Othering) transmit subtilement à travers le lexique. Ramuz a été confronté à cette exploitation de la langue. Il se battait déjà de son vivant pour ne pas devenir la figure de proue de l’extrême droite qui traitait son œuvre d’exemple patriotique ou, pire encore, de manifeste d’intolérance face à l’influence française et de l’étranger.

*Les termes de « Suisse romand », de « Suisse français », de « Français de Suisse », de « Français isolé en Suisse », de « Romand » tout court reviennent fréquemment dans la correspondance de Ramuz. Mais, disons-le d’emblée, celui-ci est le contraire d’un romancier régionaliste.<sup>131</sup>*

Ramuz qui avait vécu de 1904 à 1914 à Paris se sentait régulièrement exclu par la société parisienne à cause de son accent vaudois. Quand il écrit à Henry Poulaille le 29 mai 1924 « c’est à Paris que je me suis connu et à cause de Paris [...] »<sup>132</sup> il fait référence à cette ambiguïté dont il souffrait beaucoup. Sa peur de ne pas être authentique était certainement liée au problème linguistique auquel les Suisses romands se voient confrontés : revendiquer les régionalismes ou se mouler à langue de Paris ? Professionnalisation ou refoulement d’une partie de ses racines ?

---

<sup>131</sup> Collet, Georges-Paul: C.-F. Ramuz, écrivain suisse romand [article en ligne]. In : PMLA 77, nr. 5. 1962. URL [www.jstor.org/stable/460412](http://www.jstor.org/stable/460412).

<sup>132</sup> Lettre originale à Henry Poulaille le 29 mai 1924. URL [http://www.lesamisderamuz.com/pages/whiterings\\_s5-varia3.html](http://www.lesamisderamuz.com/pages/whiterings_s5-varia3.html)

## 18<sup>ème</sup> siècle : Préjugés helvétiques et création du mythe suisse

### Béat de Murault, Abraham Ruchat, J.-J. Rousseau

Depuis le pacte fédéral de 1291 qui marque le début de l'ancienne Confédération Suisse (avec 8 et ensuite 13 cantons en 1513), un grand nombre d'opinions se partagent à propos de ce petit pays fragmenté situé entre les grandes forces politiques et culturelles de l'Europe. Ne faisant pas partie d'elles, la Suisse a toujours été la cible des moqueries allemandes et françaises. Mais l'attribution d'un stéréotype et la diffusion européenne du cliché suisse au Moyen Âge prouve également l'identité spécifique qu'on lui accorde et ainsi un certain caractère socio-politique, malgré la petitesse du pays. La distinction confessionnelle issue d'un calvinisme mordant joue un rôle supplémentaire dans cette dynamique d'acceptation. Selon la compréhension populaire de l'époque, les habitants du territoire helvétique se différencieraient donc d'un côté par le paysage montagnard sauvage, leurs mœurs et traditions jugées rustiques, l'organisation fédérale inconventionnelle et la foi aux allures séculaires qui valorise entre-autre les bienfaits économiques sur terre de manière spirituelle. Cependant, l'hétérogénéité cantonale est si importante et les querelles à l'intérieur de la Confédération si nombreuses que ces caractéristiques simplistes, formants alors une partie intégrale des préjugés sur la Suisse et son peuple, sont souvent tournées au ridicule et l'image en caricature.

Dans l'*Utopie* de Thomas Morus (1516) nous voyons p. ex. le portrait des Zapolètes que Morus oriente au cliché du Suisse « Le Zapolète, peuple barbare, farouche et sauvage, ne se plaît qu'au milieu des forêts et des rochers où il a été nourri. Endurci à la peine, il souffre patiemment le froid, le chaud et le travail. »<sup>133</sup> Dans le conte *La Belle au bois dormant* de Charles Perrault, le prince est effrayé par les gardes suisses qu'il croit mort, avant de réaliser leur torpeur alcoolique : « Il reconnut pourtant bien, au nez bourgeonné, et à la face vermeille des suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis, et leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant. »<sup>134</sup> À l'aide de ces deux exemples littéraires, nous pouvons observer que les préjugés helvétiques de la sauvagerie, du retrait, du travail dur et pénible se mêlent à l'alcoolisme et la bêtise qui en résulteraient nécessairement au fil des siècles : Molière et Racine les utilisent dans leurs œuvres respectives où l'on trouve

<sup>133</sup> Stouvenel, Victor (ed.): L'Utopie de Thomas Morus. Traduction nouvelle par M. Victor Stouvenel. Avec une introduction, une notice bibliographique et des notes par le traducteur. Paris : Paulin 1842, p. 241 URL <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54526179/f10>

<sup>134</sup> Hachette, Louis (ed.) : Perrault, Charles : La Belle au bois dormant. Paris : Hachette et Cie 1872, p. 5

des personnages ralentis, ivrognes, simples, costauds, mais en sorte peu civilisés, avares aussi et souvent mutiques.<sup>135</sup>

Effectivement, la Suisse n'est pas exactement le porte-parole de la nouveauté à cette époque. La nature de la Confédération freine l'émergence d'innovations morales questionnant les valeurs et les idées établies, puisque les positions confessionnelles et socio-politiques des cantons varient à tel point qu'elles paraissent, aux uns et aux autres, contradictoires, ce qui pousse à l'assertion des propres marqueurs d'identités, à la confrontation, et provoque ainsi une attitude de rejet face à ce qui est extérieur et renforçant l'identité de groupe restrictive.

Au-delà des stéréotypes qui se concentrent sur quelques détails concrets, c'est surtout l'esprit du maintien qui règne la Suisse entre la Réforme et le siècle des Lumières. Afin de lui rendre justice, les Suisses développent des contre-préjugés envers tout pays voisin, mais particulièrement envers la France. Cette réaction est due en partie à sa politique d'expansion et sa force militaire éprouvée dangereuse. Ce sont les cantons protestants qui, à la vue de l'annexion de la Franche-Comté en 1674 (Guerre de Hollande), craignent un même destin. Pour se distancier de l'envahisseur potentiel français et se libérer de la condescendance liée au cliché du montagnard ahuri, les Suisses dénigrent la façon de vivre des Parisiens centralistes.

**Béat de Murault**, renforcé par son propre passé au service de l'armée française, se présente comme voix importante de la critique. Ce n'est pas l'existence des préjugés que Murault met en question et il ne défend pas non plus les Suisses directement, il reconnaît même la justesse des préjugés à travers le « caractère de la nation »<sup>136</sup> : les hommes seraient différents, mais pas si uniques qu'on ne pourrait définir certains traits nationaux – à l'exception des « personnes de mérite »<sup>137</sup> auxquelles Murault ne se compte pas : en tant que Suisse, il serait « un homme grossier »<sup>138</sup>.

Dans ses *Lettres sur les Anglais et les Français* (1725) Murault fait d'abord l'éloge des Français avant de réduire leurs qualités en vices. L'image qu'il peint n'est guère extraordinaire et se retrouve dans les écrits de ses contemporains moins connus, mais c'est justement ce qui permet un aperçu représentatif quand il parle des Français : « Ils sont d'un accès aisé et libre, ils sont civils, obligeants, empressés ; ils paraissent sincères, ouverts et pleins d'affection ; ils font

---

<sup>135</sup> Cf. Francillon, Roger : *De Rousseau à Starobinski. Littérature et identité suisse*. Lausanne : Le Savoir Suisse 2011, p. 16

<sup>136</sup> Ibid., p. 105

<sup>137</sup> Ibid.

<sup>138</sup> Murault, Béat Louis de : *Lettres sur les Anglais et les Français* (1725). Berne : Ritter 1897, p. 105. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k814855/f125.image.texteImage>

plaisir et ils le font promptement et de bonne grâce »<sup>139</sup> Or, Murault s’empresse d’ajouter l’autre face de la médaille des qualités dites françaises qu’il juge bien plus pesantes :

[...] on s’aperçoit aisément, qu’en estimant si fort l’esprit, les manières, l’extérieur,  
ils négligent le solide, qu’ils s’attachent à la bagatelle, et que généralement  
parlant, ils ne connaissent guère le prix des choses [...]]<sup>140</sup>

En outre, les Français seraient « avides de réputation » cherchant « le mérite qui fait de l’éclat »<sup>141</sup> ; ils préféreraient maintenir l’apparence (matérialiste) à leur détriment que d’être authentiquement pauvres ; préféreraient le succès rapide et volatile que celui lentement acquis et durable.<sup>142</sup> Ils regarderaient ceux qui expriment leur besoin de solitude avec dédain, en les nommant ‘hibou’ ou ‘philosophe’. En somme, il ne nie pas les clichés suisses, mais reproche en revanche aux Français un esprit de vanité, de superficie et un cœur frivole.<sup>143</sup>

Selon Murault, la haine que certains étrangers portent aux Français pourrait être expliquée avec l’admiration de la culture française tournée ‘aigre’ ; une fois l’illusion du brillant et génial dissipée, le Français apparaîtrait mondain et misérable par son souhait profond de vouloir plaire.<sup>144</sup> Murault reprend donc les stéréotypes nationaux du Français en les opposants à ceux des Suisses, contraires dans leur comportement.

Au fil de cette ‘opposition des préjugés’, Murault proclame une rupture culturelle entre la Suisse et la France, mais exprime aussi, dans *L’Instinct Divin*, la nécessité d’une évolution confessionnelle à l’intérieur du pays : La religion prêchée par les institutions serait « arrivée à son terme » et devrait passer « à celle qui leur vient de Dieu »<sup>145</sup>. Sa conviction qui est influencée par l’esprit de la Renaissance conçoit l’homme au centre de l’expérience transcendante (« L’homme est fait pour être l’habitation, le temple de la Divinité [...] »<sup>146</sup>), et omet les institutions religieuses en disant : « [...] il ne faut ni théologiens, ni philosophes, pour nous faire entendre la volonté de Dieu, comme si c’était là le moyen de nous la faire faire. Elle se manifeste dans l’homme même [...] »<sup>147</sup>

C’est donc face à la réalité guerrière et la suprématie culturelle de l’adversaire français que Murault sollicite ses compatriotes tiraillés à « nous unir entre nous, et faire notre félicité

---

<sup>139</sup> Ibid., p. 106

<sup>140</sup> Ibid., p. 108

<sup>141</sup> Ibid., p. 109

<sup>142</sup> Cf. Ibid. 112

<sup>143</sup> Cf. Francillon, p. 21/22

<sup>144</sup> Cf. Murault, p. 118

<sup>145</sup> Murault, Béat Louis de : *L’instinct divin, recommandé aux hommes*. Nouvelle édition. Paris : Périsse et Grégoire 1790, p. 9

<sup>146</sup> Ibid., p. 8

<sup>147</sup> Ibid., p. 12

commune, aussi bien que nous unir à la Divinité, qui est notre principe commun. »<sup>148</sup> Ainsi, les hommes devraient surmonter leurs divergences confessionnelles et leurs envies de séparation politique et revenir à ce qui est de plus essentiel : l'esprit de communauté, la force qui lie les êtres en premier lieu. Pour Murault, celle-ci est bien présente dans l'homme à travers « l'Instinct divin »<sup>149</sup>, mais ne peut que provenir de Dieu.

Ainsi, Béat de Murault s'imagine une Suisse fictive qui n'est point touchée par l'histoire – Ramuz essaye aussi de se débarrasser de l'enjeu historique, et nous pouvons considérer cette attitude comme un point commun entre les deux. Chez Murault, c'est le pays entier qui risque de suffoquer sous le poids de la politique ; chez Ramuz, c'est l'individu face à la société.<sup>150</sup> Selon Francillon, les écrits de Murault esquisSENT les contours du mythe suisse développé au cours du 18<sup>ème</sup> siècle et dont les composants auraient été exploités par les nationalistes du 19<sup>ème</sup> siècle ; mais nous voyons déjà l'historien **Abraham Ruchat** revendiquer en 1712 une sorte d'entité nationale avec le terme ‘romand’ dans *Les Délices de la Suisse* qui se réfère à la partie francophone de la Confédération<sup>151</sup>.

Dans cet ouvrage, Ruchat esquisse également les préjugés du « pays de loups-garous, où l'on ne voit le soleil que par un trou [...] »<sup>152</sup> :

« *On pourrait ajouter à cela que les Suisses sont réputés, surtout en France, si différents des autres peuples, que l'on y doute assez communément, s'ils agissent comme les autres hommes, s'ils sont nus ou habillés, s'ils se nourrissent de viande cuite ou crue, s'ils habitent dans des maisons, ou dans des cavernes, et s'ils articulent des paroles comme les hommes, ou s'ils ont seulement un cri comme les bêtes.* »<sup>153</sup>

Il est facile de repérer l'extension de ces idées au début du 18<sup>ème</sup> siècle lorsque les éditeurs de Ruchat écrivent un peu plus loin :

« *En effet il ne serait peut-être pas difficile de trouver même aujourd'hui un bon nombre de Français, de la tête desquels on n'ôterait pas facilement ces idées ; que les Suisses sont une espèce de créatures qui participent de l'homme et de la bête ; qu'il y en a parmi eux, qui ont des cornes ou des pieds de chèvres, et qui cherchent leur vie dans les forêts, pêle-mêle, avec les animaux qu'elles nourrissent.* »<sup>154</sup>

<sup>148</sup> Ibid., p. 16

<sup>149</sup> Ibid., p. 6

<sup>150</sup> Cf. Francillon, p. 24

<sup>151</sup> Cf. Ibid., p. 14

<sup>152</sup> Ruchat (cité par Wetsteins & Smiths : Préface de l'éditeur) In : Ruchat, Abraham / Altmann, Johann Georg / Stanyan, Abraham: L'état et les délices de la Suisse. En forme de relation critique, par plusieurs auteurs célèbres. Enrichi de figures en Taille-douce, dessinées sur les lieux mêmes & de cartes géographiques très exactes, en IV volumes. Tome 1. Amsterdam : Wetsteins & Smith, p. 16 URL <https://www.e-rara.ch/zut/content/zoom/2797070>

<sup>153</sup> Wetstein & Smith, ibid., p. 16

<sup>154</sup> Ibid., p. 18

Walter François évoque en outre le préjugé du ‘Suisse mercenaire’ qui émerge au Moyen Âge et se répand largement au 18<sup>ème</sup> siècle. À part la très connue Garde suisse pontificale, l’opinion populaire aurait fait raccourir à la dépopulation de certaines régions (p. ex. Léman) afin de légitimer ce stéréotype.<sup>155</sup> Ruchat répond à cela avec dédain :

*Ce luxe et cette corruption des mœurs nous sont venus principalement des services militaires, que nous Suisses rendent aux étrangers.*<sup>156</sup>

Ruchat méprise et ridiculise ces idées fixes et les préjugés helvétiques ; cependant, au niveau linguistique, il ne revendique pas la valeur des variétés de son pays ; il s’excuse même pour son usage et demande à quelque Français plus compétent de « redresser mes fautes »<sup>157</sup>. Bien qu’il avoue de parler un ‘mauvais français’, Ruchat défend les écrivains de son pays face aux normes françaises, puisque les Suisses n’auraient pas besoin d’adhérer à une politique linguistique étrangère :

*« Comme les Suisses ne sont pas assujettis à la Monarchie Française, ils ne jugent pas nécessaire de subir le joug de l’Académie Française. Pourvu que leur langage n’ait rien de barbare, et qu’ils puissent le faire entendre, cela leur suffit. »*<sup>158</sup>

Nous voyons donc ici les premiers pas de l’affirmation de l’identité langagière indépendante. Le texte de Ruchat est évidemment qu’un exemple, une tentative de valorisation parmi d’autres. **Jean-Jacques Rousseau** est certainement l’un des Suisses les plus célèbres de ce temps à se présenter comme le successeur de Murault ; il reprend l’habitude de s’opposer aux tendances parisiennes en s’inspirant des écrits de son prédécesseur qu’il ne manque pas de citer. Effectivement, semblable à Ruchat dans la préface de la première édition de *Les Délices de la Suisse*, Rousseau ose revendiquer le droit de ‘mal écrire’ et souligne les spécificités de son écriture ‘barbare’ dans son roman à succès *La Nouvelle Héloïse* qui fait d’ailleurs aussi entrer le paysage du Léman dans la littérature de fiction. Rousseau ne défend pourtant que passivement sa langue en continuant à publier ses ouvrages, et il classe l’utilisation de régionalismes comme erreurs linguistiques. Il s’exprime seulement pour la liberté de s’en servir selon son jugement et de laisser aux paysans et aux gens simples leurs manières de parler<sup>159</sup>.

---

<sup>155</sup> Walter, François : Perception des paysages, action sur l'espace : la Suisse au XVIIIe siècle [article]. In. Annales. Economies, sociétés, civilisations. 39<sup>ème</sup> année. Numéro 1. 1984. p. 3-29, p. 8 URL [https://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_1984\\_num\\_39\\_1\\_283039](https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1984_num_39_1_283039)

<sup>156</sup> Ibid.

<sup>157</sup> Ruchat, Abraham / Altmann, Johann Georg / Stanyan, Abraham: L’état et les délices de la Suisse. En forme de relation critique, par plusieurs auteurs célèbres. Enrichi de figures en Taille-douce, dessinées sur les lieux mêmes & de cartes géographiques très exactes, en IV volumes. Tome 1. Amsterdam : Wetsteins & Smith, p. 11

<sup>158</sup> Ibid., p. 13/14

<sup>159</sup> Cf. Francillon, p. 25

*Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle.<sup>160</sup>*

Rousseau critique non seulement la modernisation (« l'urbanité si vantée »), mais aussi les représentants de celle-ci, c'est-à-dire les instances de pouvoir qui, dans le cas de l'écrivain, décident du sort de son œuvre. Les péjoratifs qu'il énumère sont appliquées à son propre destin : « la froideur, la réserve » est celle des puristes français qui se heurtent aux régionalismes et tournures de ses phrases. Nous allons voir que Ramuz est fortement influencé du scepticisme urbain qui émerge déjà à cette époque.

En essayant de se délimiter par rapport à la France, la Suisse du 18<sup>ème</sup> siècle se tourne vers les auteurs romantiques allemands (Wieland, Klopstock) dont l'âme rêveuse promet la sécurité d'une vision transcendante de la nature. C'est ici que surgit le mythe suisse : une manière d'être, née des environs géographiques et d'un tronc culturel greco-latin qui renferme les caractéristiques de rusticité et rudesse, de sagesse simple, terre-à-terre, de refus du luxe.<sup>161</sup>

Notons ici que le mythe suisse est étroitement lié au mythe du ‘bon sauvage’ prévalent dans la littérature de voyage suite aux voyages de Jacques Cartier, Christophe Colomb, Pedro Alvares Cabral pour l’Amérique, Louis Antoine de Bougainville (*Voyage autour du monde*) pour Tahiti etc. et soumis aux influences des écrivains comme Montaigne (*Des Cannibales*), Diderot (*Supplément au Voyage de Bougainville*) retravaillant les journaux de bords et les récits des aventuriers.

Rousseau n'est alors pas le seul – Ruchat regrette p. ex. la « perte de notre ancienne simplicité »<sup>162</sup> –, sinon un des plus connus à prôner la vie primitive, à prêcher ses avantages religieusement. Dans son *Discours sur l'inégalité parmi les hommes*, il parle de « l'âme humaine altérée au sein de la société »<sup>163</sup> et « l'état de Nature »<sup>164</sup> dans lequel l'homme-animal se retrouverait sans elle. Il esquisse les propriétés physiques du sauvage, retrace ses acquisitions culturelles (la langue), ses raisonnements moraux et spirituels et les compare aux individus de son temps : ceux-ci apparaissent faibles aux yeux de Rousseau, physiquement malades, corrompus et en sorte dégénérés jusqu'à ne plus pouvoir distinguer ni leurs sentiments ni leurs

<sup>160</sup> Rousseau, Jean-Jacques : Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon. En l'année 1750. Sur cette question proposée par la même Académie : Si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué à épurer les Mœurs. Par un citoyen de Genève. Genève : Barillot et fils 1750, p. 13

<sup>161</sup> Cf. Francillon, p. 23

<sup>162</sup> Ibid., p. 19

<sup>163</sup> Jean-Jacques Rousseau : Préface. In : Jean-Jacques Rousseau : Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Paris : M. M. Rey 1755, p. 32

<sup>164</sup> Jean-Jacques Rousseau : Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Paris : M. M. Rey 1755, p. 12

besoins réels de ceux qu'ils s'imaginent. Afin d'éviter les vices de la société moderne et des institutions normatrices, il faudrait, selon Rousseau, revenir à la « manière de vivre simple, uniforme, et solitaire qui nous était prescrite par la nature. »<sup>165</sup>

Dans *Emile*, il présente sa critique de l'éducation de son époque et regrette la déformation de l'être humain noble et simple :

« *C'est donc à ces dispositions primitives qu'il faudrait tout rapporter ; et cela se pourrait si nos trois éducations n'étaient que différentes ; mais que faire quand elles sont opposées, quand au lieu d'élever un homme pour lui-même on veut l'élever pour les autres ?* »<sup>166</sup>

Nous observons alors un élément identitaire dans la définition du naturel chez Rousseau : en choisissant une éducation adaptée à l'individu, en laissant la place à ses forces et faiblesses et en ne le contorsionnant pas autour d'une norme absurde, l'homme peut véritablement s'affirmer lui-même – ce qui voudrait aussi dire, dans le contexte du 18<sup>ème</sup> siècle : légitimer les particularités d'une certaine 'suissité'.

Généralement parlant, les intellectuels helvétiques du 18<sup>ème</sup> siècle conservent l'importance de la foi, non d'une foi institutionnalisée comme celle du protestantisme et catholicisme qui a apporté la guerre civile entre ces deux fractions, mais d'une croyance profondément humaniste. *Emile* en tant qu'ouvrage pédagogique le plus connu de ce temps, stylise la prise de conscience de l'individu en tant qu'‘Instinct divin’ comme le faisait déjà Murault auparavant.<sup>167</sup>

### Le Doyen Bridel, Mme de Charrière

Un autre personnage important pour l'évolution de la pensée des Suisses du 18<sup>ème</sup> siècle vis-à-vis de leur propre identité est **Philippe-Sirice Bridel**, dit le Doyen Bridel. Delafontaine, l'éditeur du périodique *Bibliothèque universelle et revue suisse*, premièrement paru en 1815, écrit à ce propos :

Nul n'a senti avec autant de force ce qu'il nommait lui-même la « solidarité helvétique », non pas seulement politique, mais surtout intellectuelle et morale, - cette « unité d'esprit » qui est le caractère de nos grands écrivains du dix-huitième siècle. Le doyen Bridel est un homme pour qui la Suisse existe.<sup>168</sup>

---

<sup>165</sup> Ibid., p. 16

<sup>166</sup> Bry ainé, J. (ed.) : Œuvres complètes de J.-J. Rousseau. Réimprimées d'après les meilleurs textes. Sous la direction de Louis Barré. Tome 5 : Emile ou de l'éducation. Paris : J. Bry ainé 1856, p. 7 URL

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5786957n/f8.image>

<sup>167</sup> Cf. Francillon, p. 20

<sup>168</sup> Delafontaine et Rouge (ed.) : La critique Suisse. Le Doyen Bridel et l'influence de l'école zuricoise dans la Suisse romande. In: Bibliothèque universelle et revue suisse. Tome 43. Lausanne : Georges Bridel 1906, p. 525

Né dans une famille de pasteurs, le jeune Bridel veut prouver à son entourage qu'il est possible d'être Suisse et poète.<sup>169</sup> Mais il ne devient pas célèbre à cause de son écriture, les *Poésies helvétiques* (1782) n'ont guère le succès espéré. C'est le format bien plus modeste des *Etrennes helvétiques*, premièrement publiées en 1783 et renommées *Le Conservateur suisse* en 1813, qui parvient à persuader son public. À ses petits livres ressemblants aux almanachs populaires sont attachés des recueils de traditions, d'histoires militaires, de légendes. Leur publication régulière et leur succès permet à Bridel de prononcer ses convictions patriotiques d'année en année de manière plus sincère.<sup>170</sup>

Dans la préface de la 3<sup>ème</sup> édition des Etrennes, il adresse son public ainsi :

*Nous croyons avoir remarqué que l'histoire nationale est très négligée dans la Suisse française [...] Nous nous estimerions donc heureux si par les fragments variés que nous continuerons de présenter chaque année à nos lecteurs, nous réussissions à réveiller chez eux l'amour de la Patrie [...] tout sera national, et rappellera le courage, les vertus et les mœurs de l'ancienne Helvétie.<sup>171</sup>*

Bridel s'inspire de Johann Lavater et de son ouvrage *Schweizerlieder* (1767) qui avait livré de son temps un témoignage historique du lyrisme helvétique et souligné les « vertus » sur lesquelles Bridel insiste.<sup>172</sup>

Dans une phase de l'histoire suisse où le cantonalisme commence à se répandre et où la conscience de l'unité nationale n'est guère à l'ordre du jour, Bridel évoque maintes fois l'importance de celle-ci et s'exprime pour la tolérance vis-à-vis des différences cantonales – il continue de la prêcher dans sa paroisse à Bâle, une fois devenu pasteur lui-même.<sup>173</sup>

Pendant les remous de la Révolution de 1789 en France et 1798 en Suisse (Révolution vaudoise) qui empêchent tout espoir de stabilité politique, et même après la destruction du symbole représentatif de la vieille Suisse unie, l'ossuaire de Morat<sup>174</sup>, par les soldats du Directoire helvétique soutenu par la France, Bridel reste fidèle à ses convictions. Le Doyen prône toujours « un patriotisme large »<sup>175</sup> :

---

<sup>169</sup> Cf. ibid., p. 528

<sup>170</sup> Cf. ibid., p. 530

<sup>171</sup> Bridel (cité par Delafontaine et Rouge) : Préface de la troisième édition des Etrennes helvétiques. In : Delafontaine et Rouge (ed.) : La critique Suisse. Le Doyen Bridel et l'influence de l'école zuricoise dans la Suisse romande. In: Bibliothèque universelle et revue suisse. Tome 43. Lausanne : Georges Bridel 1906, p. 530

<sup>172</sup> Cf. Müller, Dominik : Timothée Léchot : Ayons aussi une poésie nationale. Affirmation d'une périphérie littéraire en Suisse [en ligne], p. 317-321. In : Zelle, Carsten : *Das achtzehnte Jahrhundert 42/2. Zeitschrift der Deutschen Gesellschaft für die Erforschung des achtzehnten Jahrhunderts. Erotisch-pornographische Lesestoffe im Deutschsprachigen Raum 1750-1800*. Wolfenbüttel: Wallstein 2018, p. 320

<sup>173</sup> Cf. Ibid., p. 531/532

<sup>174</sup> Cf. Reichlen, M. F. : L'ossuaire, l'obélisque et la chapelle de Saint-Urbain de Morat [en ligne], p. 108-116. In : Maillefer, Paul / Mottaz, Eugène (ed.) : Revue historique vaudoise. Bulletin historique de la Suisse romande. Tome 15. Lausanne : Vincent 1907, p. 109

<sup>175</sup> Ibid., p. 534

[...] je ne suis ni Zuricois, ni Bernois, ni Vaudois, mais Suisse ; je ne suis ni catholique, ni réformé, mais chrétien ; je ne suis ni démocrate, ni aristocrate, ni ochlocrate, mais patriote dans l'ancien sens de ce mot.<sup>176</sup>

Bridel partage une vision communautariste de la Suisse et préconise, comme Murault et le discours autour de Rousseau, la simplicité, le retour à la vie d'antan, aux bienfaits d'une croyance qui n'isole pas, mais qui lie les hommes entre eux. Delafontaine compare Bridel au Genevois Bonnet, Saussure et Rousseau en soulignant son « *esprit alpestre* qui aime avant tout la nature, et, dans la nature, la montagne »<sup>177</sup>

**Isabelle de Charrière**, originaire d'Utrecht et plus tard Neuchâteloise par mariage, se prolifère au cours de sa vie comme femme de lettres célèbre, et pendant les remous politiques après la Prise de la Bastille (p. ex. en 1790 à Zurich, Schaffhouse, Aarau ; 1792 à Genève ; 1794 dans les Grisons) comme défenseuse de la neutralité suisse.

Dans son premier grand succès, les *Lettres neuchâteloises*, publiées en 1784, elle livre un témoignage supplémentaire sur les préjugés tantôt français tantôt suisses. Les vers ajoutés à la deuxième édition reprennent les clichés de la frivolité, de l'orgueil, de la vanterie française en les comparants à ceux des suisses ; contrairement à ces contemporains, elle reste doublement critique :

[...] on reproche aux Français la folle vanité [...] charmant peuple neuchâtelois,  
soyez content de la nature : elle pouvait, sans vous faire d'injure, ne pas vous  
accorder tous les dons à la fois.<sup>178</sup>

À la première vue, elle prend parti pour les habitants de sa nouvelle patrie qui n'auraient pas la « folle vanité » des Français ; mais un deuxième regard révèle l'implication d'un certain manque, une privation de « dons » naturels. Mme de Charrière reproche aux Genevois indirectement un engourdissement, une lenteur d'esprit incapable aux ‘folies’ – elle s'excuse d'ailleurs avant d'avouer que la nature ne leur puisse pas « accorder » plus de fraîcheur. Nous voyons donc à quel point les préjugés helvétiques sont incrustés dans l'opinion publique de cette époque. Aussi le baron Chambrier d'Oleyres atteste, dans une lettre à Mme de Charrière, une précision remarquable dans la description des habitudes contemporaines en disant des

---

<sup>176</sup> Bridel (cité par Delafontaine et Rouge) In : Delafontaine et Rouge (ed.) : La critique Suisse. Le Doyen Bridel et l'influence de l'école zuricoise dans la Suisse romande. In: Bibliothèque universelle et revue suisse. Tome 43. Lausanne : Georges Bridel 1906, p. 542

<sup>177</sup> Ibid., p. 547

<sup>178</sup> Godet, Philippe (ed.): Vers ajoutés à la deuxième édition des « *Lettres neuchâteloises* ». In : Jullien, A. (ed.) : Lettres Neuchâteloises. Mistriss Henley. Le Noble. Par Madame de Charrière. Avec une préface de Philippe Godet. Genève : Jullien 1908, p. 107

*Lettres neuchâteloises* qu'il s'agirait d'un « petit roman fort trivial, qui sert de cadre à des observations fines et justes sur nos mœurs et nos usages. »<sup>179</sup>

Mme de Charrière ne relativise pas le cliché suisse, elle l'élargit plutôt avec l'attribution de la neutralité politique inhérente qu'elle décline de la lenteur et passivité ‘typiquement suisse’ ; elle en fait une caractéristique essentielle et l'oppose à l'expansionnisme également ‘typiquement française’. Cette prise de position est étroitement liée à l'invasion de la Suisse par la République française en 1792 et en 1798 : Berne est envahi et dépouillé, le Pays de Vaud occupé et l'évêché de Bâle annexé à la France. C'est donc en réaction à ces évènements que la Belle de Zuylen préconise le pacifisme face à la France qui menace le territoire de la Confédération, mais aussi face aux révolutionnaires violents suisses sous la direction de Frédéric-César de Laharpe qui avait demandé une intervention militaire afin de mettre terme au régime de Berne en 1797.

D'un même élan révolutionnaire, Mme de Charrière revendique des réformes sociales.<sup>180</sup> Elle reprend ainsi les idées de Jean-Jacques Rousseau sur l'égalité des hommes, l'instauration de nouvelles formes d'éducation aptes à soutenir la vie moderne et les besoins de tout citoyens ainsi qu'un retour général à la nature.

Cette ‘nature’ n'est pourtant pas d'ordre linguistique : l'écrivaine méprise le patois de Neuchâtel, et son expression est un artifice dû à son éducation poussée en Pays-Bas ; Charrière cite certains ouvrages littéraires comme *Le Chêne et le Roseau* de La Fontaine dans *Mistriss Henley*<sup>181</sup> et *Le Mari sentimental* de Samuel de Constant de Rebecque<sup>182</sup>. Ainsi écrit-elle depuis Colombier : « [...] personne de nous sait l'orthographe ; nos sermons sont barbares ; nos avocats parlent patois ; nos édifices publics n'ont pas le sens commun ; nos campagnes sont absurdes... »<sup>183</sup>

Mme de Charrière ayant appris le français de France – pas de Suisse – voit la langue romande de cet angle-là. Néanmoins, elle retient une certaine sympathie pour sa nouvelle patrie et un accès facile aux locutions suisses, puisque le précepteur de ses frères, son mari, est un vaudois.<sup>184</sup>

---

<sup>179</sup> Chambrier d'Oleyres (cité par Godet). In : Godet, p. 12

<sup>180</sup> Cf. Francillon, p. 30

<sup>181</sup> Cf. Jullien, A. (ed.) : *Lettres Neuchâteloises. Mistriss Henley. Le Noble. Par Madame de Charrière. Avec une préface de Philippe Godet*. Genève : Jullien 1908, p. 121

<sup>182</sup> Cf. Ibid., p. 130

<sup>183</sup> Ibid., p. 38

<sup>184</sup> Cf. Ibid., p. 39

Tout mépris mis à part, elle utilise néanmoins dans les *Lettres neuchâteloises* plusieurs régionalismes en les expliquant aussitôt : « il y avait beaucoup d'écombres »<sup>185</sup>, « bouëbes »<sup>186</sup> et ajoute dans une note de bas de page le mot ‘français’ (encombres ; garçons). Elle circonscrit ces régionalismes également à l’intérieur du texte, comme montre l’exemple suivant : « Les raisins versés et pressés dans des tonneaux ouverts, qu’on appelle *gerles*, et cahottés sur de petites voitures à quatre roues qu’on appelle *chars*. »<sup>187</sup> Elle emploie surtout des expressions typiques de Neuchâtel, comme « Crêt »<sup>188</sup>, nom d’une promenade locale, cultivant ainsi une certaine ambiguïté linguistique.

Notons ici que Ramuz fait exactement la même chose. Le meilleur exemple est peut-être celui tirés de *Découverte du monde* où il explique la locution comme l’avait fait Mme de Charrière environ 150 ans auparavant tout en spécifiant un peu plus :

*Tous les véhicules, chez nous, s’appelaient des « chars » [...] Nous avions ainsi le char à échelle qui comporte en effet une échelle sur le devant et sert à rentrer le foin ou la moisson ; le char à pont qui [...] n’est guère qu’une sorte de plancher monté sur des roues ; le char à ridelle [...] enfin le char à bancs [...]*<sup>189</sup>

## Récapitulation

Le 18<sup>ème</sup> siècle offre, pour la compréhension du style de Ramuz, deux points de repère : premièrement, la consolidation des préjugés helvétiques datant du 17<sup>ème</sup> et 16<sup>ème</sup> siècle, et deuxièmement la création d’un ‘mythe suisse’ qui transforme les clichés et les caractéristiques stéréotypiques helvétiques en qualités absolues.

Nous les retrouvons dans les écrits de Béat de Murault qui s’exprime pour une croyance humaniste, centré sur l’homme, dans ceux de Abraham Ruchat et de Jean-Jacques Rousseau, deux hommes défendant l’identité suisse. Celle-ci se compose d’éléments que nous observons également dans le mythe du ‘bon sauvage’ – la sanctification de la nature et du simple pour en nommer que deux.

Les intellectuels suisses sont pourtant loin de s’émanciper totalement de la France et du réservoir culturel et économique qu’elle représente. Le français romand et le patois vivant sont encore méprisés tantôt par les Français tantôt par les hommes de lettres suisses. Ils revendiquent

---

<sup>185</sup> Ibid., p. 4

<sup>186</sup> Ibid.

<sup>187</sup> Ibid., p. 7

<sup>188</sup> Ibid., p. 64

<sup>189</sup> Ramuz, Charles-Ferdinand : *Découverte du monde*. Postface de Daniel Maggetti. Pully : Plaisir de lire 2005, p. 8

surtout une certaine reconnaissance en tant que peuple et pays. À l'instar des conflits militaires de ce temps, l'invention du mythe suisse tente aussi de surmonter les divergences intercantonales afin de maintenir la souveraineté politique et culturelle de la Suisse.

Les efforts littéraires du Doyen Bridel en sont la preuve, et nous voyons ici, à l'aube du 19<sup>ème</sup> siècle, les contours d'un nationalisme montant. Le pasteur prêche la vénération du simple et une foi 'civique', unificatrice, juste avant la fin de l'ancienne Confédération et la promulgation forcée de la République Helvétique par l'Acte de médiation en 1803. Isabelle de Charrière se moule à ce mouvement en observant avec beaucoup de finesse la société neuchâteloise, ses mœurs, ses attentes et soucis, et ajoute aux préjugés suisses ainsi qu'au mythe l'aspect de la 'neutralité' qu'elle brandit religieusement face à une France guerrière.

## 19<sup>ème</sup> siècle : La montée de l'helvétisme

### Précision du terme

Selon François de Capitani, l'Helvétisme est à la fois une notion utilisée en linguistique pour décrire les phénomènes d'inclusion de certaines expressions régionales issues du patois francoprovençal ou du français romand, mais également le nom du courant historique au 19<sup>ème</sup> siècle qui recherche, rassemble et valorise les éléments attribués à l'identité suisse, en d'autres termes : « l'expression du sentiment national de l'époque. »<sup>190</sup>

Dans son ouvrage prodigieux *L'invention de la littérature romande*, Daniel Maggetti souligne que la fonction de l'helvétisme est liée à l'émergence du nationalisme en Europe. Celui-ci a besoin de constructions mentales afin d'encastre plusieurs marqueurs d'appartenance au groupe sous un dénominateur commun. Il s'agit donc d'un phénomène du 19<sup>ème</sup> siècle qui n'est alors pas identique au « mythe suisse » créé successivement par la littérature de voyage et les patriotes du 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècle. Cependant, les nationalistes suisses (appelés aussi helvétistes) puisent sans réticence dans le réservoir symbolique que représente ce mythe en simulant aussi une certaine crédibilité à l'aide de références historiques. Les *Etrennes helvétiques et patriotiques* (*Conservateur suisse* à partir de 1813) en sont la manifestation littéraire ; publiées par Philippe-Sirice Bridel elles sont à la fois l'instrument d'appropriation culturelle et de récupération de la Suisse romande ainsi que l'outil idéaliste consacré à la recherche identitaire. Les recueils de légendes, de traditions locales, de révélations historiques et rêveries sur la vie 'primitive' en sont la preuve.<sup>191</sup> Bien que les auteurs romands épuisent le même contingent, nous allons voir qu'ils n'en reprennent pas tous les éléments et donnent à l'histoire qu'ils s'imaginent parmi chacun une couleur différente en les mettant en relation selon l'actualité politique de leur temps et selon leurs ambitions individuelles.

### Mme de Staël contre la France

Le patriotisme territorial, la vénération de l'ancien et simple, de la nature alpestre, le mépris du luxe, de la vanité, l'imposition de l'idée d'un passé commun, supra-cantonal issu d'une histoire greco-latine et d'une foi parfois interprétée protestante, parfois généralement chrétienne ainsi qu'un credo humaniste et l'attachement au système confédéral, le mythe renfermant ces composants est arrivé dans la pensée du grand public suisse au tournant du siècle et se consolide

<sup>190</sup> Cf. Capitani, François de : Helvétisme. In : Dictionnaire Historique de la Suisse (DHS)

<sup>191</sup> Maggetti, Daniel : L'invention de la littérature romande. 1830-1910. Lausanne : Payot 2011, p. 20

partiellement à l'intérieur de positions socio-politiques, comme dans celle de **Germaine de Staël**.

Germaine de Staël joue, en effet, un rôle non négligeable dans l'évolution du mythe suisse, car sa célébrité dépasse de loin les cercles littéraires intellectuels, dans lesquels ces constructions idéologiques se répandent. On lui accorde une voix haute et forte et un statut d'« ambassadrice »<sup>192</sup>. Bien qu'elle soit née à Paris et issue d'une famille fortunée (sa mère Suzanne Necker tient un salon de premier ordre), nous pouvons la considérer comme un des précurseurs de l'Helvétisme qui atteindra son sommet à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle.

Les débuts se font pourtant durs : lorsque la jeune Staël vient s'installer avec ses parents à Coppet, dont la baronnie fait partie de leur propriété, elle écrit à son mari une lettre confidentielle à propos de ses impressions de Genève :

[...] *je t'avouerai que la société des Genevois m'est insupportable. Leur amour de l'égalité n'est que le désir d'abaisser tout le monde, leur liberté est de l'insolence, et leurs bonnes mœurs de l'ennui.* »<sup>193</sup>

Une deuxième lettre à son mari, écrite en 1794, témoigne sa désaffection envers la Suisse rurale : « Tu pourrais exister doucement dans une campagne de Suisse ; moi je ne m'y trouverais pas tout à fait si bien que dans un tombeau. »<sup>194</sup>.

À l'instar des conflits politiques intra-cantonaux et à la vue de l'invasion française, Mme de Staël change brusquement son attitude : Dans sa biographie incomplète, elle décrit l'entretien avec Napoléon Bonaparte en 1795 à l'occasion de laquelle elle aurait parlé « en faveur de la Suisse »<sup>195</sup> et essayé de peindre « le bonheur de la Suisse »<sup>196</sup> tout en ‘mettant au pilori’ la perfidie de l'apparente solidarisation de la France envers le canton de Vaud afin de s'emparer du trésor de Berne.

Francillon atteste à Mme de Staël un « attachement très fort à une certaine image mythique de la Suisse »<sup>197</sup>. S'exprimant maintes fois contre l'instauration d'un nouveau régime sur le territoire helvétique au niveau concret, elle invoque, au niveau abstrait, les idéaux rousseauistes de la vie naturelle et innocente, des mœurs communautaristes, des sentiments simples et purs basé sur la communion avec le paysage dans son ouvrage *De l'France* ; c'est l'instrument auquel elle fait recours afin semer la graine de la résistance face à l'impérialisme étranger.

---

<sup>192</sup> Maggetti, p. 274

<sup>193</sup> Germaine de Staël (cité par Francillon). In : Francillon, p. 41

<sup>194</sup> Ibid.

<sup>195</sup> Germaine de Staël (cité par Francillon). In : Francillon, p. 42

<sup>196</sup> Ibid.

<sup>197</sup> Francillon, p. 43

Elle rédige cet ouvrage après un voyage en Allemagne où elle visite Goethe et Schiller qui se montrent respectueux vis-à-vis de celle qu'on nomme la « sultane de la pensée »<sup>198</sup> ; Schiller fait les éloges de « son esprit si libéral et ouvert de tant de côtés. »<sup>199</sup>, mais c'est en vérité une femme frustrée qu'ils rencontrent, terriblement en colère contre le consulat qui ignore ses objections, ses conseils, ses supplices.

*Pour elle, le peuple français était en train de faire un marché dans le genre de celui de Faust : il vendait son âme pour la conquête du monde [...], cet esprit de propagande désintéressée et d'enthousiasme libéral qui avait signalé la première période de la révolution [...] À cette nation oublieuse, elle voulut donner à la fois une grande leçon et un grand exemple. Ce fut le peuple allemand qu'elle choisit pour cela [...]<sup>200</sup>*

*De l'France* reproduit peut-être certaines coutumes de la nation titulaire et peint des paysages reconnaissables, montre des aperçus d'une culture intellectuelle et manuelle ; cependant le peuple allemand dont elle fait « l'exemple » n'est pas réel, il est aussi fictif que celui des Zapolètes de Thomas Morus – une vraie utopie. Comme le dit Caro dans un article de la *Revue des Deux Mondes* : « Le livre est optimiste jusqu'à l'excès. »<sup>201</sup> Staël s'emporte sur les qualités stéréotypiques des Allemands, en particulier le sens de la droiture et l'inclinaison pour la justice ; et elle critique d'un même moment le manque de force de caractère des Français en évoquant « l'incapacité de cette souplesse hardie qui fait plier toutes les vérités pour tous les intérêts. »<sup>202</sup> Elle fête l'esprit germanique, les philosophes Kant et Fichte, figures de proue de l'idéalisme allemand qui conçoit l'intuition humaine comme instance touchant à la totalité des choses non pas malgré, mais à cause de la subjectivité absolue de la perception. Staël adhérer à l'illusion d'une attitude antimilitariste en Prusse et vante toutes ces vertus qu'elle s'imagine en réaction à la situation politique en France et en Suisse – naïveté qu'on lui reproche après coup. Mais c'est peut-être plus la gloire posthume de Mme de Staël qui est représentative de l'influence sur le développement de l'identité suisse que la réception de son vivant. Les helvétistes de la deuxième moitié du siècle citent tous celle qu'on nommait « la plus éloquente de son temps »<sup>203</sup>, dans leurs écrits programmatiques respectifs : Vinet, Rambert, Hornung, Amiel, Girard relèvent l'importance de la défiance de Staël face à Bonaparte, et ils mystifient

<sup>198</sup> Caro, E. : Les deux Allemagnes. Madame de Staël et Henri Heine, p. 5-20. In : *Revue des Deux Mondes* 96. Numéro 1. Paris 1871, p. 8

<sup>199</sup> Ibid., p. 9

<sup>200</sup> Ibid., p. 11

<sup>201</sup> Ibid., p. 11

<sup>202</sup> Staël (citée par Caro), p. 12

<sup>203</sup> Ibid., p. 7

à leur tour le ‘combat de la l’indépendance contre la tyrannie’.<sup>204</sup> L’Helvétisme est alors un long processus de formation et de déformation où la vérité historique n’est que secondaire. Chaque écrivain tire par conséquent l’aspect qui lui plaît de la ‘légende de Staël’ qui vient accompagner celle de David et Goliath. Alexandre Daguet p. ex., utilise la confrontation prototypique ‘France-Suisse’ pour présenter sa critique littéraire au but d’ériger deux nouveaux antagonismes, ceux de ‘Chateaubriand-Staël’ suivant l’exemple du plus vieux ‘Voltaire-Rousseau’. Daguet fait de Chateaubriand une sorte de creuset où se mélangent les clichés français du passé aux aspects contemporains d’une écriture et d’une écriture institutionalisée surtout représentative du centre parisien ; contrairement à Staël qu’il stylise comme figure de proue d’une production indépendante.<sup>205</sup> Marc Monnier et bien d’autres reprennent cette dualité en comparant la qualité littéraire des deux écrivains.

Maggetti explique le phénomène ainsi :

*La carrière et les choix de Mme de Staël sont rapportés à des facteurs identitaires dont le caractère historique et relatif s'est estompé et qui, transformés en repères naturels et absous, sont susceptibles d'être appliqués à n'importe quel auteur du cru.*<sup>206</sup>

Staël est la victime d’une appropriation post-mortem vaste. On lui attribue toutes sortes de caractéristiques, entre-autre un ‘sexe différent’, celui de l’homme capable de penser large et de persévérer au-delà de l’émotion, ainsi qu’une forte sensibilité typiquement femme (selon Rodolphe Rey) – cette image androgyne est reprise ensuite est transformée en métaphore de la Suisse même.<sup>207</sup> Staël serait la personnification du territoire helvétique qui se divise en deux parties : le côté parlant allemand et le côté francophone, ces deux moitiés constitueraient un tout, un ensemble, un mélange de cultures et d’influences unique, comme la personne de Staël elle-même.

## Récapitulation

Nous voyons à l’aide de son ouvrage *De l’France* que Mme de Staël transmet une vision mystifiée du monde, non-seulement en ce qui concerne la Suisse à laquelle elle applique le concept naturiste de Rousseau, mais aussi à l’France à laquelle elle greffe ses idéaux civiques et moraux. Suisse et France s’opposent à tout ce que la France représente politiquement à cette

<sup>204</sup> Cf. Maggetti, p. 273/274

<sup>205</sup> Cf. Ibid., p. 273

<sup>206</sup> Ibid., p. 276

<sup>207</sup> Cf. Ibid., p. 277

époque. Nous l'avons appelée ‘précurseur helvétique’, et c'est exactement à cause de cette mystification politique que la désignation se justifie : le mythe suisse se mêle à la *Naturphilosophie* allemande afin de former l'affront idéologique face à l'Empire napoléonien. Après sa mort, Mme de Staël devient elle-même un élément du mythe qu'elle avait exploité pour appeler les Suisses à la solidarité face à l'invasion tout à fait réelle de Bonaparte. Les helvétistes font de sa personne un personnage parallèle à celui de Guillaume Tell en conflit avec Habsbourg, une réactualisation du héros national (en féminin).

### **Les universalistes linguistiques : Vinet, Porchat et Olivier**

**Alexandre Vinet**, pasteur sans paroisse, professeur de théologie à l'Académie de Lausanne, professeur de littérature au *Pädagogium* et à l'université de Bâle, est enseignant presque toute sa vie et occupe une place spéciale à l'intérieur du mouvement de l'Helvétisme. Vinet ne formule pas de grandes théories historico-politiques et n'exploite pas non plus le mythe suisse comme le font ses contemporains, son impact se réduit à une critique, une morale si l'on veut, littéraire. En s'appliquant en puriste, il force la confrontation entre les partisans du français romand et de ceux du français de Paris ; il provoque alors un changement paradigmatique du discours helvétique de l'historiographie à la linguistique. Après Rousseau et Staël, c'est une réflexion sur l'identité langagière qu'il met en marche à une époque où les Suisses ne sont pas encore prêts à se distancier définitivement du parler français, à revendiquer l'acceptation générale de leur usage.

En 1829, Vinet assemble un recueil de littérature française pour ses étudiants qui se développe en véritable canon dans les années à venir. Il dévalorise dans son ouvrage le parler suisse (vaudois), et conseille à ses lecteurs d'approfondir leurs connaissances de la langue ‘de Paris’. Vinet fraie ainsi un chemin pour l'enseignement littéraire de générations d'écoliers neuchâtelois et vaudois, car les conséquences de sa *Chrestomathie française* se font sentir jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale (la dernière édition date de 1930).<sup>208</sup> Notons ici que cet ouvrage est également destiné aux femmes, puisque l'auteur est également le père fondateur de l'École Vinet, gymnase supérieur pour filles existant encore de nos jours.<sup>209</sup>

Dans sa *Chrestomathie*, Vinet se nomme « barbare »<sup>210</sup>, la barbarie étant pour lui le stade linguistique dans lequel le locuteur irréfléchi se trouve quand il ne sait pas de quel instrument

<sup>208</sup> Cf. Francillon, p. 48

<sup>209</sup> Cf. Jean-Jacques Maison : Alexandre Vinet. In : Historisches Lexikon der Schweiz (HLS)

<sup>210</sup> Vinet, Alexandre : *Chrestomathie française ou choix de morceaux tirés des meilleurs écrivains français*. Ouvrage destiné à servir d'application méthodique et progressive à un cours régulier de langue française.

il se sert. Comme enfant (suisse bien évidemment), il ne connaissait pas les finesse du français classique, était livré à l'usage local de la langue parlée ; la « clarté »<sup>211</sup> ne lui serait venue qu'à travers l'étude du 'bon français'.

*Il s'agit d'apprendre notre langue à fond, d'en pénétrer le génie, d'en connaître les ressources, d'en apprécier les qualités et les défauts, de nous l'approprier dans tous les sens ; et ne me sera-t-il pas permis d'ajouter (puisque je parle du français et que j'en parle en vue de la culture vaudoise), que le français est pour nous, jusqu'à un certain point, une langue étrangère ?<sup>212</sup>*

Selon Vinet, la littérature est l'expression de la société. Bonald et Mme de Staël l'avaient souligné avant lui, p. ex. dans *Littérature* (1800) où l'auteure ci-dernière annonce dans le discours préliminaire de vouloir montrer le lien entre les deux<sup>213</sup>. Effectivement, Vinet souhaite animer la société à se régénérer à travers la littérature, contrairement aux demandes de son temps, il ne veut pas déchirer la suture culturelle entre la France et la Suisse (Pays de Vaud spécifiquement), il s'oppose aux tendances de son siècle ne voulant guère accorder aux écrivains helvétiques (Rousseau, Charrière, Staël) une position privilégiée.<sup>214</sup> S'il ignoreraient la norme parisienne, ils écriraient 'mal'. Vinet est persuadé de l'infériorité linguistique du français romand, les régionalismes sont pour lui des fautes ; les écrivains, en tant qu'homme de culture, auraient une certaine responsabilité d'apprendre la langue classique et, si nécessaire, d'anéantir leurs racines langagières. Cette position est totalement opposée à celle de Ruchat et de Rousseau qui ne veulent pas faire parler leurs 'paysans' comme des 'académiciens'.<sup>215</sup> Or, Vinet ne soutient pas l'idée de l'authenticité 'territoriale', c'est-à-dire l'affirmation des expériences, des modèles sociaux et de la topographique que l'enfant a absorbé automatiquement ; il préconise une autre authenticité, celle de l'adulte, de l'apprenti perpétuel, de celui qui voit son identité non comme déterminée par le lieu de naissance ou par un milieu social, mais qui hérité plutôt une identité activement acquise à travers l'étude. L'étude nécessite un objet, et Vinet choisit Paris ; il généralise et impose à tous ce même choix qui est celui de l'assimilation à la langue de Racine.

Sa critique se fonde sur deux critères essentiels jugeant de part égale la langue et la religion. En tant que protestant et adepte du Réveil chrétien, Vinet croit profondément à la transmission

---

Troisième édition. Tome 1. Bâle : J. G. Neukirch 1838, p. 7

<sup>211</sup> Ibid., p. 8

<sup>212</sup> Ibid., p. 6

<sup>213</sup> Soreil, Arsène : La littérature expression de la Société [en ligne] *Revue belge de Philologie et d'Histoire*. 1931. URL : [https://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1931\\_num\\_10\\_1\\_1344](https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1931_num_10_1_1344)

<sup>214</sup> Cf. Maggetti, p. 35

<sup>215</sup> Cf. Francillon, p. 50

d'une foi « du cœur, active et exemplaire »<sup>216</sup> plus réformée et moderne que l'église officielle ne la propage. Il lutte d'ailleurs pour les droits de l'Église libre et de la liberté du culte lorsque le gouvernement radical de son temps tente d'instrumentaliser les institutions religieuses à la manière de l'Ancien Régime bernois.<sup>217</sup> Quand il formule sa morale littéraire avec l'intransigeance professionnelle qu'il doit à sa position, le professeur n'est jamais loin d'une morale religieuse que nous retrouvons plus tard chez Ramuz sous une autre forme. Vinet exige une renaissance, une résurrection du français à laquelle la Suisse peut prendre part ; langue et foi sont alors étroitement liées chez lui. Or, ce n'est pas étonnant qu'il reproche à la société Bernoise et à son gouvernement de perdre la foi, de s'aliéner des vertus chrétiennes – Vinet est très pieux et, fidèlement à la tradition cléricale, il traite p. ex. *René* de Chateaubriand avec dédain en se dégoutant de la manière dont il montre les côtés sombres de la société ; il a une vision négative de l'évolution, ne croyant pas au progrès voltaïrien.<sup>218</sup> Donnant aux pauvres en bon chrétien, il réprouve le matérialisme du 19<sup>ème</sup> siècle. Mais c'est aussi au Pacte qu'il en veut : Vinet exprime ses doléances envers un monarque non-existant craignant l'instabilité de l'État sans aristocratie.

Répétons encore une fois : Vinet n'est pas un révolutionnaire et loin d'être un auteur anticonformiste. Il est, au contraire, ultra-conservateur, angoissé et désespéré à l'égard du développement socio-politique et littéraire de son temps. La seule opposition qu'il se permet et celle de ne pas suivre la ligne helvétique qui chante les louanges des auteurs suisses sans réflexion, et celle de la lutte pour la liberté du culte. Mais ces revendications aux allures égalitaires et tolérantes ne le sont pas. Vinet répugne le système instauré par Bonaparte et ne se montre que sévère voir borné face à un esthétisme qui ne cache pas la violence de la vie et le côté 'charnel' de l'humanité.

Du moralisme étroit de Vinet se dégage alors une réception littéraire 'coincée', sceptique face à la nouveauté et aux attentes fixes contre laquelle Ramuz se révolte de son vivant. D'un autre côté, le piétisme linguistique de Vinet qui voit, selon Jakubec/ Reymond, un « rapport direct entre le signe et la chose »<sup>219</sup>, permet à la critique de s'interroger de plus en plus sur elle-même et sur le syntagme 'écrivain-écriture'.

*La littérature pour la tradition française a une valeur première – l'écrivain est un prophète –, alors que chez Vinet, profane elle doit être séparée du sacré et,*

<sup>216</sup> Landel, Julien : Transmettre et répandre le Réveil au début du XIX<sup>e</sup> siècle : trois lettres inédites du pasteur Cellérier à Auguste de Staël, p. 55-73. In : *Chrétiens et sociétés* 16. 2009, p. 56

<sup>217</sup> Cf. Francillon, p. 54

<sup>218</sup> Cf. Ibid., p. 52

<sup>219</sup> Jakubec, Doris / Reymond, Bernard : *Selectures d'Alexandre Vinet*. Lausanne : L'âge d'homme 1993, p. 58

*conformément à une certaine tradition remontant au moyen-âge, elle n'est jamais qu'un texte second, dont il faut vérifier la validité en fonction de l'enseignement de la Bible.*<sup>220</sup>

Cette « vérification » s'oriente à l'exégèse de la Bible et spécialement à la méthode *quatuor sensu scripturae* qui divise l'analyse en quatre parties, dont l'examen du sens littéraire, de l'aspect dogmatique, de la perspective morale et la prédiction eschatologique – chez Vinet c'est la « vérité » du texte qui est mis à l'épreuve : la vérité chrétienne, historique, morale et philosophique.<sup>221</sup> La critique littéraire de Vinet essaie donc de regarder ce qui est au-delà du texte en mettant en relation écriture, société et auteur en évaluant s'il appelle au bien. Partisan de l'esthétique classique, Vinet insiste sur la valeur du style qui doit satisfaire à la séparation des genres, à la nature (ordrée) ; il doit être « vrai »<sup>222</sup>.

*En affirmant avec force le lien entre l'art et la vérité, Vinet a su donner à sa lecture des textes une dimension spirituelle que la critique positiviste du 19<sup>ème</sup> siècle et ses descendants structuralistes ont complètement négligée.*<sup>223</sup>

## Récapitulation

Si les helvétistes n'ont pas pu s'approprier l'œuvre d'Alexandre Vinet par contradiction, ils ont malgré tout emprunté la « dimension spirituelle » de sa critique littéraire afin d'élever la quête identitaire nationale au gré de la recherche de la foi, de Dieu. La nature devient alors successivement objet transitoire entre le ‘je’ et le ‘nous’ appliqué au concept transcendental. Cette étrange recherche de la vérité à l’intérieur (ou plutôt à l’aide) du texte littéraire est une particularité de la vision chrétienne de Vinet et se répand en tant que telle, mais nous voyons les répercussions qu’elle a sur le jeune Ramuz en pleine quête d’identité, cherchant avec autant de force que Vinet, mais sans croyance chrétienne, un style de la ‘vraisemblance’, c’est-à-dire, avec les mots de Ramuz : authentique.

**Jean-Jacques Porchat (1800-1864)**, professeur de droit et ensuite de littérature à Lausanne, exprime également sa sympathie pour Paris et ses institutions, mais contrairement à Vinet, il se montre fier de ses origines genevoises. Ses aspirations ne le portent pas à vouloir ‘régénérer’ la langue française ; c'est alors plutôt une démarche conciliatrice qu'il choisit. Bien qu'elle ne

---

<sup>220</sup> Ibid., p. 61

<sup>221</sup> Cf. Jakubec/Reymond, p. 55/56

<sup>222</sup> Ibid., p. 57

<sup>223</sup> Francillon, p. 56

concerne pas directement les patois et variétés régionales, elle applique le concept de tolérance culturel de Porchat au niveau pragmatique : en traduisant Goethe en dix volumes, Porchat essaie d'apprivoiser la philosophie et la poésie allemande et s'efforce d'assouplir la friction culturelle entre l'Allemagne, la France et la Suisse. D'un même élan, il publie les *Poésies vaudoises*, recueil de vers qui valorisent le paysage lémanique et la mentalité rurale traditionnelle tout en introduisant des personnages représentant d'une autre fraction cantonale ou nationale.

Prenons un exemple :

Dans *Durand ou la cascade de Sauvabelin*, Porchat met en scène un vieillard qui rappelle un roi « placé sur ce trône rustique »<sup>224</sup> par sa grandeur intérieure, sa justesse, son indulgence et son expérience : le protagoniste Durand est un professeur vénéré nommé « père »<sup>225</sup> par ses élèves. Il est originaire de France, comme nous le fait parvenir Porchat dans les notes qui suivent le poème. Le narrateur ('moi lyrique') chante les louanges de ce personnage en approchant son public directement. Ce qui importe ici n'est pas l'action décrivant une chute de manière anti-climatique, mais plutôt Durand lui-même ; il représente une sorte de symbole de l'attitude de Porchat (et du Suisse alpestre impliqué) envers la France. En mettant Durand sur un piédestal, l'auteur accorde à la France le statut de 'maître' indisputable – premièrement, au niveau culturel, c'est-à-dire de la perspective de l'apprentissage, des études (littéraires). Mais il montre également qu'il n'y a pas de choix exclusif à faire entre Suisse et France, que l'on peut accepter ces liens entre les deux nations sans courir le risque de trahir l'une ou l'autre. Après tout, Durand est un expatrié qui s'est installé aux rives du Léman qu'il adore pour leur 'majesté' naturelle, et il est proprement intégré à la vie villageoise, puisque les citoyens vont à sa rescousse.

*Il voyait ce vallon, sa meilleure patrie,*

*Ce Léman sans pareil, cette rive fleurie,*

*Doux berceau du printemps et de la liberté*

*De l'hiver qui l'entoure et des rois respecté (sic !).<sup>226</sup>*

Durand a choisi sa « meilleure patrie », donc la Suisse lémanique, tout en retenant le respect social attribué au grand modèle de la France. À l'aide de cette personnification, Porchat veut propager la conciliation linguistique et littéraire entre les fractions nationalistes qui se méprisent

<sup>224</sup> Porchat, Jean-Jacques : *Durand ou la cascade de Sauvabelin*. In : Porchat, Jean-Jacques : *Poésies vaudoises*. Lausanne : Rouiller 1832, p. 31

<sup>225</sup> Ibid., p. 27

<sup>226</sup> Ibid., p. 22

respectivement. Dans la préface des ses *Poésies vaudoises* il soutient l’entreprise des helvétistes de créer une littérature indépendante :

*Au reste, les Vaudois agissent dans leur intérêt lorsqu'ils encouragent la littérature nationale. Nous ne faisons que de naître, et notre patrie n'a pas encore un nom dans le monde. Je n'espère pas que mes faibles productions puissent contribuer à sa gloire, mais je parle ici pour ceux de nos écrivains qui sont mieux doués que moi.*<sup>227</sup>

Porchat se compte parmi ces écrivains ambitieux qui veulent promouvoir une littérature nationale, mais en prenant ainsi position – en ne rejetant pas les écrivains français et les représentants de cette littérature – il montre qu’il est possible et légitime d’adopter une pensée universaliste.

D’ailleurs, dans l’avant-propos de son dernier ouvrage, les *Souvenirs poétiques de Valamont*, Porchat avoue tout ouvertement qu’il voit la production parisienne comme ‘père’ ou ‘mère’ de la littérature suisse émergente :

*Paris sera toujours, quoi qu'on en dise, notre capitale littéraire. Les maîtres de la France nous seront, je l'espère, à jamais étranger, mais ses écrivains, ses orateurs, ses poètes, sont pour nous des concitoyens, et pour dire la vérité, mon désir fut toujours d'avoir avec eux un air de famille [...]*<sup>228</sup>

À la manière des helvétistes qui mystifient un certain passé commun gallo-romain, Porchat utilise le terme « famille » pour faire appel à la solidarité suisse envers les Français ; ce n'est alors pas une relation génétique à laquelle il fait allusion, mais à la descendance culturelle, au niveau linguistique et institutionnel, qu'il s'agit d'accepter. N'oublions pas non plus que la production littéraire suisse n'a pas encore les moyens de se proliférer sans l'aide des éditeurs et maisons d'éditions parisiennes du temps de Porchat – lui-même publie à Paris et en première ligne pour un public français. Il reste, cependant et sans aucun doute, un patriote à l'esprit ouvert, et cette ouverture que le Doyen Bridel prêchait uniquement pour les différents cantons de la Suisse est agrandie par Porchat au gré d'une Europe centrale.

## Récapitulation

Jean-Jacques Porchat compte parmi ceux qui essayent d’atténuer le courant helvétiste par les moyens qui lui sont justement propre. C'est-à-dire : il propose l'exemple de personnages ayant accepté l'insertion de la Suisse à l'intérieur de l'Europe, de sa culture hétérogène, de sa

<sup>227</sup> Porchat, Jean-Jacques : Préface. In : Porchat, Jean-Jacques : Poésies vaudoises. Lausanne : Rouiller 1832

<sup>228</sup> Porchat (cité par Maggetti) In : Maggetti, p. 28

descendance langagière et littéraire française tout en étant intégré à la vie ‘idéale’ de la campagne. La nature est centrale dans son œuvre, pittoresque, enchanteresse, mais au fond qu’une coulisse. Porchat est proche du romantisme de Kloppstock et s’engage à diffuser la pensée de l’idéalisme allemand. Il fait partie de cette élite intellectuelle qui parvient à concilier l’amour de la patrie et l’attitude pro-européenne. Il combine deux mondes supposément incompatibles et propose aux à la réception littéraire romande un modèle universaliste.

**Juste Olivier** (1807-1876), professeur d’histoire au gymnase et à l’Académie de Lausanne, partage cette idée d’une Suisse ‘européenne’, d’un *melting pot* culturel, mais lui impose également une responsabilité qui se dérive du fait. Il publie un nombre de poèmes et la *Revue suisse* dans laquelle il postule vivement ces convictions, semblable au Doyen Bridel. Post-mortem, il devient célèbre pour ses travaux historiographiques et ethnologiques *sur Le canton de Vaud et Le Mayor Davel*.<sup>229</sup>

Son amitié avec Sainte-Beuve est bien documentée depuis 1830, ce-dernier sympathisant non seulement avec Olivier qu’il estime proprement, mais aussi avec la littérature romande et le procès de son émergence. Sainte-Beuve publie des articles sur Töpffer, Mme de Charrière, Vinet etc. dans la revue d’Olivier et entretien une correspondance vive avec toute la famille où il trouve un foyer exceptionnel, « un coin de refuge, un nid sûr »<sup>230</sup>.

L’acceptation de la production littéraire française et de sa critique se voit bien dans la collaboration de Sainte-Beuve et d’Olivier pendant trois ans afin de publier dans la *Revue Suisse* des chroniques parisiennes – une entreprise nouvelle et audacieuse pour le public majoritairement sceptique envers la France ; Sainte-Beuve les appelle d’ailleurs cyniquement ‘ses poisons’ et reste anonyme pendant toute la durée de la publication.<sup>231</sup>

La revue d’Olivier a du succès et représente en tant qu’organe de critique littéraire romande, malgré l’amitié des deux hommes, une certaine opposition à la réception de Paris et les opinions des Sainte-Beuve. Cette prise de position esthétique ne reflète pourtant pas l’attitude d’Olivier lui-même, puisqu’il fait recours aux institutions de publications françaises sans réticence, cherche activement leur soutien – au niveau professionnel, il reconnaît leur supériorité et

---

<sup>229</sup> Maggetti: Juste Olivier. In: Historisches Lexikon der Schweiz

<sup>230</sup> Cf. Bertrand, Mme (ed.) : Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.

Introduction et notes de Léon Séché. Avec un portrait de Juste Olivier. Paris : Société du Mercure de France

1904, p. 27. UR : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k801822/f8.item.r=poison.texteImage>

<sup>231</sup> Ibid., p. 255

voudrait en faire partie.<sup>232</sup> C'est donc aussi une certaine tactique de vente qu'Olivier emploie afin de sortir du lot : le public français s'attend du sous-champ littéraire suisse l'opposition qu'Olivier imprime.

La *Revue Suisse* est à classifier dans la période que Jürgen Habermas appelle le ‘journalisme littéraire’, c'est-à-dire le moment où les journaux et revues commencent successivement à introduire puis à répandre des opinions subjectives plutôt que des informations neutres.<sup>233</sup> La fonction des revues littéraires est alors à l'intérieur de ce développement un maillon important, surtout en ce qui concerne l'apparition d'une critique suisse romande autochtone et du champ littéraire auquel celle-ci fait référence. Clavien parle d'un ‘nationalisme littéraire’ grandissant fortement entre 1830 et 1860. Cette période de floraison culturelle récolte à mesure les fruits des graines semées au début du siècle, et à part l'effervescence de la presse, la scène suisse romande montre bientôt un *botanicum* d'organisations, d'expositions, de conférences et d'institutions officielles nourrissant la littérature patriotique. Fidèle au mouvement général, la *Revue Suisse* s'oriente alors de plus en plus à ceux qui la lisent, comme le déclare Juste Olivier en 1844 :

*Le journal devient ainsi en quelque sorte l'œuvre du public lui-même, à un besoin duquel il répond ; aussi ne saurait-il jamais appartenir ni à un parti, ni à une coterie, ni à une idée quelconque étrangère à son but, qui est de fournir au mouvement national un organe dans une sphère plus haute et plus calme que celle des faits quotidiens.*<sup>234</sup>

Le programme de cette plateforme, de cet « organe » patriotique est clairement décrit par Olivier quelques lignes plus loin ; il rappelle d'ailleurs, dans sa formulation, celui du *Conservateur suisse* déjà bien établi :

*Elle [la Revue Suisse] ne s'en tient pas non plus exclusivement aux livres ; mais, dans une partie spéciale, par des nouvelles, des renseignements biographiques, des portraits, elle cherche à caractériser et à montrer dans leur vrai jour les faits, les mœurs du temps et les hommes.*<sup>235</sup>

Olivier croit à un certain ‘génie du lieu’ qui se décline de l'amour qu'il a pour Clarens ou les remparts des Diablerets et « Gryon, le haut village, [...] le plus aimé de tous les lieux aimés. »<sup>236</sup>. Cette appropriation identitaire des environs alpestres est tout à fait conforme au

---

<sup>232</sup> Cf. Maggetti, p. 30

<sup>233</sup> Cf. Clavien, Alain / Valloton, François : Les supports de la critique littéraire en Suisse romande : grandes revues, « variétés » et suppléments littéraires. 1830-1960, p. 337-355. In : Cahiers de l'Association internationale des études françaises. Numéro 59. Paris : Les Belles Lettres 2007, p. 337

<sup>234</sup> Olivier, Juste (ed.): *Revue Suisse*. Tome 7. Lausanne : Marc Ducloux 1844, p. 5

<sup>235</sup> Ibid., p. 6

<sup>236</sup> Sainte-Beuve, p. 8

mythe suisse, de même que la préférence du ‘concret’ qu’Olivier fait retentir à travers le refoulement de ce qui est « exclusivement aux livres », et la valorisation des « faits » tirés de la vie courante, rappelle la pensée du 18<sup>ème</sup> siècle.

Cependant – et c’est ici que les convictions de Bridel et d’Olivier divergent –, l’ enchantement des « mœurs du temps » propagé dans la *Revue Suisse* n’est pas à confondre avec un nationalisme rejetant par principe toute influence étrangère afin de se concentrer sur l’adhésion intercantonale. Cette vision restrictive, dissociative et limitante de la Suisse n’est pas celle d’Olivier ; au contraire, il préconise un patriotisme ‘d’attachement’, d’idolâtrie peut-être, mais en tout cas de liaison, de rapport et d’assiduité face au patriotisme ‘d’exclusion’ qui est le nationalisme dans sa définition traditionnelle.<sup>237</sup>

*Nous ne sommes pas de Paris, il est vrai ; mais si nous ignorons Paris en serons-nous mieux Suisses, parlerons-nous mieux français, pourrons-nous choisir nos modèles et nos auteurs parmi les livres et parmi les hommes ?<sup>238</sup>*

Tout en fournissant un support d’histoires, de légendes, d’anecdotes typiquement suisses et en donnant la parole aux jeunes auteurs romands, la revue reste ouverte envers les découvertes scientifiques européennes et la production littéraire française. Spécialement la *Chronique* du périodique est l’endroit où Olivier fait transparaître son image de la « communauté culturelle »<sup>239</sup> franco-romande et généralement européenne. Il réprimande l’illusion des puristes qui veulent décanter un français romand et surtout une culture ‘uniquement suisse romande’ de l’ensemble en niant la possibilité de se mettre à l’abri de l’influence française ; Suisse et France formeraient une unité indivisible.

En même temps, Olivier n’égalise guère les deux nations. Il valorise sa patrie en lui accordant une fonction diplomatique singulière à cheval entre les puissances de l’Europe : le caractère unique du pays, revendiqué par les nationalistes, est pour lui la manière dont la Suisse traite ses minorités et disparités idéologiques ainsi que le ‘bon exemple d’intégration’ qu’elle représente. De cette définition découle aussi une double responsabilité :

*[...] nous avons les avantages et les devoirs de ceux qui occupent la frontière. Nous pouvons voir, savoir et avertir, la Suisse d’abord à qui nous sommes, ensuite nos voisins qui en passent chez nous peuvent apprendre à se connaître réciproquement. Nous devons réagir avec la vérité, pour tout le monde, contre la demi-connaissance et contre le faux.<sup>240</sup>*

---

<sup>237</sup> Cf. Maggetti, p. 31

<sup>238</sup> Olivier, p. 54

<sup>239</sup> Clavien/Valloton, p. 342

<sup>240</sup> Olivier, p. 53

Cette exaltation culturelle se dilue après les événements de 1848 qui achèvent la guerre du Sonderbund et ont pour suite un changement gouvernemental majeur sous l'État fédéral. Juste Olivier s'exile à Paris, tandis que la *Revue Suisse* déménage à Neuchâtel. La réception littéraire continue à fleurir, mais dans une autre direction qui est plutôt celle du mépris du ‘journaliste littéraire’ au sens de Habermas. Joël Cherbuliez se prolifère alors en tant que rédacteur en chef du *Journal de Genève*, de la *Bibliothèque universelle* et la *Revue critique des livres nouveaux* – il excite contre cette instrumentalisation de la littérature et souhaite un renoncement général d'une prise de possession politique de la presse.<sup>241</sup>

Quant à Juste Olivier, il perpétue sa conviction que la Suisse devrait accepter ses origines et influences françaises ; qu'elle devrait, afin d'acquérir une identité indépendante, ne pas construire ses bases sur une délimitation culturelle quelconque. À la manière d'un Vinet, il oblige les contributeurs de la littérature suisse romande à s'orienter aux normes de Paris, et ne s'avance qu'avec précaution dans les sphères de la liberté artistique quand il emprunte au parler local son rythme, ses sonorités et la pesanteur de la morphosyntaxe.<sup>242</sup>

## Récapitulation

Juste Olivier est également pour une Suisse ouverte à l'Europe. Il ne met ni en question les institutions éditoriales françaises ni la critique littéraire que son ami Sainte-Beuve représente en personne. Ceci n'empêche pourtant pas Olivier de publier la *Revue Suisse* qui recueille les anciennes traditions et légendes locales ; Olivier introduit aussi dans ses œuvres le rythme et certains mots du lexique régional. La ‘vérité’ qu'il recherche n'est pas ‘morale’, comme celle de Vinet, elle est pré-naturaliste en théorie et romantique-idéaliste en pratique voulant parler de ‘vraies personnes’, de lieux géographiques et des mœurs du temps. Ainsi, il compte parmi les premiers régionalistes. Il propose à l'Helvétisme séparatiste un patriotisme d'attachement que nous retrouvons chez Ramuz.

## Amiel et sa génération pour une littérature romande

Après ces essais de styliser la Suisse comme enfant d'amour de l'Europe centrale et sa production littéraire émergente comme inséparablement liée à celle des cultures avoisinantes, le discours helvétiste fait preuve d'un mouvement inverse et se retire sur un ‘micro-patriotisme’, qu’**Henri-Frédéric Amiel (1821-1881)** tente de mettre en question.

<sup>241</sup> Cf. Clavien/Valloton, p. 343/344

<sup>242</sup> Cf. Maggetti, p. 33

Les groupes de production littéraire sont autour de 1850 très imbu d'eux-mêmes, nationalistes d'esprit, mais à l'échelle cantonale. La littérature genevoise, neuchâteloise et vaudoise de ce temps paraît être le « fruit d'une position excentrique et minoritaire »<sup>243</sup> qui se caractérise surtout par un conservatisme de premier ordre. Un concept unifiant comme celui de la 'Romandie' essayant de rattacher les locuteurs des variétés du français est impensable dans ces cercles. Revendiquant les valeurs (imaginées) intra-cantonales, leur compréhension du patriotisme est à la base du discours sur l'identité suisse. Francillon esquisse quelques-uns de ces nouveaux préjugés :

*Le Genevois urbain traite le Vaudois de rustre sympathique tandis qu'à l'inverse le Vaudois voit dans son compatriote du bout du lac un pète-sec se croyant supérieur. Les cantons protestants de Suisse romande ont longtemps considéré leurs confédérés catholiques comme des attardés.*<sup>244</sup>

Amiel se mêle à ces chamailleries de voisins en essayant d'attribuer aux différents États fédéraux et même à certaines villes des caractéristiques prototypiques qu'il compare ensuite : Genève et Neuchâtel feraient naître des esprits formels, précis, clairs, masculins ; le pays de Vaud plutôt troublés, maladroits, indécis, féconds et substantiels comme la femme.<sup>245</sup>

Or, dans sa dissertation *Du mouvement littéraire dans la Suisse romande et de son avenir*, Amiel se pose la question de l'identité suisse romande ; il s'interroge sur l'existence de celle-ci si son unique raison d'être repose sur la différence et le mépris de la Suisse alémanique et italienne. Il opte alors pour une vision prospective qui se focaliserait en première ligne sur les similitudes entre les cantons afin de concevoir la 'synthèse' au sens Hegelien des parties aux qualités masculines et féminines.<sup>246</sup> Afin de connaître les aspects de cette culture nationale diverse, Amiel propose d'étudier la littérature des différentes régions, principalement les anciens textes revenant jusqu'à Othon de Grandson au 13<sup>ème</sup> siècle – la synthèse dont il parle est donc vraiment linguistique et s'oppose à l'helvétisme francophone, puisqu'Amiel n'exclut pas les communautés italiennes et romanche de son projet.<sup>247</sup> Il cite Rousseau et Calvin comme noyau antithétique de la Suisse dont les positions contraires seraient à concilier afin de bénéficier de la justice sociale et de la liberté (d'expression).

---

<sup>243</sup> Ibid., p. 50

<sup>244</sup> Francillon, p. 59

<sup>245</sup> Maggetti, p. 73

<sup>246</sup> Cf. Francillon, p. 58

<sup>247</sup> Cf. Combe, Dominique : L'invention des littératures nationales en langue française au XIXe siècle. Langue, nation, littérature [article en ligne]. Paris : Centre International d'Étude de la Philosophie Française Contemporaine 2017, p. 5. URL : <https://serd.hypotheses.org/files/2017/02/Langues-Combe.pdf>

Au niveau littéraire, Amiel exige aussi une certaine liberté : celle de la production suisse romande qui devrait être placée au même grade que la française. Il refoule le reproche du provincialisme et reproche à la France un esprit de centralisme borné.<sup>248</sup>

Juste après l'instauration de la Constitution fédérale de la Confédération suisse en 1848, Amiel s'engage en faveur d'une 'démocratisation' de la littérature en regroupant les productions francophones des cantons suisses sous la notion de littérature 'romane' et en soulignant son indépendance culturelle.<sup>249</sup> Amiel reprend les vieux préjugés, mais aussi l'attitude de Mme de Staël, reprochant à la France « la non-responsabilité, le vasselage de la conscience qui ne connaît que l'esclavage ou l'anarchie »<sup>250</sup>.

À la suite de cette proclamation, mais certainement pas seulement à cause d'elle, une multitude d'histoires littéraires émergent sur le champ littéraire romand : Eusèbe-Henri Gaullier<sup>251</sup>, Alexandre Daguet<sup>252</sup>, Joël Cherbuliez et Rodolphe Rey<sup>253</sup> en produisent entre 1856 et 1890 – la plus connue est celle de Virgile Rossel, publiée entre 1889 et 1891, *Histoire littéraire de la Suisse romande des origines à nos jours*.

La génération d'Amiel est née fière de sa nation et certaine de sa langue. Atteindre 'l'indépendance' littéraire face à la France et ses institutions est l'occupation primaire des représentants de cette vague d'écrivains.<sup>254</sup> Citons à cet instant Aimé Steinlein qui stylise les Suisses romands comme minorité dont la France tire profit. Il situe cette exploitation moins au niveau linguistique qu'au niveau territorial et institutionnel ; la langue et pour lui bien trop complexe et ambivalente pour être utilisée comme instrument nationaliste, Steinlein met alors l'histoire commune au premier plan de sa doctrine qu'il valorise bien plus que l'appartenance à une 'race'. Afin de venir à ses buts, il reprend le mythe suisse sous l'aspect providentiel de la 'terre donnée'<sup>255</sup>. Nous retrouvons chez Ramuz, quelques années plus tard, cette même perspective dans sa mythologie du Rhône : c'est en se référant à un passé plus ou moins fictif aux allures historiques grâce aux points de repères géographiques que Ramuz persuade son public. Mais c'est aussi dans la perception de la nature que les deux écrivains se ressemblent : quand Ramuz parle de ses randonnées solitaires de sa jeunesse où il cherchait réconfort et

<sup>248</sup> Cf. Francillon, p. 60

<sup>249</sup> Cf. Combe, p. 6

<sup>250</sup> Scherer, Edmond (ed.) : Henri-Frédéric Amiel. Fragments d'un journal intime. Précedé d'une étude par Edmond Scherer. Dixième édition. Tome 1. Genève : Georg 1908, p. 86

<sup>251</sup> Voir: Bayerische Staatsbibliothek digital. URL [https://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb10732528\\_00005.html](https://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb10732528_00005.html)

<sup>252</sup> Voir : ibid. [https://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb10731873\\_00005.html](https://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb10731873_00005.html)

<sup>253</sup> Cf. Monnier, Philippe : La Genève de Töpffer [en ligne] 1930, p. 123. Bibliothèque numérique romande. URL : [https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/monnier\\_la\\_geneve\\_de\\_topffer.pdf](https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/monnier_la_geneve_de_topffer.pdf)

<sup>254</sup> Maggetti, p. 55

<sup>255</sup> Ibid., p. 59

certitude en ‘communiquant’ avec la forêt, il est proche de la pensée d’Amiel qui écrivait dans son Journal intime : « Un paysage quelconque est un état de l’âme, et qui lit dans tous deux est émerveillé de retrouver la similitude dans chaque détail. »<sup>256</sup>

Steinlein et Amiel utilisent à tour de rôle le terme ‘Suisse romand’ pour revendiquer l’indépendance nationale ; c’est une arme de combat qu’ils brandissent contre les critiques françaises bien que la vaste majorité des Suisses se voient encore plus en citoyen d’une ville ou d’un canton que d’une entité supra-cantonale.<sup>257</sup> Même la littérature romande qu’ils valorisent n’a pas encore percé un certain plafond et se restreint à un régionalisme pittoresque. La littérature romande n’existe réellement qu’à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle – ceci est mesurable par le nombre d’institutions littéraires, de maisons d’éditions et éditeurs, de revues et de magazines et la présence d’une réception et critique d’art ainsi que des établissements de production et de reproduction (théâtres en patois, poètes locaux, chansons régionales, etc.).<sup>258</sup> La littérature romande à laquelle Amiel fait référence se caractérise surtout par les thèmes récurrents de l’antimatérialisme (villageois) et du mépris du luxe ainsi que l’élévation de la simplicité.<sup>259</sup>

Paul Seippel et Samuel Cornut suggèrent que le suisse romand devrait s’enrichir du français ‘de Rabelais’. Afin d’inventer une littérature romande mesurable à celle de la France, la Suisse aurait le devoir de s’orienter aux formules et aux locutions riches qui structurent le parler. Les mots patois ne seraient alors pas à mépriser ni à sanctifier comme une relique intouchable ; il s’agirait de les introduire à la langue officielle. Fidèle à la pensée de Murault qui prêchait un retour aux racines du romand, Cornut élargit ce rattachement ‘à la source’ au-delà des frontières suisses : selon sa conception, le recensement n’est pas un outil d’exclusion et de renferrement, mais d’ouverture, d’agrandissement.

Nous amènerons un jour une nouvelle forme d’art toute d’équilibre et de mesure, française de style, suisse de couleur, catholique pour la plastique, protestante par le sérieux : le roman suisse-français.<sup>260</sup>

Eusèbe-Henri Gaullieur résume, dans un court texte biographique sur Töpffer, le scepticisme des Français que doivent supporter les auteurs suisses quant à leur langue :

*La partie de la Suisse qui parle et écrit le français, se trouve placée dans une singulière situation vis-à-vis de la France, qui, si elle n'est pas notre mère-patrie, est tout au moins pour nous le pays de la langue-mère. La Suisse française*

<sup>256</sup> Scherer, p. 62

<sup>257</sup> Ibid., p. 60

<sup>258</sup> Cf. Clavien, Alain : Les Helvétistes: intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle. Lausanne : édition d’en bas 1993, p. 14

<sup>259</sup> Cf. Francillon, p. 63

<sup>260</sup> Cornut (cité par Clavien), p. 15

*produit-elle un auteur illustre, quelqu'écrivain excellent et hors de ligne, comme Jean-Jacques Rousseau ou Mme de Staël, aussitôt les Français le lui disputent, inscrivent son nom dans ses fastes littéraires, et s'indignent même que nous songions à le revendiquer. S'agit-il au contraire d'un auteur secondaire, d'un homme dont le mérite consiste bien plus dans le fond des idées, dans la valeur intrinsèque des choses trouvées que dans le style et l'expression, aussitôt on se récrie à Paris sur la lourdeur, l'étrangeté, la quasi barbarie de sa manière de dire et d'écrire les choses. On relève ses idiotismes ; on déplore qu'il n'ait pas vu le jour sur une rive plus française que celle du Léman.*<sup>261</sup>

Ce qui est intéressant dans la pensée de Gaullieur est qu'il réduit la Suisse romande à la seule caractéristique de parler différemment le français ; sans ses particularités linguistiques, elle serait anéantie et dissoute ; l'histoire commune, le territoire si souvent soulignés par ses contemporains ne jouent aucun rôle dans la question de l'identité.<sup>262</sup> La ductilité du terme se manifeste dans la réception de Rousseau et de Mme de Staël, comme l'énonce Gaullieur. Elles traversent l'œuvre d'Amiel, mais tous les helvétistes citent ces 'grands noms' afin de se procurer une certaine autorité dans leurs théories : La réception de Rousseau est p. ex. tout à fait ambiguë encore au début du siècle ; l'auteur est condamné pour son manque de foi, pour sa critique du catholicisme et son style de vie ; il reste banni de Genève et d'autres cantons se joignent à cette attitude méprisante. Il est mis au même niveau que Voltaire et classé de libertin – Vinet déprécie l'homme et ses conviction anticléricales, mais apprécie néanmoins le style de l'écrivain.<sup>263</sup> Cette position représente assez bien l'opinion générale ambivalente. Rousseau ne correspond pas au cliché de l'écrivain helvétique, sa langue riche aux formules somptueuses est plutôt 'française', car l'on n'y trouve guère la lourdeur et l'aridité lexicale associée à cette image, et l'attitude sophiste de Rousseau gène la critique suisse. C'est donc après sa mort en 1878 que le discours essaie de concilier les différents aspects de son écriture en mythifiant l'auteur et en l'utilisant en tant que 'surface de projection'. Il n'est alors plus vraiment question d'une réception rousseauiste, mais d'une réception de ce que son symbole représente : Genève se l'approprie post-mortem et les nationalistes suisses n'arrêtent pas de revendiquer son lieu de naissance et ses influences helvétiques.

Nous pouvons alors observer un certain modernisme dans la pensée d'Amiel, de Seippel, de Cornut qui rappelle le concept de la francophonie actuelle où les différentes locutions n'altèrent pas le bon et pur français du passé, mais apportent des ressources précieuses pour l'évolution d'une langue contemporaine, vivante et riche. Mais c'est aussi une très vieille approche datant

<sup>261</sup> Gaullieur (cité par Maggetti), p. 215

<sup>262</sup> Maggetti, 216

<sup>263</sup> Ibid., p. 247

du 17<sup>ème</sup> siècle. Pour en citer qu'un, Corneille tirait son inspiration de tout domaines linguistiques de la langue française en utilisant entre-autre des termes techniques, d'art, de broderie, de théologie (p. ex. ancrer, prendre port, décamper, estocades, Capo de Dious etc.).<sup>264</sup> Les auteurs de la Pléiade essayaient d'embellir le français par l'usage de mots tirés de grec, du latin, des métiers et dialectes. D'où le terme de la ‘préciosité’ que la Fayette et Mlle de Scudéry utilisaient pour décrire la promotion de formules pompeuses, hors-norme, oubliées ou archaïques afin de revitaliser le français.<sup>265</sup> Joachim du Bellay constatait le besoin des « plumes d'autrui »<sup>266</sup>, et encourageait particulièrement « ceux qui font profession de bien dire »<sup>267</sup> de se servir des variations linguistiques.

## Récapitulation

Henri-Frédéric Amiel fait évoluer l'Helvétisme qui se perd autour de 1850 dans un cantonalisme narcissique en voulant faire la ‘synthèse’ des différences imaginées. Amiel revendique une identité suisse romande et s'efforce à prouver l'existence de sa littérature. Une fois retracée jusqu'au 13<sup>ème</sup> siècle, il proclame également la liberté de celle-ci face aux institutions éditoriales et normatives françaises auxquelles il reproche un conglomérat de préjugés nationaux. Aimé Steinlein se joint à cette critique de la ‘France coupable’ et se focalise sur l'aspect de la ‘victime Suisse’. Si Amiel exploite le mythe de Staël, Steinlein mythifie l'histoire de la commune. Tandis que les deux se battent encore pour l'existence de la Suisse romande et pour son unité au niveau idéologique, Paul Seippel, Samuel Cornut et Eusèbe-Henri Gaullieur concrétisent le discours en parlant de la dimension linguistique ; ils se posent la question de savoir comment le français romand peut faire concurrence au celui de Paris. Leur réponse : – en adoptant sa richesse.

---

<sup>264</sup> Marty-Laveau, Charles : De la langue de Corneille. In : *Bibliothèque de l'École des chartes* 22. 1861, p. 210/211

<sup>265</sup> Cf. Adam, Antoine : La préciosité. In : *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* 1-2. 1951, p. 35-47

<sup>266</sup> Du Bellay, Joachim : La Défense et illustration de la langue française, suivie du projet de l'œuvre intitulée : de la précellence du langage français par Henri Estienne. Paris : Garnier frères 1914, p. 46

<sup>267</sup> Ibid., p. 64

## 20<sup>ème</sup> siècle : Ramuz à l'intérieur du discours post-helvétiste

Malgré les revendications d'une littérature suisse indépendante et de sa qualité (potentielle) par les auteurs du 19<sup>ème</sup> siècle, le champ littéraire suisse n'est guère le lieu d'un printemps créatif ; il est dominé par une réception méfiante, prude, issue d'une piété moraliste aux attentes très spécifiques.<sup>268</sup> À partir de 1848, c'est surtout le régionalisme qui s'avère important. Ce courant qui se véhicule à travers la littérature s'oriente aux patriotes du 18<sup>ème</sup> siècle au sein desquels le Doyen Bridel occupe une place prépondérante. Son crédo est, comme nous l'avons dit, celui d'une différence inhérente entre la Suisse et la Non-Suisse et cela tantôt au niveau moral, confessionnel, institutionnel qu'au niveau linguistique à cause de l'impact géographique du territoire national :

*[...] je ne fais point attention à la langue dont on se sert, et quand on parlerait polonais en Suisse, je crois et j'ose assurer qu'il y aurait toujours une différence essentielle entre la poésie de l'habitant des Alpes, et celle des paysans des bords de la Vistule. La langue n'y fait rien ; ce sont les images ou plutôt la nature qui les fournit à l'imagination, modifiée d'après la diversité des objets qui la frappent.*<sup>269</sup>

Les régionalistes sont très attachés à la nature ou à ce qu'elle représente à leurs yeux. En général, ils vont à la recherche du paysage topographique et social le plus représentatif du lieu qu'il jugeant important – souvent sous prétexte d'embrasser la beauté de leur patrie afin de dissimuler un certain renforcement identitaire, car : À l'image du montagnard, du berger, de la paysanne laborieuse s'enchaîne indissociablement la structure sociale dont ces personnages font partie, et au 19<sup>ème</sup> siècle celle-ci est en train d'être dépassée. Il est donc question d'une tendance rétrospective, nostalgique et restaurative au niveau moral, certainement liée à la guerre du Sonderbund, cette guerre civile affreuse, qui entraîne une insécurité politique imminente. La Constitution fédérale est mise en place en 1848, mais entièrement révisée en 1874. Cette base fragile est complémentée successivement par des lois soutenant la démocratie directe, bref, la Suisse est en remous et cela rend les écrivains envieux des anciens temps, des structures stables, claires et gérables.

Juste Oliver et Rodolphe Töpffer appartiennent à la première génération de régionalistes. Ils utilisent p. ex. des locutions locales dans leurs écrits et ne cachent guère la crûté de l'expression campagnarde ; Töpffer spécifiquement se sert d'une coulisse pittoresque, d'une

---

<sup>268</sup> Cf. Clavien, p. 14

<sup>269</sup> Bridel (cité par Maggetti). In: Maggetti, Daniel : Mouvements régionalistes en Suisse française [article], p. 65-80. In : Guay, Hervé (dir.) : *Tangence* 40. Régionalismes littéraires de la francophonie. 1993, p.67. URL : <https://doi.org/10.7202/025767ar>

topologie facilement reconnaissable. Leurs pairs poursuivent une quête presque ethnologique où le ‘recueil’ folklorique est central recouvrant parfois entièrement l’entreprise littéraire (qui est, comme le dit Ramuz, celle de transformer en premier lieu).<sup>270</sup>

La deuxième génération de régionalistes continue ce « mouvement répétitif et complaisant »<sup>271</sup>, comme le dit Maggetti. Les plus célèbres d’entre eux, Eugène Rambert, Henry Warnery et Philippe Monnier, se contentent de plaire à une petite clientèle de cantonalistes ; leur mérite n’est certainement pas la qualité littéraire, mais essentiellement de promouvoir l’institutionnalisation du sous-champ en créant ainsi un cadre pour la production et réception littéraire en Suisse. Divers journaux, magazines, revues, feuilletons etc. émergent à cette époque. De nombreux ouvrages sur l’histoire d’un lieu, d’une commune, d’un village ou d’un canton se dégagent en même temps que jaillit un discours (maintenant plus populaire) sur la langue suisse romande. L’emploi du patois et du français régional devient désirable.

La troisième génération de régionalistes radicalise la production autochtone qui commence même à renier les auteurs suisses émigrés en France comme Victor Cherbuliez, Victor Tissot et Edouard Rod, d’ailleurs une des chères connaissances de Ramuz. Ce sont alors, avec les mots de Philippe Godet, des ‘Suissons désuissés’, c’est-à-dire ceux qui n’ont pas adopté l’attitude renfermée du régionaliste, ceux qui restent différenciés face aux aspects de leur culture et ouvert à d’autres.<sup>272</sup> La méfiance face aux institutions littéraires de Paris, qui traverse l’histoire de la Suisse romande, s’enchârde au point du refus complet : opposition devient dédain, et cette production réactionnaire, ultra-nationaliste, se replie sur elle-même, comme le montre l’augmentation de la structure interne et de l’habitude d’autoréférence dans les textes de cette tendance.<sup>273</sup>

Quant à la lecture des romans, il faut qu’ils transmettent une leçon au public, de préférence pragmatique, en tout cas ancré dans le réel. Ces attentes revendent alors un certain utilitarisme, dans la tradition des mystères médiévaux. Ce n’est pas étonnant que les artistes du début du 20<sup>ème</sup> siècle se sentent forcés à la réaction inverse, c’est-à-dire provoquer un changement de paradigme dans la fonction de l’art. Les avant-gardistes du périodique la *Voile latine* (Adrien Bovy, Robert de Traz, Gonzague de Reynold, frères Cingria et Ramuz) proclament dans le premier numéro de 1904 leur volonté d’encourager le renouvellement tout en conservant les valeurs et traditions anciennes<sup>274</sup>. C.A. Cingria écrit à ce propos :

<sup>270</sup> Cf. Ibid., p. 70

<sup>271</sup> Ibid., p. 73

<sup>272</sup> Cf. Ibid., p. 75

<sup>273</sup> Cf. Ibid.

<sup>274</sup> Cf. Meylan, Jean-Louis de : La formation des artistes et ses enjeux. Le cas de Genève, de l’école de dessin à

*En même temps que sa réaction esthétique La Voile latine soutenait aussi un programme de réaction politique. À l'anticléricalisme et au libéralisme suranné du XIV<sup>e</sup> siècle qui, à Genève et encore en France, battait son plein, nous oppositions une adaptation, assez malaisée, par exemple, à ce pays républicain et de patriciat protestant, du néo-positivisme de Barrès et des chefs de l'Action Française. Mais là, je dois dire, jamais Ramuz fut des nôtres [...] jamais il ne voulait entendre parler de notre ultramontanisme positiviste [...]<sup>275</sup>*

Dans la *Voile latine*, Ramuz relève l'importance des cantons individuels qui – eux bel et bien – retiennent une identité relativement uniforme et un parler homogène. Semblable aux villes-états de la Grèce antique il attribue une conception d'identité aux villes de Suisse : Berne, Genève, Lausanne étant les plus marquées. C'est un acte clairement influencé par la pensée d'Amiel qui s'efforçait d'attribuer des qualités dites masculines et féminines aux différents cantons, mais elle est plus radicale et ne comporte pas l'essor d'une conciliation nationale :

*Le canton seul en définitive y a quelque unité. Une unité historique d'abord, puis celles des mœurs et celle du langage. Je ne connais pas de Suisse. Je connais des Bernois, des Valaisans et des Vaudois [...] Notre vrai patriotisme doit être un patriotisme de clocher.<sup>276</sup>*

Que peu des contemporains de Ramuz ne partagent cette vision ; l'attitude générale s'exprime pour un consensus des régions et de leurs mœurs, comme Druey/Daguet qui défendent l'hétérogénéité de leur nation : « Les communes à la base, les cantons comme intermédiaires, et la Confédération au sommet : voilà la Suisse. »<sup>277</sup>

Gonzague de Reynold, qui reprend la direction de la *Voile latine* en 1906, se prolifère comme nationaliste romantique et tente de montrer – contrairement à Ramuz – l'existence d'un certain esprit suisse. Il écrit d'ailleurs aussi une thèse nommée *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle* entre 1909 et 1912, retracant celle-ci à l'aide des écrits patriotiques de l'époque intitulée.<sup>278</sup> De plus, Gonzague de Reynold affirme qu'une partie de la culture romande (étant latine et française) existe non pas en dépit de, mais justement à cause de l'échange parfois involontaire de coutumes, modes et locutions alémaniques et allemandes.<sup>279</sup> Dans un texte de la *Voile latine* intitulé *le germanisme et nous*, Reynold écrit en 1910 :

---

l'école supérieure d'art visuel. 1704-1980. Saint-Denis : Connaissances et Savoirs 2016, p. 185

<sup>275</sup> Cingria, Charles-Alber : Ramuz chez lui et ailleurs, p. 111-137. In : Péguy, Marcel (ed.) : Pour ou contre C. F. Ramuz. Cahier de témoignages. In : Péguy, Marcel (ed.) : Cahiers de la Quinzaine. Dix-septième série. Premier Cahier. Paris : Éditions du siècle 1926, p. 125

<sup>276</sup> Ramuz (cité par Francillon), p. 66

<sup>277</sup> Druey, H. / Daguet, A. : La Nationalité Suisse, p. 1-6. In : Géographie physique, historique et statistique de la Suisse : enseignée par un choix de lectures extraites de nos meilleurs auteurs. Lausanne : L.-A. Michod 1845, p. 5

<sup>278</sup> Michaud, Marius : Gonzague de Reynold. In : Historisches Lexikon der Schweiz

<sup>279</sup> Clavien, p. 73

*Je conclus qu'il y a un élément germanique dans notre culture romande, qu'il en faut tenir compte, et qu'il est pour nous un gage d'indépendance et le secret de notre originalité.<sup>280</sup>*

Charles-Albert Cingria, agacé par les puristes et d'une attitude discriminative envers l'histoire migratoire de Suisses intégrés, se joint à cette opinion en disant qu'il est possible d'être german par la langue et latin par la culture et par les mœurs.<sup>281</sup> Robert de Traz appelle cela un « carrefour des idées »<sup>282</sup>, et c'est ainsi qu'Edmond Gillard situe les traités fédéraux au centre de l'identité suisse qu'il interprète non comme superficie politique dû aux détours de l'histoire (guerrière), mais comme abstraction essentielle pour l'indulgence et la cohésion communautaire :

*Pour être Suisse, il faut consentir au Pacte. Tout est dans un consentement civique. On n'est Suisse vraiment que par volonté, par zèle, par engagement civique. Être Français, Italien ou Allemand, c'est être soi : Être Suisse, c'est être citoyen.<sup>283</sup>*

À l'idée du « Pacte » comme pivot de l'identité suisse se joint Denis de Rougemont qui défend le supposé rôle médiateur de la Suisse à l'intérieur de la géographie européenne. Selon Rougemont la Suisse devrait être un exemple positif de neutralité, de fédéralisme moderne et d'ouverture d'esprit, brandissant la tolérance culturelle de façon encore plus cosmopolite que l'avait fait Juste Olivier.<sup>284</sup>

L'article que Paul Seippel rédige pour *Escarmouches* en 1910 témoigne de manière pertinente les bases de cette attitude ‘d'acceptation de la différence’ :

Entre la France et l'Allemagne, nous n'avons pas à nous prononcer. Notre privilège est de pouvoir prendre de l'une et de l'autre ce qui nous paraît le meilleur ; notre mission de jouer entre ces deux grandes rivales le rôle « d'honnête courtier » de la pensée, de travailler à dissiper les malentendus qui les séparent encore, de favoriser un échange de valeurs intellectuelles aussi profitable aux uns qu'aux autres, et de nous enrichir nous-mêmes en gardant notre part de ce qui nous vient de l'Ouest et du Nord.<sup>285</sup>

Cependant, il n'y pas que de l'approbation en Suisse romande. À l'instar du tourisme montant et de l'influence germanique, plusieurs voix nostalgiques des ‘vieilles valeurs’ s'y font entendre

<sup>280</sup> Reynold (cité par Secrétan). In : Secrétan, Olivier : La Suisse alémanique vu à travers les lettres romandes de 1848 à nos jours. Avant-propos de Ayman de Mestral. Lausanne : Âge d'Homme 1974, p. 142

<sup>281</sup> Cf. Francillon, p. 70

<sup>282</sup> Robert de Traz (cité par Secrétan) In : Secrétan, p. 143/144

<sup>283</sup> Gillard (cité par Becquet). In : Becquet, Charles : L'ethnie française d'Europe. Paris : Nouvelles Editions Latines 1964, p. 74

<sup>284</sup> Cf. Gilcher-Holtey, Ingrid : Zwischen den Fronten: Positionskämpfe europäischer Intellektueller im 20. Jahrhundert. Berling: DeGruyter 2014, p. 164

<sup>285</sup> Seippel (cité par Secrétan). In : Secrétan, p. 142

– Robert de Traz en représente une avec *Les Feuilles, revue de culture suisse* (publiées entre 1911 et 1913) ; Benjamin Valloton, auteur prolixe de romans aux titres révélateurs (*Là-haut sur la montagne, la Terre que j'aime, La Moisson est grande, les racines* etc.), une deuxième. Il est adoré par le public suisse romand pour ses chants romantiques du paysage vaudois et alsacien. Notons ici que Ramuz n'est, littérairement parlant, pas tout de suite anticonformiste, mais plutôt commence également dans cette lignée d'écrivains rustiques-poétiques avec *Aline, Jean-Luc persécuté* et *Les Circonstances de la Vie* – la critique est relativement uniforme à ce propos : dans ces romans du début, les descriptions réalistes (sans pathos typique) se réfèrent aux vertus que revendent les régionalistes. Jérôme Meizoz nomme le rejet d'une psychologisation littéraire et de toute tentative explicative en général comme marqueur de la *doxa* régionaliste que Ramuz emploie dans sa première phase productive. Les protagonistes (souvent solitaire) y sont héroïques et mènent une lutte post-naturaliste contre des ‘forces extérieures’.<sup>286</sup>

Bien que Ramuz transitionne rapidement à partir de 1907 vers une esthétique qui valorise plus le style, c'est-à-dire l'acte de choix et de transformation artistique, que l'objet de référence<sup>287</sup>, il ne reste, en effet, pas exempt de cet esprit méfiant de la modernité, du multiculturalisme précurseur de la globalisation. Ramuz l'exprime d'ailleurs clairement dans *Raison d'Être*, publié en 1914 dans la première édition des *Cahiers vaudois* :

*Je suis dans mon pays et on n'y parle plus ma langue ; il m'arrive de traverser toute la ville, sans entendre un mot de français ; des Allemands, des Russes, des Roumains, des Brésiliens, des Bulgares, sans compter quelques nègres (phénomène nouveau), et ces petits gens jaunes de teint [...] ]<sup>288</sup>*

Dans son essai programmatique, Ramuz souligne plusieurs fois ses racines campagnardes face à l'aliénation citadine dont il a horreur. Nous citons ici que la plus célèbre affirmation tirée de la lettre à Henri Poulaille en 1924 :

*Je Suis né en Suisse, mais ne le dites pas. Dites que je suis né dans le Pays de Vaud, qui est un vieux pays savoyard, c'est-à-dire de langue d'oc, c'est-à-dire français et des bords du Rhône, non loin de sa source. Je suis licencié ès lettres classiques, ne le dites pas. Dites que je me suis appliqué à ne pas être licencié ès lettres classiques, ce que je ne suis pas au fond, mais bien un petit-fils de vigneron et de paysans que j'aurai voulu exprimer.<sup>289</sup>*

<sup>286</sup> Meizoz, Jérôme : L'âge du roman parlant (1919-1939) : écrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat. Genève : Droz 2001, p. 62

<sup>287</sup> Voir : Lettre à Paul Claudel du 22 avril 1925 où Ramuz affirme sa volonté d'utiliser désormais un « grand style paysan », mais non pas sans insister « sur ‘style’ plus encore que sur ‘paysan’ »

<sup>288</sup> Charles-Ferdinand, Ramuz: Raison d'Être. Lausanne : Tarin 1914, p. 26

<sup>289</sup> Ramuz (cité par Guers-Villate). In : Guers-Villate, Yvonne: Charles-Ferdinand Ramuz : L'authenticité éthique et esthétique de l'œuvre ramuzienne. Essai. Paris : Buchet/Chastel 1966, p. 9

Ramuz se positionne donc du côté patriotique sans pour autant n'adhérer au mouvement nationaliste : il ne se compte pas comme Suisse, mais comme Vaudois. Ainsi se manifeste sa première révolte qui est d'ordre identitaire et linguistique. Ramuz lutte pour le prestige langage parlé dans la littérature à maintes reprises et défend la culture rurale, le travail manuel, puisqu'il est à la base de ce langage-geste si authentique :

*Toutes les fois qu'on a parlé notre langage dans les livres, c'a été pour s'en moquer [...] Notre patois qui a tant de saveur, outre de la rapidité, de la netteté, de la décision, de la carrure (les qualités précisément qui nous manquent le plus, quand nous écrivons en « français »), ce patois-là, nous ne nous sommes jamais ressouvenus que dans la grosse comédie ou dans la farce, comme si nous avions honte de nous. C'est pourtant à lui qu'il faut tendre à tout ramener, lui qu'il faut prendre pour modèle, et là encore la transposition doit intervenir, car il n'y a pas d'art sans transposition ; mais ce qu'il convient de prendre pour base, c'est cette forme-là, parce que la nôtre, parce qu'existant, définie, et voilà le point d'appui du levier.*<sup>290</sup>

Sa seconde révolte est plutôt d'ordre professionnelle et consiste à prendre ses distances vis-à-vis des régionalistes de son temps ; Ramuz veut aussi se proliférer à l'intérieur du sous-champ suisse romand et se délimiter du roman paysan de George Sand qui disait dans la préface de *La Petite Fadette* encore :

*[...] mieux vaut une douce chanson, un son de pipeau rustique, un conte pour endormir les enfants sans frayeur et sans souffrance, que le spectacle des maux réels renforcés et rembrunis encore par les couleurs de la fiction.*<sup>291</sup>

Ramuz choisit l'intense, le réel, l'absolu. Il s'oriente au modèle de Balzac (*Les Paysans*), de René Bazin (*La Terre qui meurt*) d'Emile Guillaumin (*La Vie d'un Simple*) et bien sûr au naturalisme de Zola, mais en refusant la langue de l'objectivité pour y ajouter une dimension spirituelle qui fait de l'acte créateur et transformatif une sorte de sacerdoce. Henri Rohrer souligne également cette spiritualité de l'œuvre. En essayant de voir les choses non par la lumière de leur apparence, mais de leur essence même, de les voir en entier, Ramuz se positionnerait dans la tradition platonienne fondée sur le dualisme : le concept de 'l'idée' qui réside au-delà de la perception oculaire serait tout à fait présent chez Ramuz – ce que C.-A. Cingria trouve « surtout catholique »<sup>292</sup>. Cependant, l'au-delà n'est pas un endroit lointain et éthéré pour Ramuz, il n'est même pas éternel dans le sens d'une stagnation permanente ; il le

<sup>290</sup> Raison d'Être, p. 49/50

<sup>291</sup> George Sand: Préface, p. 1-14. In: Calmann-Lévy (ed.): George Sand. La Petite Fadette. Paris 1926, p. 13

<sup>292</sup> C.-A. Cingria, p. 114

conçoit comme succession éphémère du réel, la continuation de la vie toute pareille où il y aurait qu'un subtil changement.<sup>293</sup>

Apart cet « amour religieux du singulier »<sup>294</sup>, Ramuz préconise une attitude opposée au retrait sur soi qui rappelle le mouvement Biedermeier en Allemagne ; il veut « exprimer » et c'est un geste d'ouverture, un « agrandissement de soi »<sup>295</sup> (qu'il explique d'ailleurs par la suite dans son ouvrage *Besoin de grandeur* en 1936). Dans *Raison d'Être* il se délimite très clairement des ‘trivialités pittoresques’ :

*On parle beaucoup, ces temps-ci, de ce qu'on appelle « le régionalisme » : de la chose ou du mot, on ne sait lequel est le plus déplaisant. On se sépare nettement de ces amateurs de folklore.*<sup>296</sup>

Ne voulant ni verser dans la niche de la *high-culture* cosmopolite ni dans l'assimilation parisienne, Ramuz assure ses bases en continuant d'utiliser les réquisites populaires : il décrit des villages montagnards, des lieux ruraux, des personnages bourrus et taciturnes, des situations quotidiennes, parfois même avec beaucoup de précision géographique. Avec son œuvre Ramuz met en question l'art des régionalistes superficiels – il montre qu'il est possible d'atteindre les sentiments profonds de l'homme à travers ce qu'il fait et produit. Et c'est ainsi qu'il dépasse et surmonte ce courant littéraire.

Ramuz possède assez d'élan novateur pour plaire aux avant-gardistes (surtout au niveau du rhétorique), mais aussi à une certaine partie du camp conservateur. Il est bien évident que chaque lecteur lit dans les livres en sorte ce qu'il veut lire et entendre, indépendamment de l'intention proclamée, et ce phénomène de ‘perception sélective’ est particulièrement présent dans la réception ramuzienne. Ramuz en est parfaitement conscient – il l'exploite afin de conserver ses revenus. Sans prémonition avoue-t-il d'avoir des amis de fractions politiquement opposées : entre l'extrême droite et l'extrême gauche, Ramuz fait le grand écart. C'est avec grande peine qu'il conserve ses sympathisants ‘du milieu’, essentiellement par son éloquence, mais ce n'est pas sur eux qu'il peut compter quant au support financier continu ; surtout après la dissolution des *Cahiers vaudois* dans l'entre-deux-guerres, Ramuz doit faire recours à tous les moyens pour financer son travail.<sup>297</sup>

---

<sup>293</sup> Cf. Rohrer, p. 182

<sup>294</sup> Ibid., p. 184

<sup>295</sup> *Raison d'Être*, p. 24

<sup>296</sup> Ibid., p. 60

<sup>297</sup> Cf. Ghirelli, p. 186

Ambivalent de nature et de caractère, Ramuz joue sur les deux tableaux, d'un côté en se considérant « ultra-nationaliste »<sup>298</sup> et parlant du « racisme »<sup>299</sup> des écrivains suisses auxquels il appartient ; d'un autre côté en parlant de lui comme « universaliste »<sup>300</sup> dans sa lettre à Henry Poulaille du 8 mars 1925. Certains auteurs, comme Henri Godard, ont essayé de faire de Ramuz un antisémite, mais il ne l'est pas plus qu'un autre auteur vaudois de cette époque. Effectivement, il répugne le militantisme politique et compte plutôt parmi les anarchistes ou communistes que parmi les fachistes mussoliniens.<sup>301</sup> Ramuz provoque même les conservateurs en niant d'abord l'histoire suisse avant de lui récuser toute culture :

*Nous avons cherché en arrière de nous ; il a bien fallu constater que notre pays n'avait point d'histoire. Nous manquons de matière épique à un point qui est surprenant. L'action nous fait défaut, elle nous a toujours fait défaut. Nous avons toujours été inertes, étrangement dépendants, ballotés, renvoyés d'un voisin à l'autre ; et quant à une « culture », ces influences contradictoires l'ont empêchée de se faire jour.*<sup>302</sup>

Ramuz comble cette attaque sur le sentiment d'identité nationale avec une lettre qu'il publie dans le cadre des *Nouvelles littéraires* qui éditent *L'Art vivant*, adressée au directeur de la revue bimensuelle Jacques Guenne :

*Comment parler de la Suisse qui est un pays qui n'existe pas ? [...] Pour ce qui est de la culture de la Suisse [...], c'est un pays totalement inexistant, parce qu'il est fait de beaucoup de petits pays indépendants et dissemblables, que, seul, un contrat politique et militaire [...] tient depuis de nombreux siècles réunis.*<sup>303</sup>

En 1937, une deuxième, sa *Lettre à Denis de Rougemont*, fait rage dans le magazine *Esprit*. Rougemont parvient à convaincre Ramuz, devenu célèbre à la fin de sa vie, de participer au numéro spécial intitulé *Le problème suisse : Personne et Fédéralisme*, et croyant que celui-ci se joindrait au programme pro-européen, se voit trompé par Ramuz qui postule encore qu'il ne croit pas à l'intégrité de la Suisse.<sup>304</sup> Ramuz écrit :

*Ici, il n'y que les boîtes aux lettres et l'uniforme de nos milices qui présentent quelque uniformité.*<sup>305</sup>

<sup>298</sup> Ghirelli, p. 187

<sup>299</sup> Ramuz (cité par Meizoz). In : Meizoz, p. 375

<sup>300</sup> Ramuz (cité par Ghirelli). In : Ghirelli, p. 190

<sup>301</sup> Cf. Meizoz, p. 375/376

<sup>302</sup> Ibid., p. 28

<sup>303</sup> Ramuz (cité par Francillon), p. 79

<sup>304</sup> Cf. Gilcher-Holtey, p. 163

<sup>305</sup> Ramuz (cité par Gilcher-Holtey). In : Gilcher-Holtey, p. 164

Rougemont s’empresse alors d’affirmer le contraire et dessine une autre image de la Suisse, celle bâtie sur la concorde et sur une culture existante, authentiquement suisse en même temps qu’authentiquement européenne, puisqu’inséparable.<sup>306</sup>

À l’aide de ces exemples nous voulions montrer que Ramuz prend une position opposée à celle de son temps. Kurt Schmid compare Ramuz, en ce qui concerne son attitude caustique, à Schaffner ou Max Frisch (on pourrait y ajouter Thomas Bernhard en Autriche) : d’un côté il nie l’existence de sa patrie et des idéologies populaires, il lui atteste un manque de grandeur à tous les niveaux, mais se replie d’un autre côté sur la petitesse et la sécurité qu’elle offre, du paysage, chantant les louanges des traditions cantonales et de la langue de ses anciens.<sup>307</sup> Ramuz, en tant que lauréat du Prix Schiller en 1936 et du Grand Prix Romand, est selon Hélène Virinque le « chef du fil de la littérature suisse d’expression française »<sup>308</sup>. Au moment où paraît ces deux articles, il a vécu la consécration institutionnelle et représente le visage d’une nation s’il le veut ou non. En superficie, et c’est ainsi que la critique dans les années 1930/40 perçoit Ramuz, ce dernier semble vouloir se présenter comme ce qu’on appelle en allemand *Nestbeschmutzer* ou *Vaterlandsbeschimpfer*, ce terme désignant une personne qui détruit après l’image de la nation en tant que berceau maternel tout en retenant la connotation attribuée au mot ‘traître’.

Mais il serait trop restreint de voir Ramuz qu’à travers l’œilleton du provocateur : il est en première ligne un poète timide qui n’écrit non pour la gloire, pour plaire aux autres, mais parce qu’il s’y sent appelé – dès l’âge de 12 ans, comme il le prétend du moins.<sup>309</sup> Ses provocations sont en vérité que la conséquence de ses convictions esthétiques ; nous allons voir, en analysant son symbolisme, que le ‘pays’ auquel il fait référence, n’est pas le pays politique que les nationalistes mettent sur un piédestal ; il s’agit plutôt du sentiment d’appartenance manifesté, un lieu identitaire.

En ce qui concerne son ‘uniformisme’, il faut le comprendre en vue de son but littéraire qui est celui de toucher tout le monde, toucher à l’absolu, à l’universel, arriver au degré du général à travers des descriptions du très spécifiques. Dans la tradition de l’idéalisme allemand (phénoménologie de Hegel) Ramuz espère trouver une ‘conscience naturelle’ des choses. Lors de son discours à l’occasion de l’attribution du Prix Schiller en 1936, Ramuz tente d’expliquer son entreprise littéraire et clarifier sa position face aux reproches de la critique :

---

<sup>306</sup> Cf. Ibid., p. 166

<sup>307</sup> Schmid, Kurt: *Unbehagen im Kleinstaat*. Zürich: Artemis 1963, p. 250

<sup>308</sup> Virinque, Hélène : C.-F. Ramuz, un vaudois universel [article en ligne]. URL :

<https://gallica.bnf.fr/blog/02112018/c-f-ramuz-un-vaudois-universel?mode=desktop>

<sup>309</sup> Cf. Découvertes, p. 76

*M'étant limité à moi-même... à une certaine étendue de la terre qui constitue si on veut une région et à ceux qui dépendaient étroitement d'elle, je ne suis ou du moins je n'aurais voulu être ni un régionaliste, ni un rustique... si les matériaux que j'ai utilisés étaient bien les mêmes que ceux dont disposent les écrivains de cette sorte-là, c'est dans un tout autre esprit que j'aurais voulu les mettre en œuvre. Si j'ai fait choix d'un humanité toute primitive et élémentaire, c'est d'abord que je l'avais devant moi ; c'est ensuite et surtout par goût de la ressemblance, par amour pour un nombre de sentiments primordiaux et essentiels, ceux-là mêmes qui me semblaient être communs à tous les hommes.*<sup>310</sup>

Les paysages ruraux sont le réservoir pour les forces de la nature incontrôlées qui entraînent des « sentiments primordiaux », peu importe si l'on est paysan ou citadin. Les paysans que Ramuz met en scène sont alors que des archétypes, des ‘réservoirs d'hommes’ qu'il situe en Valais ou dans le canton de Vaud, mais qui sont, à cause de leur caractère schématique, universel. La preuve est que Strawinsky y retrouve une certaine familiarité bien qu'il s'agisse, dans la mémoire du premier, de paysans russes.<sup>311</sup> C.-A. Cingria compare, d'ailleurs, la collaboration Ramuz/Strawinsky, *l'Histoire du Soldat*, à une tragédie grecque qui se distingue par la grandeur et profondeur de l'œuvre (pièce au « sens universel »<sup>312</sup>).

Il devient donc évident que Ramuz ne peut pas être considéré comme helvétiste stricto sensu, qu'il n'est même que cantonaliste en apparence ; certainement représente-t-il pourtant un auteur indispensable à l'intérieur du discours post-helvétiste qui ne s'aurait jamais développé ainsi sans lui. Sans pouvoir traiter toute son implication à cet égard, nous voulons souligner sa participation dans la presse périodique dont la *Revue Romande*, la *Bibliothèque universelle*, le *Mercure de France*, la *Semaine littéraire*, le *Journal de Genève*, *l'Alsace française*, la *Feuille centrale de Zofingue*, la *Revue hebdomadaire*, etc.<sup>313</sup>

## Récapitulation

L'Helvétisme arrive à un terme au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Le régionalisme et ses variantes qui suivent ce mouvement nationaliste ont majoritairement intégré la souveraineté de la Suisse, de sa langue et de sa culture alpine, mais la nouvelle constitution et les effets de la modernisation poussent les intellectuels à revenir sur leurs pas. Ils deviennent nostalgiques des structures anciennes. Le naturisme de Rousseau resurgit, renforcée par l'idéalisme allemand qui donne à la perception subjective une dimension transcendante. Les auteurs de la Voila latine veulent

<sup>310</sup> Ramuz (cité par Guers-Villate). In : Guers-Villate, p. 14

<sup>311</sup> Cf. Guers-Villate, p. 15

<sup>312</sup> C.-A. Cingria, p. 137

<sup>313</sup> Cf. Kohler, p. 56

supprimer l'utilitarisme littéraire prévalent, mais leur groupe n'est, politiquement parlant et idéologiquement, pas que libéral : Robert de Traz et Gonzague de Reynold sont des nationalistes trempés.

Aussi Ramuz se montre soucieux vis-à-vis de la modernisation, ses premiers romans sont alors tout à fait influencés par le régionalisme, mais il s'en distancie ensuite. Ramuz veut généraliser ses histoires et toucher aux profonds sentiments de l'homme.

Provoquant le discours post-hélvétique sur l'identité nationale en niant l'intégrité culturelle de la Suisse, Ramuz s'assure des partisans de gauche. Choisissant un décor typiquement régionaliste et chantant les louanges du 'pays' sans pour autant appeler à l'action politique, Ramuz convainc des partisans de la droite. Il surmonte ainsi le régionalisme classique et gagne la confiance d'un grand public à partir de 1930.

## Le ‘pays’ de Ramuz

### Explications biographiques

Sans doute, l’identité suisse romande est une chose volontairement construite – à travers la langue et l’histoire par la collectivité, mais aussi par l’individu. C’est ici que s’inscrit la notion du ‘pays’ de Ramuz qui regroupe en elle les dynamismes des différents aspects de l’appartenance helvétique. Il est évident qu’il s’agit alors :

1. D’un symbole que Ramuz construit au cours de sa vie
2. D’un symbole de l’identité suisse romande s’inscrivant dans une tradition littéraire

Afin de fabriquer ce terme tout à fait central à son style, qui l’explique en sorte, Ramuz a donc utilisé les ressources à la fois à l’intérieur de lui et à la fois à l’intérieur de la société dont il faisait partie. L’« acte de transformation »<sup>314</sup> que Ramuz revendique pour l’art poétique s’applique à l’objet concret (p. ex. la topographie, la vigne) ainsi qu’à l’objet d’abstraction (le ‘peuple’, le travail). Nous traiterons donc les deux chemins de cet itinéraire, l’explication biographique d’un côté, et les relations intertextuels de l’autre.

Conformément à la « psychologie de l’auteur de l’énoncé »<sup>315</sup> de Marouzeau un nombre d’auteurs ont déjà relevé l’importance d’un des rares ouvrages biographiques de Ramuz écrit par lui-même, *Découverte du monde* (paru 1939 chez Mermod), et nous voulons nous y joindre en soulignant surtout les dispositifs de son enfance, son émancipation adolescente et la découverte de la nature qui s’effectue parallèlement. Nous allons voir que les symboles majeurs de l’écriture ramuzienne, c’est-à-dire la montagne, la vigne, la terre, le lac, le paysan, la ville, le ciel, se laissent décliner des expériences que l’homme a fait pendant sa jeunesse. Elles transmettent également les contradictions et forces discordantes à l’intérieur de son caractère et de son identité personnelle.

Mais tout d’abord, il convient de résumer les points fixes de sa vie :

### Portrait de l’homme

Charles-Ferdinand Ramuz est né en 1878, grandit à Lausanne, à la Riponne. Son père et commerçant à la rue Haldimand. Il suit un cursus scolaire bourgeois : Cours préparatoire (1885) et Collège classique (1887). La famille déménage plusieurs fois : rue Pré-du-Marché où son

<sup>314</sup> Ramuz, Charles-Ferdinand : Remarques. Lausanne : L’Âge d’Homme 1987, p. 72

<sup>315</sup> Marouzeau (cité par Sempoux). In : Sempoux, p. 811

père s'est « installé un commerce de marchand de vins en gros. »<sup>316</sup>, puis à Cheseaux, dans les alentours de Lausanne, à la suite de la détérioration de la santé du père.<sup>317</sup> Ramuz commence à écrire des poèmes en vers et des drames à l'âge de douze ans. À quinze ans, Ramuz découvre pour la première fois la nature et la campagne dans la réalité imminente. Les « longues courses à pied »<sup>318</sup> de Cheseaux à Lausanne ont marqué l'adolescent, et c'est à l'âge de dix-sept ans qu'il rédige les premières pages de son fameux *Journal* qui l'accompagne jusqu'à sa mort.

Après son baccalauréat, il fait un séjour à Karlsruhe pour améliorer son allemand.<sup>319</sup> En 1899, Ramuz fait son service militaire où il obtient le grade de caporal ; il y rencontre aussi le peintre Alexandre Cingria et se lie d'amitié avec lui.<sup>320</sup> C'est à travers lui qu'il rencontre son frère (Charles-Albert Cingria) et les futurs fondateurs de la *Voile latine* Gonzague de Reynold, Adrien Bovy, Robert de Traz, Henry Spiess. En 1900, Ramuz part pour Paris sous prétexte d'écrire une thèse sur Maurice de Guérin ; il loge à la rue de l'Odéon. Suit un court séjour à Aubonne comme remplaçant et maître d'école – il enseigne l'allemand.<sup>321</sup> Après une appendicite qui l'oblige à quitter son poste, il rencontre Edmond Gilliard à Paris et fréquente André Gide, Claudel et le peintre Auberjonois qu'il rencontre chez Edouard Rod.<sup>322</sup> Il publie *Le petit village* et devient d'abord répétiteur à l'École alsacienne et ensuite précepteur des enfants du comte Prozor à Weimar.<sup>323</sup> Son premier roman *Aline* est publié chez Perrin à Paris et chez Payot à Lausanne. Plusieurs aller-retours entre Paris, centre de sa vie professionnelle, et Lausanne, où il visite ses amis et ses parents faisant régulièrement des excursions dans les parties rurales de la Suisse romande (Diablerets, Lens, Hermance, etc.) et des voyages en Savoie jusqu'à la mort de son père en 1910.<sup>324</sup> Ramuz publie dans divers journaux et revues (*Gazette de Lausanne*, *La Semaine littéraire*, *La Revue hebdomadaire*, *La Nouvelle Revue française*, *Esprit* p. ex.) ; à partir de 1913 il dirige les *Cahiers vaudois* créés avec Budry et Ernest Ansermet. Une deuxième phase de vie commence pour lui en 1914 : Il est père lui-même (sa fille s'appelle Marianne), marié (Cécile Cellier), et se réoriente professionnellement avec son manifeste esthétique *Raison d'Être* publiés dans la première édition des *Cahiers vaudois*. La Schillerstiftung verse régulièrement des financements à Ramuz, mais cela ne suffit pas pour

<sup>316</sup> Découverte, p. 43

<sup>317</sup> Cf. Ibid., p. 105

<sup>318</sup> Ibid. 108

<sup>319</sup> Cf. site de la Fondation Ramuz. URL [http://www.fondation-ramuz.ch/1016-Chronologie\\_extrai...\\_Editions\\_Slatkine\\_trois\\_volumes\\_2005\\_-\\_1878-1899](http://www.fondation-ramuz.ch/1016-Chronologie_extrai..._Editions_Slatkine_trois_volumes_2005_-_1878-1899)

<sup>320</sup> Cf. Découverte, p. 170

<sup>321</sup> Cf. Ibid., p. 177

<sup>322</sup> Cf. Ghirelli, p. 23

<sup>323</sup> Cf. Site de la Fondation Ramuz

<sup>324</sup> Cf. Ibid.

empêcher sa détresse financière. La Fondation Gaspard Vallette lui octroie finalement une bourse en 1917.<sup>325</sup>

Sa collaboration avec Igor Strawinsky, *l'Histoire du Soldat*, soutenu par son mécène suisse allemand, Werner Reinhardt, vaut à Ramuz un respect international (il obtient p. ex. le doctorat honoris causa en 1919 par l'Université de Berne et en 1937 par l'Université de Lausanne.<sup>326</sup>). Pendant les années qui suivent, la polémique autour de lui est à son pic. À partir de 1924, il publie aussi chez Grasset dont la tactique de vente anime les discussions : il publie alternativement des livres de la première phase productive de Ramuz et de sa contemporaine ce qui provoque, à travers la comparaison forcée, un certain choc. La Fondation Martin Bodmer avec le Gottfried-Keller-Preis doté de 6000 francs lui est accordé en 1927 pour *La Beauté sur la Terre*<sup>327</sup>.

À partir de 1929, Ramuz dirige la revue hebdomadaire (et ensuite mensuelle) *Aujourd'hui* qui est financé par Henry-Louis Mermod, son mécène suisse. Ramuz est aussi populaire dans le domaine du film : Dimitri Kirsanoff tourne *Rapt* en 1933, inspiré de *La Séparation des races*, où Ramuz joue un petit rôle. À partir de 1936, Albert Mermoud soutient Ramuz avec la Guilde du Livre.<sup>328</sup> En 1939 paraît également le film intitulé *Farinet, l'or dans la montagne* (Max Haufler) qui est un succès commercial.<sup>329</sup>

Sa fin de vie est marquée par la maladie. En 1940, Ramuz souffre d'une perforation de l'estomac et ensuite d'un cancer de la prostate – plusieurs opérations suivent jusqu'à sa mort en 1947.

## Citadin au départ

Contrairement à l'image qui réside dans la mémoire culturelle vaudoise et dans la critique littéraire, à laquelle Ramuz a effectivement contribué de son vivant, celle de l'écrivain-paysan, simple d'esprit et de parole, sûr de lui et de son origine, le jeune Ramuz n'y ressemble guère.

*C'est un tout petit commencement de monde ; il faut bien que je dise qu'il était plein d'amitié, de bonhomie aussi. Il me semble, à distance, qu'il y avait alors un grand contentement dans les cœurs.*<sup>330</sup>

---

<sup>325</sup> Cf. Ibid.

<sup>326</sup> Ibid.

<sup>327</sup> Cf. Ibid.

<sup>328</sup> Cf. Ibid.

<sup>329</sup> Ibid.

<sup>330</sup> Découvertes, p. 15

Ramuz avoue qu'il avait une heureuse enfance, et qu'elle était centrée sur la vie citadine « entre les quatre côtés de cet étrange quadrilatère [...] de la Riponne. »<sup>331</sup> Il commence sa vie comme bourgeois et n'a que peu de points communs avec la campagne.

*Je suis né à la ville, j'ai été élevé à la ville ; je n'ai connu la campagne tout d'abord qu'au temps des vacances et pour peu de temps.*<sup>332</sup>

Son milieu familial n'est peut-être pas littérairement versé, mais en aucun cas inculte, et l'éducation classique que le jeune Ramuz reçoit le rapproche plutôt des métropolitains français que des ruraux suisses. Au niveau linguistique, il répète qu'il est « nul en allemand »<sup>333</sup> et énumère ses notes d'écoles. Néanmoins, il suffit de considérer son poste en tant que professeur d'allemand à Aubonne pour se méfier de cette constatation<sup>334</sup>; si Ramuz l'écrivain nie sa compétence linguistique en allemand, c'est aussi une manœuvre tactique afin de lui rapporter plus de crédibilité quand il fait l'éloge de l'ancien ou quand il critique les traités de la Confédération. En vérité, Ramuz savait probablement bien parler l'allemand. Il était d'ailleurs coutume, dans les milieux bourgeois de Suisse romande de faire un séjour dans un canton alémanique afin d'améliorer son allemand ; on appelait cela « aller aux Allemands »<sup>335</sup>. Bien qu'il soit connu pour sa critique des institutions éducatives, Ramuz envisageait sérieusement de devenir professeur d'école dans un collège vaudois, mais il redoutait cette possibilité ‘toute faite’ que son père aurait apprécié.<sup>336</sup>

### **Protection maternelle**

Quant à ses parents, sa relation avec Emile Ramuz est contestée, il faut la considérer compliquée au moins ; avec sa mère pourtant, il est lié par une intime connexion qu'il thématisera dans plusieurs romans du début. « La plupart des héros ramuziens vivent seuls avec leur mère qui aimerait les protéger contre un amour jugé indésirable ou dangereux. »<sup>337</sup>, écrit Ghirelli. Dans *Aimé Pache*, la mort de la mère représente p. ex. le point culminant de l'histoire, et cet évènement provoque une sorte d'absolution : Aimé se sépare de sa compagne, quitte Paris et trouve son bonheur dans un village en Suisse ; tous les problèmes du protagoniste se dissipent.

---

<sup>331</sup> Ibid., p. 28

<sup>332</sup> Ibid., p. 43

<sup>333</sup> Ibid., p. 88

<sup>334</sup> Cf. Ibid., p. 176

<sup>335</sup> Tappolet, p. 17

<sup>336</sup> Cf. Découvertes, p. 171

<sup>337</sup> Ghirelli, p. 71

Dans *La Séparation des races*, Ramuz attribue même au pays entier un caractère maternel (« la terre est encore une mère »<sup>338</sup>).

Nous voyons donc que le ‘pays’ de Ramuz renferme un élément sécurisant qui est celui d’une certaine ‘adhésion’ (*belonging*) de base, d’une stabilité primordiale – la confiance maternelle représente une force bienfaisante, rédemptrice, comme le témoigne son *Journal* :

*Il y eu près de moi quelqu’un qui me faisait confiance, qui me faisait confiance globalement, si peu que j’en fusse digne. Je ne suis pas sûr que ce qui étaient pour moi les « grandes choses » le fussent aussi pour elle, et ne suis pas sûr que mes grands hommes auraient été aussi les siens [...], mais elle acceptait, et par amour pour moi, le choix que j’en avais fait. Elle m’avait accordé son crédit, elle consentait d’avance, quels qu’en fussent les inconvénients ou les risques [...]*<sup>339</sup>

À la notion de ‘pays’ s’ajoute donc ‘amour’ et ‘confiance’ qui résultent de la stabilité émotionnelle, financière et politique de son entourage. C’est une retraite intime à plusieurs degrés.

### **Retraite dans la nature**

Son adoration de la nature vaudoise et valaisanne semble être en directe relation à la ‘nature’ de Ramuz lui-même, c’est-à-dire à son caractère inquiet et aux peurs et aux soucis qu’il avait pendant cette période du début ; il écrit :

*C'est vers cette même époque (je devais avoir onze ou douze ans) que j'ai commencé à me dédoubler. Il y a eu en moi comme deux moitiés de personnages, qui à eux deux constituaient mon individu, mais qui se ressemblaient chaque jour un peu moins.*<sup>340</sup>

Le fameux « dédoublement » de Ramuz fait référence au processus d’individualisation qui heurte l’esprit innocent de l’enfant. Ce sont les effets tout à fait normaux de la puberté. Il souhaite se libérer de l’emprise du sein familial, des attentes surtout, et des obligations sociales ; il essaye d’éviter les situations qui lui pèsent. Ramuz est un grand timide. La nature offre alors une sublime excuse pour s’évader :

*[...] j'allais me perdre dans la campagne. Ce besoin de « communiquer », comme les hommes me faisaient peur, c'est parmi les choses qu'il m'entraînait : elles, du moins, n'allaient pas me juger, elles étaient pleines d'indulgences. Je pouvais vivre*

<sup>338</sup> Ramuz (cité par Ghirelli). In : Ghirelli, p. 63

<sup>339</sup> Ramuz (cité par Duplain). In : Duplain, Georges : C. F. Ramuz. Une biographie. Lausanne: Édition 24 heures 1991, p. 46

<sup>340</sup> Découverte, p. 61/62

*dans leur intimité, car c'est un arbre, et il n'est pas méchant, c'est un petit ruisseau modeste, c'est l'oiseau au bout de sa branche [...]*<sup>341</sup>

Les promenades dans les bois de Montherond, dans les champs paisibles près de Morrens, Froideville, Bretigny sont une sorte d'escapisme. Girardet révèle également l'angoisse de Ramuz face à la société et son désir d'y échapper dans la nature.<sup>342</sup>

Certes, il y va pour trouver de la solitude, de la tranquillité, mais ce n'est pas le silence qu'il cherche, au contraire, il est en pleine discussion avec la nature :

*[...] mais la chose était devant moi et elle était pour moi vivante, et j'avais commencé une conversation avec elle sans bien me rendre compte que c'était moi qui faisais les deux voix [...] alors c'est une espèce de dialogue qui s'engage, où on est sûr de mutuellement se comprendre, tandis qu'avec les autres hommes on n'en est jamais sûr.*<sup>343</sup>

Afin de compenser son besoin de s'exprimer, il attribue aux objets un caractère anthropomorphe (p. ex. à travers un adjectif humain), et ces « choses » deviennent alors pour lui des compagnons, le paysage, la topographie, par extension, une sorte de ‘société’ qu'il peut contrôler à son choix. C'est peut-être la raison pour laquelle Ramuz l'écrivain évite par la suite la vérité historique où il le peut : il opte plutôt pour un monde mythique, pour un ‘petit coin apprivoisé’ malléable. Ainsi Ramuz conserve sa vision de la campagne romantique – une sorte de Paradis terrien auquel il essaye de retourner.

Afin de se rassurer, Ramuz revient sur la notion la plus tangible de la ‘terre’ (« la seule chose dont on soit à peu près sûr qu’elle ne doive jamais nous manquer »<sup>344</sup>). Face à un passé territorial tumultueux et un futur incertain au milieu de l’Europe, la Confédération suisse ne peut guère donner assez de sécurité à Ramuz, et c'est ainsi qu'il choisit l'aspect physique du symbole de durabilité grec. « C'est ainsi que ma première certitude a été géographique ou encore topographique [...] »<sup>345</sup>, écrit-il finalement.

## Caractère compliqué

Ramuz est indéniablement un homme tourmenté – et les vagues de ses humeurs sont l'objet de ses pensées tout au long de sa vie ; depuis les sentiments d'extrême joie et de plénitude aux plus abysses de la pensée, son *Journal* en est rempli : « Je suis né timide est susceptible à l'excès.

<sup>341</sup> Découverte, p. 128

<sup>342</sup> Cf. Girardet, Lucien : *Notre Ramuz*. Préface de Georges Rigassi. Lausanne : Éditions VIE 1954, p. 49

<sup>343</sup> Découverte, p. 130

<sup>344</sup> Ibid., p. 91

<sup>345</sup> Ibid., p. 133

Un rien m'effarouche, un rien me blesse... »<sup>346</sup>, écrit-il plus généralement. Ailleurs, nous pouvons facilement discerner les contours de phases dépressives, comme en 1901 :

*Jours lents, pas d'espoir en rien ni de confiance en soi ; lourde monotonie, éternelle répétition des mêmes gestes inutiles pour entretenir une vie sans but, les repas à la même heure qui ne font pas plaisir, la même chambre, comme un cauchemar.*<sup>347</sup>

Ou encore :

*Solitude : telle est l'impression, si vive qu'elle écarte toutes les autres. Pas de famille. Des amis choisis, aimés, profonds et rares, mais nous nous ressemblons trop. Pas d'amour : je ne le cherche pas, sachant qu'il doit venir lui-même par un jeu de rencontres ou n'être pas ; mon orgueil m'empêchera-t-il toujours d'aimer ? [...] Ma myopie physique fait des hommes des ombres ; ma timidité me retient à l'écart ; ma sensibilité exagérée me fait craindre le moindre contact ; je travaille pour moi seul ; je n'ai jamais révélé mes pensées à personne ; nul ne me connaît ; où vais-je ?*<sup>348</sup>

Le désespoir que Ramuz ressent régulièrement s'exprime par l'abandonnement de beaucoup de romans au cours de sa vie : *La Vie et la Mort de Jean-Daniel Crausaz* (1900), *Madeleine* (1909), *La Vie meilleure* (1913 ; publié, mais non en volume, *Construction de la maison* (1914), *Sortie de l'hiver* (1920), *Montée à la vie* (1920), *Travail dans les gravières* (1921), *Recherche de la vérité* (1922). Nous voyons alors qu'il ne s'agit pas de vagues à l'âme communes amplifiées par des citations sorties de leurs contexte, mais d'une profonde tendance de Ramuz de se détruire lui-même. Aussi Bernard Voyenne atteste à Ramuz un certain « goût de se faire du mal »<sup>349</sup>. Ramuz explique qu'il en porte l'unique responsabilité :

*J'ai eu, comme on voit, une enfance favorisée ; les difficultés que j'ai rencontrées tout de même n'ont pas été extérieures, elles ne me sont pas venues d'autrui, mais de moi. Je suis saturnien [...] Le saturnien est un malheureux : il a sans cesse à se combattre lui-même.*<sup>350</sup>

Ramuz souffre des sentiments de doute, de susceptibilité, de détresse existentielle ; son humeur imprévisible est vouée à l'extase ou à la déchéance. « Je suis plein de violences intérieures. »<sup>351</sup>, écrit-il encore en 1920 à propos de son état mental.

<sup>346</sup> Ramuz : Fragments de Journal (cité par Duplain). In : Duplain, p. 47

<sup>347</sup> Ramuz (cité par Duplain). In : Duplain, p. 62

<sup>348</sup> Ramuz (cité par Duplain). In : Duplain, p. 64

<sup>349</sup> Voyenne, Bernard : C. F. Ramuz et la sainteté de la terre. Avec une post-face de Daniel Rops. Paris : Julliard 1947, p. 17

<sup>350</sup> Découvertes, p. 101/102

<sup>351</sup> Ramuz : Journal (cité par Duplain). In : Duplain, p. 260

Selon Ghirelli, Ramuz est essentiellement paradoxal dans son caractère et son écriture.<sup>352</sup> La confusion qu'il perçoit à l'intérieur de lui est le sujet de multiples remarques tantôt dans sa correspondance tantôt dans ses textes esthétiques et prend une place importante dans son *Journal* : « M'expliquer ? mais il faudrait d'abord que je mie fusse expliqué à moi-même. »<sup>353</sup> D'un autre côté se laissent trouver des passages très positifs. Des exclamations et appels pareils sont également présent dans ses réflexions quotidiennes :

*Chaque matin en me réveillant j'ai un cri de joie : tu es libre ! [...] C'est une jouissance profonde qui se renouvelle chaque jour. C'est le réconfort de ma vie.*<sup>354</sup>

Il s'envole sur le plaisir d'écrire, de créer, d'exprimer ce qui est au fond de lui et donner forme à l'intensité de ressentir les choses (« Écrire, puisque le cœur me chante [...] »<sup>355</sup>). Une fois envolé, Ramuz ne recule pas devant les grands mots imbus d'un certain pathos : « Je voudrais persévéérer dans mon être, mais le voir grandir vers la lumière, vers la joie, vers la vie... »<sup>356</sup> Le 'pays' est alors l'objet d'une vaste projection psychologique couplé de l'identification qui y suit. *Chant des pays du Rhône* (paru dans « *Le Roseau d'or* » en 1925) est un témoignage de cette emphase et de l'acquisition de la nature par la langue. Le fleuve titulaire est alors le symbole de la maternité, de l'enfance, de l'appartenance primordiale et l'ancrage dans le sol aux connotations purement positives.

Ramuz codifie son identité avec des symboles naturels dont la montagne qui n'a, cependant, pas du tout le même rôle que le Rhône ; synonyme de son humeur changeante, de son caractère compliqué, elle comporte aussi la souffrance de l'extrême :

*Il y a des hommes qui vont sur les montagnes pour les admirer, mais ne les connaissent pas, car, si la nature est partout violente, elle est ici à son comble de violence, on veut dire à son comble d'instabilité, étant en même temps tout échafaudée et sans cesse tirée vers en bas ; si bien qu'elle n'est que ruines et chutes, ne se ruinant pas seulement elle-même, mais ruinant tout ce qu'elle rencontre sur son passage, tout à tour détruite et détruisante.*<sup>357</sup>

<sup>352</sup> Cf. Ghirelli, p. 12

<sup>353</sup> Ramuz (cité par Voyenne). In : Voyenne, p. 11

<sup>354</sup> Ramuz : Journal (cité par Duplain). In : Duplain, p. 169

<sup>355</sup> Ramuz : Journal (cité par Duplain). In : Duplain, p. 63

<sup>356</sup> Ramuz : Journal (cité par Voyenne). In : Voyenne, p. 18

<sup>357</sup> Ramuz : Besoin de Grandeur (cité par Ghirelli). In : Ghirelli, p. 79

## Amour du Valais

Cette force « détruisante » se réfère à l'attitude de Ramuz envers les femmes – le maternel étant alors élargit aux désirs physiques, à l'appétit sexuel, aux pulsions amoureuses. Sous cet aspect, la montagne devient corps féminin sexualisé ; les crêtes, les formes des rochers sont décrites p. ex. comme « sept grandes femmes agenouillées, et séparées de nous par un premier seuil d'air »<sup>358</sup> Bien sûr s'agit il ici seulement de la transposition langagière. Les vrais déclencheurs biographiques doivent être différenciés – nommons ici l'épisode de la création du *Village dans la montagne*. En 1907, l'éditeur Gustave Payot engage Ramuz à écrire un ouvrage ‘non-fiction’ sur le Valais en coopération avec le peintre Edmond Bille. Invité à Chandolin, les deux se rencontrent et travaillent à ce projet qui touche l'ethnographie. Ce n'est pas cette collaboration qui l'inspire, mais une Valaisanne au nom de Ludivine avec laquelle Ramuz entretient une relation facile et rafraîchissante :

*Je suis ici depuis un mois, et tellement heureux que je ne sais plus quand je partirai. [...] J'ai été hier à la foire de Sion avec une délicieuse petite fille d'ici, par des grands bois de pins et des rocailles rousses, où l'on entendait des coups de fusil. Elle avait mis son beau chapeau, son caraco neuf, un mouchoir de soie ; nous avons couru toute la journée et acheté des choses drôles aux échoppes [...]*<sup>359</sup>

Une fois venu le moment où Ramuz est, pour des raisons financières, obligé de quitter le Valais, il regrette fortement ceci : « Rentré, hélas ! Solitude. Détresse. Un homme qui aime, séparé d'elle »<sup>360</sup>. Les pages suivantes expriment sa douleur – Ramuz reste par la suite, lié à Ludivine par correspondance pendant plusieurs années. La corrélation entre évènement biographique et écriture est évidente ici : Ramuz invente le personnage d'Aline, substitut de Ludivine et allusion à son premier roman *Aline*, afin d'amuser son amoureuse.

Mais aussi l'incroyable différence dans les habitudes des Valaisans choque Ramuz qui découvre les facettes du monde rural : la réelle piété chrétienne, les résistances naturelles, les embarras de la vie sans technologie. Ghirelli écrit :

*Ce qui avait ému le jeune garçon qu'il était, c'étaient les ressemblances frappantes entre le Vieux Pays, comme il aime appeler le Valais, et le monde antique tel qu'il appris à le connaître à travers la Bible. La vie dans le Valais du XIXe siècle finissant était dictée par les rites élémentaires qui lui semblaient tout empreints encore de l'âge d'or qui avait su se maintenir dans cette région d'exception.*<sup>361</sup>

<sup>358</sup> Ramuz : Vendanges (cité par Ghirelli). In : Ghirelli, p. 94

<sup>359</sup> Ramuz : Journal (cité par Duplain). In : Duplain, p. 155

<sup>360</sup> Ramuz : Journal (cité par Duplain). In : Duplain, p. 156

<sup>361</sup> Ghirelli, p. 64

Nous voulions montrer ainsi que le symbole de la montagne et de tout ce qui touche le Valais est influencé par cet évènement, et que, plus généralement, le ‘pays’ de Ramuz est soumis à de semblables procédés de transpositions. Au cours de sa production littéraire, surtout après *Adieu à beaucoup de personnages et autres morceaux* en 1914, Ramuz l’agrandit en déclinant de cet environnement (et du conglomérat de sens qui y est attaché) un peuple : « [...] comme le peuple qui s’agit en nous est turbulent. »<sup>362</sup> C. A. Cingria relève la vie itinérante de Ramuz : « On va me dire que Ramuz est le sédentaire par excellence. C’est tout à fait faux. »<sup>363</sup>, écrit-il. C’est un homme qui a énormément voyagé ; tout le temps en mouvement. Par conséquent, Cingria compare Ramuz à Rimbaud : leur patriotisme différencié et leur nostalgie nourrirait leur capacité d’exprimer authentiquement le ciel et la terre en faisant parler le peuple du pays.<sup>364</sup>

### Les métiers manuels

Mais ce peuple est en première ligne laborieux – nous avons évoqué le stéréotype du ‘paysan’ à la fin du chapitre précédent. Cette caractéristique ou qualité de travailler dur est lié au respect qu’a Ramuz pour le travail manuel : une occupation dont les origines remontent au commencement du monde.

« Ah ! c'est un très vieux métier et qui n'a guère changé depuis les commencements du monde, ni la matière qu'il utilise, car déjà s'y appliquaient les petits hommes qu'on voit sur les bas-reliefs égyptiens. Et il y a des briques aussi, du temps de la tour de Babel, dans la Genèse, où il est dit : « Allons, faisons des briques et cuisons-les au feu. »<sup>365</sup>

Il est évident que Ramuz opte ici pour une romantisation du sujet. Caché derrière l’évocation de sources archéologiques (« bas-reliefs égyptiens », « Babel ») ce paragraphe transmet le profond respect qu’il avait comme enfant à la vue des tuiliers pétrifiant la terre glaise devant le four. Le « morceau du monde qui apparaît à ce petit garçon »<sup>366</sup> est l’expression pars pro toto pour le monde entier « composé d’éléments simples et essentiels »<sup>367</sup> que Ramuz s’est construit successivement et qu’il a projeté sur la conscience du ‘moi’ enfant.

Effectivement, l’exemple de se souvenir nous montre, comment Ramuz remanie son passé (et les métiers manuels d’un même trait de pinceau) : le feu, la chaleur qu’il voit et qu’il sent

<sup>362</sup> Ramuz : Journal inédit (cité par Duplain). In : Duplain, p. 59

<sup>363</sup> C.-A. Cingria, p. 121

<sup>364</sup> Cf. Ibid., p. 120

<sup>365</sup> Découverte, p. 36

<sup>366</sup> Ibid., p. 38

<sup>367</sup> Ibid.

physiquement en tant qu'enfant sont transposés métaphoriquement, elles deviennent « la manifestation d'une puissance partout présente, mais ordinairement invisible »<sup>368</sup>, et la fascination de l'enfant, qui est très concrète, est mis en scène comme étant basé sur une croyance métaphysique (« respect religieux »<sup>369</sup>). Ramuz est tout à fait conscient du changement de paradigme à l'intérieur du souvenir.

Or, il date le début de son affection pour les métiers manuels ailleurs, notamment au moment où il déménage à la campagne et participe aux travaux agricoles<sup>370</sup>; ici aussi c'est de la crédibilité par rapport à d'éventuels critiques qu'il revendique quand il évoque le savoir-faire acquis lors de ces activités. Sans aucun doute, la sanctification des travaux manuels est liée à la recherche stylistique de Ramuz, comme nous dévoile ce prochain extrait d'une réflexion sur les sujets de son écriture :

*Je n'avais pas su voir que la noblesse était chez Eschyle, la poésie était chez Eschyle, et qu'étant chez Eschyle, elle devait nécessairement se retrouver chez ceux-là, quels qu'ils fussent, qu'il lui arrivait d'utiliser. Alors quoi ? des paysans [...] des hommes mêlés eux aussi, le plus possible, à l'élémentaire.*<sup>371</sup>

Répétons que le paysan ramuzien est à comprendre comme archétype, semblable aux figures du théâtre grecque qui ne représentaient pas l'individu, mais une plus grande collectivité. Ce qui est quand même original dans les écrits de Ramuz est qu'il assimile l'artiste au paysan ; dans la pensée de Ramuz, l'artiste (et surtout l'écrivain) n'a que durement une place dans la vie élémentaire du paysan qui se soucie uniquement des choses terriennes, mais il en fait malgré tout partie. L'artiste est donc semblable à un 'martyre', puisqu'il est condamné à mener une lutte difficile afin d'être accepté à l'intérieur de sa communauté. En tant qu'écrivain et homme, Ramuz se voit dans la même situation déclarant être véritablement « exilé dans mon pays »<sup>372</sup>. C'est donc l'expression du sentiment de refoulement qu'il subit lors de son processus d'émancipation professionnelle tout d'abord en avouant sa vocation d'écrivain à sa famille et ensuite à Paris, métropole qu'il met en scène dans la confrontation 'ville-campagne' ou 'paysan-artiste' à nombreuses occasions.

*Je voyais bien qu'il ne s'agissait plus seulement d'écrire n'importe quoi, [...] mais bien à présent d'exprimer : et m'exprimer, tel que j'étais, si j'étais vraiment quelque chose, et en même temps ce qui m'entourait, le milieu d'où j'étais sorti, un pays, une terre, les hommes de cette terre, étant né en lieu que je n'avais pas*

<sup>368</sup> Ibid., p 39

<sup>369</sup> Ibid.

<sup>370</sup> Cf. Découverte, p. 114

<sup>371</sup> Ibid., p. 140

<sup>372</sup> Ibid., p. 153

*moi-même choisi, qui n'était pas un lieu d'élection, mais un lieu d'obligation ; à cause de quoi justement j'avais non seulement à l'accepter, mais à l'aimer : car il faut aimer son destin, quel qu'il soit. Il ne faut pas l'aimer à cause des avantages qu'il peut présenter, mais au contraire à cause de ses désavantages [...] il faut l'aimer contre soi-même.*<sup>373</sup>

Dans ce passage révélateur, Ramuz parle de soi. Il avoue qu'il a dû apprivoiser la campagne et ses habitants, apprivoiser la vie simple – ce qui n'était pas évident pour un petit bourgeois assez élitaire et orienté vers l'étranger – ; mais « aimer son destin » - « l'aimer contre soi-même » se réfère non seulement à sa vocation d'écrivain qu'il sentait authentique et contraire aux métiers qui l'entouraient, mais aussi face à son caractère compliqué, face aux ambiguïtés de la vie. En commençant à « s'exprimer » Ramuz se livre à ses origines, aux jugements des autres dont il a si peur, c'est un acte rédempteur d'écrire pour lui, et de parler de la campagne renforce l'effet. Nous voyons que Ramuz a donc érigé l'idéal rustique non pour plaire à un public (non pour les « avantages »), mais afin d'accomplir sa recherche identitaire.

## Urbanité malsaine

À l'instar de cette symbolisation, le ‘pays’ devient quelque chose de plus en plus désirable. En même temps se présente une autre chose contrairement indésirable ; cet environnement insalubre, dangereux, qui nuit à la ressemblance est le « dépaysement total »<sup>374</sup> - vécu, par moment, en ville. Le « pays campagnard » et le « pays devenu citadin »<sup>375</sup> sont deux antipodes pour lui.

Notons ici sa période à la Faculté de Lettres en tant qu'étudiant. Là-bas, Ramuz est confronté à la condescendance des cosmopolites qui dénigrent ouvertement la campagne, la vie simple et qui se moquent des paysans ‘abrutis’ par leur travail. Nous ne savons pas si Ramuz se sentait directement concerné – ses grands-parents du côté maternel étaient vignerons - ou s'il s'indignait par principe moral, mais cette expérience influence l'étudiant à se solidariser aux habitants des régions rurales de manière supplémentaire.<sup>376</sup>

Après son mariage avec Cécille Cellier et le déménagement en Suisse, ce sera Paris ou l'urbanité en général qu'il tenterait de laisser derrière lui. « Il faut savoir se détacher des lieux qu'on a aimé »<sup>377</sup>, écrit-il en 1914. À Treytorrens il se retrouve avec femme et fille, un cœur

<sup>373</sup> Ibid., p. 157

<sup>374</sup> Ramuz, Charles-Ferdinand : Paris, notes d'un vaudois (1941) [en ligne] Bibliothèque numérique romande, p. 5. URL : [https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/ramuz\\_paris\\_notes\\_d\\_un\\_vaudois.pdf](https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/ramuz_paris_notes_d_un_vaudois.pdf)

<sup>375</sup> Découverte, p. 11

<sup>376</sup> Cf. Duplain, p. 47

<sup>377</sup> Ramuz : Journal (cité par Duplain). In : Duplain, p. 189

lourd, un ménage inconfortable, du stress et des soucis d'ordre financier (« difficultés matérielles »<sup>378</sup>). Sans pouvoir faire la liste et l'élaboration des tournants de sa vie, soulignons à cet instant la dureté avec laquelle Ramuz se traite lui-même et fait agir ses personnages ainsi les forces cosmiques à l'intérieur de ses romans. Le travail et la lourdeur de la vie quotidienne est un sujet récurrent certainement dû aux troubles que l'homme a eu pendant cette phase de grande production littéraire.

### ***Heimat***

Mais le ‘pays’ est encore plus pour Ramuz : c'est peut-être ce que l'on appelle ‘*Heimat*’ en allemand, donc le sentiment d'appartenir à un certain lieu (qui peut effectivement être un lieu imaginé, fictif). La notion allemande est définitivement plus claire que le terme de ‘pays’ qui incite à penser à une nation. Cependant, Ramuz souligne bien qu'il ne fait pas référence à la politique :

*Un pays qui n'a pas de réalité historique, et ses frontières, c'est moi qui les établis ; un pays qui n'a pas de réalité politique, car peu importe à qui il appartient et la forme de son gouvernement ; un pays gouverné seulement par ses saisons, neigé ou pas neigé, brumeux ou pas brumeux, et sur lequel il pleut, et puis le soleil brille [...] un pays qui est à moi et c'est à moi de le faire [...]*<sup>379</sup>

Quand il parle alors du pays de Vaud, quand il revendique son indépendance à tout prix, quand il se délimite des frontières tracées par les traités de la Confédération, Ramuz revendique sa propre indépendance et le droit d'être non-conformiste, la permission d'exister comme entité librement encloisonnée. Quand il défend tout cela, il le fait pour lui-même, il défend sa ‘*Heimat*’. Le ‘pays’ de Ramuz est en corrélation à l'apprivoisement de son propre caractère. Nous nous rallions à l'opinion de Kohler quand il écrit : « Ramuz tient sa terre vaudoise et son habitat autochtone non pour les sujets de son œuvre mais pour des réactifs qui l'on révélé à lui-même. »<sup>380</sup> Kohler désigne les romans ramuziens alors comme une certaine « confidence obscure »<sup>381</sup> où la limite entre homme, auteur et personnage reste floue. André Salmon, participant des *Nouvelles littéraires*, attestait déjà en 1928 « l'identité absolue entre l'observation réaliste et la psychologie la plus intérieure. »<sup>382</sup>

---

<sup>378</sup> Ramuz : Journal (cité par Duplain). In : Duplain, p. 191

<sup>379</sup> Découverte, p. 136

<sup>380</sup> Kohler, Pierre : L'art de Ramuz. Suivi d'une bibliographie par Marc Thomas. Genève : Éditions de l'Anglore 1929, p. 10

<sup>381</sup> Ibid., p. 23

<sup>382</sup> André Salmon : Nouvelles littéraires (cité par Kohler). In : Kohler, p. 33

## Refuge langagier

Sans vouloir aborder le domaine de la linguistique, évoquons les bases de l'utilisation langagière de Ramuz. Ici aussi, nous trouvons des indications biographiques : la langue est pour Ramuz une retraite intime, elle marque l'appartenance au groupe, elle assure les fondations de l'écriture, puisqu'elle est avant tout la langue de ses parents, de ses anciens, la langue de son enfance ; elle ne fait pas peur, le français romand en tant que variété régionale n'exige pas à ses locuteurs de 'bien parler' comme il est le cas pour la langue de la littérature.

Ce que rappelle p. ex. au mysticisme dans la langue ramuzienne est l'influence de la diction biblique ; en tant que lecture familiale et à travers l'enseignement à l'école du dimanche, Ramuz en est imprégné. Elle représente une source d'histoires du savoir commun dont les évocations résonnent à l'intérieur d'un grand public :

*Une mythologie paysanne, voilà ce que le Vieux Testament a été et est encore pour moi ; une mythologie paysanne conférant aux paysans qui m'entouraient et dont je suis issu, une noblesse magnifique.<sup>383</sup>*

Cela pousse Ramuz à la prochaine exclamation dans la *Voile latine* de 1906 : « La Bible n'est-elle pas notre vraie antiquité ? »<sup>384</sup> Effectivement, de nombreuses parallèles se laissent trouver entre langue ramuzienne et langue biblique : entre-autre l'accumulation de phrases finales, de connecteurs additifs comme 'et', de tautologies, d'un ton solennel, etc. Ceci offre surtout au jeune écrivain de la sécurité et sert de point fixe à l'intérieur de son exploration stylistique. Nous devons donc considérer la diction de la Bible comme faisant partie de ce 'refuge' linguistique intensément lié à l'enfance de l'écrivain. Kohler relève également une proximité à la diction des contes – la langue de Mérimée, de Nodier et d'autres conteurs auraient une place dans le répertoire ramuzien dont les répercussions se manifestent dans *Guerre dans le Haut-Pays, Séparation des races, Terre du ciel*.<sup>385</sup>

Par ailleurs, Ghirelli relève justement que les romans de Ramuz renferment un élément de l'oralité, mais qu'il ne s'agit pas de la reproduction d'une certaine variété régionale ou d'un certain sociolecte ; la langue ramuzienne est tout d'abord écrite. Bien que le français romand (peut-être moins dans son vocabulaire, mais dans sa tonalité, son arythmie, sa couleur) soit profondément lié à l'usage parlé, il ne peut guère effacer sa littérarité.<sup>386</sup> Kohle relève que Ramuz avait délibérément pris ce choix déjà en 1903 avec son avertissement qui précède le

<sup>383</sup> Ramuz : Questions (cité par Voyenne). In : Voyenne, p. 19

<sup>384</sup> Ramuz : La Voile latine (cité par Kohler). In : Kohler, p. 4

<sup>385</sup> Cf. Kohler, p. 17

<sup>386</sup> Cf. Ghirelli, p. 99

*Petit village* où s'excuse pour la dissonance et l'entêtement de la cadence. Il est donc bien conscient d'avoir ‘inventé’ quelque chose, et en même temps brisé certaines normes littéraires. En effet, « le langage ramuzien est une stylisation [...] du parler rustique vaudois. »<sup>387</sup>. Citons à cet égard un exemple tiré d'*Aline* :

*Et l'heure du dîner était bientôt là. Alors quand la journée a tourné, le temps va vite ; c'est comme un seau qui s'est rempli lentement, qu'on retourne et qui se vide tout d'un coup.*<sup>388</sup>

À Paris, Ramuz prend conscience de sa différence, accepte ses « désavantages » qui sont d'ordre linguistique et social, puisque le prestige de la nationalité Suisse aussi n'est pas le même en France, il se décide de faire encore une fois contrepoids à la norme et valorise ouvertement son pays natal en revendiquant sa pertinence. Ce changement de paradigme forme son style : il oublie les « beaux alexandrins »<sup>389</sup> et s'apprête à tordre la langue française fluide et somptueuse autour des péripéties paysannes, et s'oriente aux locutions communes ; pour être authentique, son style devrait « béquiller sur ses assonances [...] traînant les pieds comme ceux qui rentrent fatigués des champs. »<sup>390</sup> *Aline*, qu'il publie en 1905, étant l'exemple de cette décision : d'abord rédigé en alexandrins, l'ouvrage est remanié complètement par Ramuz avant sa parution.

Ramuz exprime ce sentiment de déchirure en se demandant ce qu'est un Vaudois – sa réponse : « C'est un Français qui n'est pas français. »<sup>391</sup> Il thématise la problématique que nous avons essayé d'expliquer plus haut, c'est-à-dire celle qui touche les locuteurs romands face au statut du français standard, du « *bon* français, par où il faut entendre le français littéraire. »<sup>392</sup>. Soulignons ici, que *Paris, notes d'un Vaudois* a été rédigé bien après son séjour à la métropole, et que les attributs du Vaudois ne représentent pas uniquement une généralisation sociologique, Ramuz parle en première ligne de lui-même : l'ambivalence linguistique, qui fait partie de l'identité suisse par défaut, est surtout la sienne. Elle est ancrée dans sa propre biographie. « L'homme est fait de deux moitiés qui se contredisent l'un l'autre »<sup>393</sup>, écrit-il dans *Guerre dans le Haut-Pays*. Ces « deux moitiés » son à cet égard évidemment les appartenances soi-disant opposée de la variété linguistique issue de l'oralité d'une nation qui n'est pas la France et du symbole international qu'est le français ‘de Paris’ à cette époque.

---

<sup>387</sup> Kohler, p. 24

<sup>388</sup> Ramuz, Charles-Ferdinand : *Aline*. Paris : Perrin et Cie 1905, p. 24

<sup>389</sup> Découverte, p. 174

<sup>390</sup> Ibid.

<sup>391</sup> Notes d'un Vaudois, p. 3

<sup>392</sup> Ibid., p. 5

<sup>393</sup> Ramuz : *Guerre dans le Haut-Pays* (cité par Kohler). In : Kohler, p. 27

Bien évidemment Ramuz utilise des expressions régionales – rien que dans *Découverte du monde*, nous trouvons :

« une demi-sache (on ne distait pas un sac, mais une sache) de café » (15)  
« « tomme » qui sont de petits fromages ronds, de la grandeur d'une assiette à dessert » (17)  
« de la « saillette », c'est de l'oseille sauvage dont j'étais friand » (22)  
« il y avait la tuilière (nous disons tuilière, et non tuilerie) » (35)  
« vases (qui est le nom que nous donnons aux foudres) » (43) Tonneau de vin très gros  
« une « tsargosse », c'est une espèce de véhicule assez bizarre composé à l'avant de deux patins comme ceux d'une luge et à l'arrière de deux roues basses [...] » (94)  
« Les gens du pays ne disent pas le col, mais le *plan* de Jaman. » (94)  
« puis venait le grand repas appelé « ressat », qui marquait la fin des vendanges, avec ses bouquets de dahlias. » (100)  
« « faire au four » : on cuisait le pain tous les samedis. » (110)  
« « drache » qui est le résidu du beurre quand on le fond [...] » (110)  
« des drôles de poissons, qu'on appelle des « tassons » » (165)

Mais le mérite de Ramuz ne consiste pas dans l'utilisation obstinée de régionalismes ; au contraire à éviter péniblement de se mouler à l'habitude des régionalistes qui veulent séparer leur public en deux classes : ceux qui comprennent et ceux qui ne comprennent pas les locutions utilisées. Ramuz trouve cette approche tout à fait fausse, discriminative, dégoutante. Lorsque Georges Lecomte l'étiquette alors comme représentant d'une « forte et saine littérature du terroir »<sup>394</sup> en 1924, Ramuz se sent blâmé et mal compris, s'énerve auprès de Gonzague de Reynold qui l'accompagne. En 1926, C. A. Cingria défend son ami et souligne encore une fois que l'utilisation du langage parlé et du lexique régional de Ramuz n'est pas du tout liée à une morale linguistique cantonaliste ou nationaliste. Ramuz ne participe qu'indirectement à l'émancipation du français romand, ne veut pas se battre pour une certaine 'légitimité' dans le monde francophone ; selon Ramuz, la légitimité du romand découle de sa nature.<sup>395</sup>

La vénération du simple ne se présente pas seulement comme 'solution' du problème de la conquête de soi, d'un caractère ambivalent et déchiré ; elle peut s'observer au niveau de la langue aussi. Le style devient alors outil de travail chez Ramuz :

*Je voudrais arriver à la sensation pure ; peindre le compliqué avec des mots très simples, ne pas décrire, mais évoquer, aller même parfois pour plus de force jusqu'à briser la syntaxe et la grammaire ; je ne m'y hasarde pas encore, à cause de mes restes d'éducation, mais j'y tends.*<sup>396</sup>

---

<sup>394</sup> Georges Lefèvre (cité par Duplain). In : Duplain, p. 284

<sup>395</sup> Cf. C. A. Cingria, p. 121

<sup>396</sup> Ramuz : Journal (cité par Ghirelli). In : Ghirelli, p. 35

Afin de conclure cette partie biographique, répétons que le ‘pays’ de Ramuz est rempli de symboles : ces symboles sont en directe corrélation avec l’homme et un mélange d’appartenances personnelles qui découlent des ‘tournants’ et évènements majeurs de sa vie. Nous avons essayé d’en énumérer quelques-unes dont la langue de son enfance, la sécurité familiale, la protection et confiance maternelle, les besoins émancipatoires, la prise de conscience de soi, la découverte de la liberté, de la beauté, de la sexualité qui se laissent résumer sous le terme de la projection psychologique. Cette projection est la conséquence, l’extrapolation, d’une recherche identitaire que Ramuz « transpose » avec sa construction du ‘peuple’ ; celle-ci n’est rien d’autre que la personnification de l’idéal romantique tirant son origine de la question : Comment vivre sa vie ? *Where do I belong ?* Le ‘paysan’, représentant du ‘peuple’, est le guide spirituel et moral à l’intérieur du ‘pays’ ; ‘l’artiste’ apparaît alors comme alter ego de Ramuz où comme archétype de celui qui doit lutter pour son intégration, pour son salut. L’écriture est pour Ramuz un moyen cathartique de mettre les choses en ordre : à l’intérieur de soi et à l’intérieur du monde. Elle doit nécessairement avoir comme sujet le ‘pays’, puisqu’il rassemble les sentiments originaux de Ramuz applicables à la collectivité. À cause de leur caractère abstrait et des références à des lieux communs (thématisquement, explicitement), les symboles du ‘pays’ de Ramuz permettent au groupe de s’y rattacher. À l’instar du discours post-hélvétique, cette identification s’est effectuée sous le couvert de l’idéologie nationaliste – le ‘pays’ de Ramuz est devenu donc une sorte de ‘pays suisse romand’. La notion s’inscrit alors sous la devise de l’« agrandissement de soi par ses alentours naturels »<sup>397</sup> Cela implique le paysage, le terrain, la géographie lémanique, les points de repères tangibles, mais aussi la langue, les particularités linguistiques du français romand.

## Relations intertextuelles

*C'est qu'on a une « Chrestomathie » où figurent justement des poèmes d'auteurs célèbres ; ils sont venus se mettre (les poèmes) entre vous et les choses que vous voyez, que vous sentez, que vous croyez [...]*<sup>398</sup>

Cette citation nous montre que Ramuz est bien conscient d’une certaine dépendance littéraire, et que son style qui a été jugé « complètement à lui »<sup>399</sup> ne peut se libérer des relations intertextuelles dont nous avons déjà esquissé un certain ‘fond de base’ en ce qui concerne l’appartenance helvétique.

<sup>397</sup> Raison d’Être, p. 24

<sup>398</sup> Découverte, p. 79

<sup>399</sup> François Peyrey : l’Echo d’Alger (cité par Péguy). In : Péguy, p. 257

Nous voyons déjà chez Thomas Morus que le peuple qui « ne se plaît qu’au milieu des forêts et des rochers » ressemble à celui qui habite le ‘pays’ de Ramuz. Les hommes y sont bourrus, pas très communicatifs, enhardi par la rudesse des montagnes, mais laborieux et sages. C’est tout à fait ce que Béat de Murault appelle le « caractère de la nation », c’est-à-dire un comportement archétypique plus ou moins invariable. Nous observons les traces de cette pensée encore dans celle des contemporains de Ramuz ; quand Edmond Bille s’exprime sur le montagnard du Valais p. ex. : « Elle [la montagne] le rend peureux, méfiant, superstitieux, jaloux ; elle en fait une brute, elle le tue au travail. Les mauvais esprit l’habitent [...] »<sup>400</sup> Dans les œuvres littéraires de Ramuz, les personnages en sont le témoignage vivant ; il suffit de prendre n’importe quel livre de la période que Ghirelli appelle « mystique »<sup>401</sup>, on y trouvera un groupe d’autochtones aux caractéristiques du cliché suisse (*Le Règne de l’esprit malin, La Guerre dans le Haut-Pays, Guérison des maladies, Les Signes parmi nous, Chant de notre Rhône*) qui n’y correspondent pas et luttent contre leur ‘nature’ Selon Kohler, il s’agirait du ‘trait caractéristique’ que Ramuz revendique à travers l’expression du ‘particulier’.<sup>402</sup>

On y trouve également la critique des Français stéréotypiques. Cependant, il ne s’agit pas des contemporains de Ramuz – il entretient de nombreuses amitiés et connaissances avec des Français depuis les premières années de son séjour parisien –, mais de la personnification du préjugé français : les représentants des attitudes et traits de caractères que Ramuz méprise forment un ‘peuple’ antagoniste à celui du ‘pays’. Superficie, matérialisme, volatilité sont les sujets qu’il aborde de cette manière. Il préconise le retour à la communauté, à l’essentiel – terme qui se confond au « Divin » de Murault.

En Refusant violement la langue normée et établie de la littérature dans ses écrits esthétiques (*Raison d’Être, Lettre à Henry Poulaille*) et dans ses livres (*Passage du poète* p. ex.), Ramuz se met du côté d’Abraham Ruchat et de Rousseau, revendiquant le droit de ‘mal écrire’.

« L’urbanité si vantée » de Rousseau, cette critique de la modernisation se manifeste dans la vénération du naturel chez Ramuz. Surtout la première phase productive (dont *Aline, Jean-Luc persécuté, Aimé Pache*) s’inscrit dans la tradition post-rousseauiste, parce qu’elle met en scène le combat entre individu submergé par des sentiments primordiaux et société malfaisante. Dans sa phase ‘mûre’ émerge alors le personnage du paysan prototypique :

*Le paysan, ce paysan-là, le vrai paysan (qui existe peut-être encore) était donc de tout côté en contact avec la nature, dépendait entièrement d’elle et ne dépendait que d’elle ; de sorte que ses relations d’hommes à homme, d’ailleurs étroitement*

<sup>400</sup> Edmond Bille (cité par Duplain). In : Duplain, p. 154

<sup>401</sup> Ghirelli, p. 24

<sup>402</sup> Cf. Kohler, p. 13

*limitées [...] étaient commandées par de tout autres facteurs que les économiques.  
Elles étaient essentiellement « naturelles », elles aussi, étant fondées sur les besoins de la chair et du cœur [...]<sup>403</sup>*

L'artiste alors, qui doit se prouver face au paysan, atteint son but en mettant de côté ses pensées et en agissant « conformément à un instinct »<sup>404</sup>. Selon Lucien Bourgeois, Ramuz saurait « que rien ne se fait que *par nature*, c'est-à-dire par nécessité. »<sup>405</sup> Et c'est en se pliant à sa nature que l'artiste parvient à être accepté dans le monde du primordial. Elie Richard relève à cet égard l'influence de Claudel, Péguy, Suarès, Romain Rolland et des chansonniers populaires sur le pays comme Charles-Louis Philippe.<sup>406</sup> Richard argumente que ce retour au naturel, au ‘pays’ de l'artiste qui n'a pas appris à s'exprimer est lié à l'attitude antiacadémique de Ramuz ; dans la partie des influences biographiques nous avons évoqué que les restrictions de l'école normale, des études littéraires et des attentes de la société ont eu un impact sur le jeune Ramuz : il a dû surmonter son propre conformisme, et le levier nécessaire à cette action libératrice a été la retrouvaille du spontané qu'il a compris comme ‘instinct’. Rusticisme et émancipation artistique sont inséparables chez lui (« l'artiste n'est pas simple, il le devient [...] »<sup>407</sup>).

En comparant Rousseau et Ramuz, nous observons sans difficulté qu'ils valorisent les deux l'homme véritable ce qui veut aussi dire : l'homme retiré, puisque la nature va en sorte à l'encontre de la société moderne. Ainsi se décline un certain mépris pour la ville et la technologie. La technologie est pour Ramuz une épée à double tranchant qui apporte beaucoup de facilité, comme les transports via trains et voiture, mais aussi beaucoup de souffrance (p. ex. à travers le manque de temps de réflexion et de contemplation dû aux longs trajets et le sens communautariste dû à la difficulté de transport). Il n'est pas un mystère que la technologie est l'outil de l'aliénation sociale.<sup>408</sup> Mais Ramuz ne cultive pas cette méfiance – en tant qu'itinérant entre Paris et la Suisse, on lui ferait le reproche de l'hypocrisie – ; il se concentre alors de littéralement ‘liver’ un lieu pour les sentiments d'appartenances en préconisant l'amitié entre les hommes et les forces unificatrices qui en découlent.<sup>409</sup>

Quant à l'environnement idyllique du ‘pays’, il n'est pas forcément réel ; il ressemble à celui que Rousseau invoque pour expliquer son homme primitif. Bien que Ramuz cite de temps à autre des lieux existants aux noms propres ; il ne représente qu'un cadre comme le monde des

---

<sup>403</sup> Ramuz : Taille de l'homme (cité par Ghirelli). In. Ghirelli, p. 82/83

<sup>404</sup> Raison d'Être, p. 51

<sup>405</sup> Bourgeois, Lucien : Ramuz et le peuple, p. 149-158. In : Péguy, p. 155

<sup>406</sup> Cf. Richard, Elie : C. F. Ramuz, chroniqueur, p. 201-211. In. Péguy, p. 202

<sup>407</sup> Ramuz (cité par Richard). In : Richard, p. 210

<sup>408</sup> Cf. Découverte, p. 73

<sup>409</sup> Cf. Pourrat, p. 169

comtes ou comme les références locatives de la Bible – il préfère « l'exactitude locale [...] à l'exactitude historique ».<sup>410</sup> Paul Souday souligne ceci au négatif (« conte de bonne femme »<sup>411</sup>) en parlant de *La Guérison des Maladies*. Le ‘pays’ de Ramuz est d’imagination ; ce que le lecteur voit à travers le pittoresque est la peinture de la perception subjective. Mais c’est surtout la transcendentalité de l’expérience naturelle qui rapproche Rousseau et Ramuz. L’instant où l’on atteint « l’état de nature » et celui de l’épiphanie. Dans le ‘pays’ laïc de Ramuz, Dieu est substitué aux forces climatiques, aux saisons, à la soumission absolue de l’homme face à elles. « Le vrai paysan » est un homme fondamentalement pieux, mais sa foi est concrète, il correspond alors au ‘bon sauvage’ du siècle des Lumières, et uniquement l’acquisition de la langue (qu’il n’utilise d’ailleurs pas très souvent) le sépare de ce-dernier. À l’intérieur de ce monde mystique, les avatars de la nature agissent comme des êtres à volonté : la montagne bouge, gémit, appelle, protège, se révolte et montre « ce qu’elle sait faire »<sup>412</sup> ; le Rhône nourrit, forme, anime la terre autour de lui, reflète son être, etc. : « Miroir de la vie et du ciel, un grand miroir est là, où je me mire »<sup>413</sup>.

Par ailleurs, Ramuz répond avec son concept du ‘pays’ exclu de l’histoire et non-politisé à l’entreprise nationaliste du Doyen Bridel (« Je suis ni Zuricois, ni Bernois, ni Vaudois, mais Suisse [...] », proclamait celui-ci). Ramuz, dans sa *Lettre* cependant : « Je suis né en Suisse, mais ne le dites pas. Dites que je suis né dans le Pays-de-Vaud [...] ». En désavouant l’image d’une Suisse unie, il prend justement le contrepied. Or, Ramuz ne tombe guère dans le piège de s’illusionner à l’excès à l’égard de son ‘pays’ ; nous devons plutôt considérer sa relation comme étant déchirée entre amour et haine étant l’un des produits majeurs de cet « écrivain profondément paradoxaux »<sup>414</sup>.

À la manière d’une Isabelle de Charrière, Ramuz reste lucide par rapport à la xénophobie qu’entraîne la réclusion, l’esprit étroit, l’inégalité sociale des communautés arriérées. Nous pouvons facilement le constater à travers ‘l’intrigue’ de ses romans (*La Beauté sur la terre*, *Le Règne de l’esprit malin* p. ex.). *Les Circonstances de la Vie* sont alors une provocation ouverte envers tout public romand qui se voit attaqué par la mesquinerie, le tableau lamentable du ‘peuple’ que peint Ramuz – et les réactions sont aussi graves qu’il publie ce livre en France.<sup>415</sup>

<sup>410</sup> Kohler, p. 13

<sup>411</sup> Paul Souday : Temps (cité par Péguy). In : Péguy, p. 231

<sup>412</sup> Ramuz : La Grande Peur dans la montagne (cité par Ghirelli), In : Ghirelli, p. 84

<sup>413</sup> Ramuz : Chant de notre Rhône (cité par Ghirelli). In : Ghirelli, p. 102

<sup>414</sup> Ghirelli, p. 12

<sup>415</sup> Cf. Duplain, p. 121

Dans sa correspondance, maintes fois se plaint-il de la situation éditoriale en Suisse romande et du goût littéraire de ses compatriotes (« hostilité non déguisée »<sup>416</sup>), comme le faisait Mme de Charrière en parlant de Neuchâtel. Ramuz maintient ce regard double sur la langue à l'intérieur du pays : c'est en tant qu'artiste de la langue française qu'il exerce son métier, son inclinaison pour Paris et sa culture communicative, son écolage classique s'est effectué en français standard et de manière exclusive au niveau du registre et de la linguistique. Nous avons vu que le patois et le français romand n'ont encore de nos jours qu'un mauvais prestige en Suisse romande quand il s'agit de métiers à haut statut social.

Néanmoins, Ramuz cultive une certaine fierté pour le français romand qu'il popularise à travers l'utilisation délicate dans ses livres. Nous avons déjà évoqué les parallèles à Mme de Charrière à l'exemple des « chars ». En parlant du 18<sup>ème</sup>, Kohler remarque : « On y trouve les idées-forces de Ramuz, dans une langue plus classique que son style littéraire. »<sup>417</sup>

Afin de montrer (exceptionnellement à l'aide d'un exemple concret qui ferait plutôt partie de l'analyse linguistique que nous avons choisi d'omettre) cette attitude ambivalente envers l'usage du romand et du français standard, nous pouvons consulter les différences au cours de la réécriture d'*Aimé Pache, peintre vaudois* dans le cadre des *Œuvres complètes*. Citons ici Gilbert Guisan :

*Ce sont des constructions gauches et ou incorrectes, d'origine peut-être populaire, qui font l'objet de corrections dans Aimé Pache : les touffes d'œillets ne se trouvent plus « en bordure à l'allée », mais « en bordure de » ; Henri, frère d'Aimé, ne porte plus « son fusil à l'épaule », mais « sur l'épaule » ; le marchand de seilles ne « tape » plus « ses douves », mais « sur ses douves ». Au lieu d'éprouver « un battement aux tempes », Aimé l'a « dans les tempes ».* <sup>418</sup>

Guisan constate que la réédition dans les *Œuvres complètes* est marquée par un certain retour aux normes de la langue parlée, comme le montre la correction de la ponctuation ; à l'oral, le rythme n'est pas saccadé par des virgules et s'oriente plutôt à l'effet pragmatique de l'expression verbale qui met l'accent sur un certain 'climax' sémantique, tandis que la langue écrite utilise la ponctuation pour rendre un texte plus lisible ou pour produire un effet esthétique.<sup>419</sup> Au cours de la réédition d'Aimé Pache, Ramuz se présente soucieux de ne pas 'exprimer assez fort' : il appuie l'accent sur certaines tournures de phrases, comme le montre ces remplacements :

<sup>416</sup> Ramuz (cité par Duplain). In : Duplain, p. 190

<sup>417</sup> Duplain, p. 196

<sup>418</sup> Guisan, Gilbert : C. F. Ramuz ou le génie de la patience. Lausanne : Droz 1998, p. 37

<sup>419</sup> Cf. Guisan, p. 38

*Le dernier char fut rentré à huit heures ; c'était le plus pesant qu'on eût encore fait, large et haut comme une maison ; et les deux filles étaient dessus, assises, tandis que les hommes marchaient à côté, et Milliquet tenait la bride du cheval.*<sup>420</sup>

*Le dernier char fut rentré à huit heures ; c'était le plus pesant qu'on eût encore fait, large et haut comme une maison. Les deux filles étaient assises au sommet, tandis que les hommes marchaient à côté ; Milliquet tenait la bride du cheval.*<sup>421</sup>

La mythification du territoire helvétique rapproche Ramuz de Mme de Staël qui, dans l'esprit de l'idéalisme allemand, avait également construit un pays fictif aux allures réalistes avec son ouvrage *De l'Allemagne*. Bien que Ramuz n'ait jamais écrit d'utopie, il s'envole sur les qualités attribuées de la terre du Rhône (*Chant de notre Rhône*), faisant l'éloge de sa beauté naturelle, de ses conditions optimales etc.

Au niveau de la langue, Ramuz refuse, bien évidemment, d'adhérer au purisme linguistique de Vinet, mais il n'en est pas moins imprégné, puisque son écolage et ses études de lettres l'avaient confronté à la Chrestomathie ; indirectement, il a suivi la méthodologie de Vinet à travers la lecture intense des classiques français. Plus belliqueux lui, Ramuz met les divergences des 'deux langues' maternelles (dont le vaudois et le français 'de Paris') à l'arrière-plan de ses récits. Ramuz veut aussi atteindre une certaine régénération de la langue, ne serait-ce que pour lui-même. À Frédéric Lefèvre, il écrit :

*Partout on cherche un modèle. Et il m'arrive d'imaginer que ce sera la mission de la France d'être ce modèle-là [...] Une France qui se serait débarrassé de certaines valeurs héritées pour en acquérir d'autre tirées de son propre fonds.*<sup>422</sup>

Porchat décrit le pays, qui rend possible cette aspiration, comme sa « meilleure patrie ». Effectivement, la construction de Ramuz ressemble bien à ce que Porchat s'imaginait : un lieu paisible où les habitants sont respectueux des valeurs anciennes et de l'environnement quasiment intouché par l'homme, un lieu de rencontre où les représentants de cultures langagières différentes vivent ensemble comme dans le village cité des *Poésies vaudoises*. Ici, le terme de la « communauté culturelle » s'applique au sens d'Olivier. Ramuz emploie exactement la même expression que lui (« poésie des lieux »<sup>423</sup>) pour décrire l'enchantement de la nature, un sentiment imprévisible et puissant qui caractérise cette 'patrie du cœur'.

<sup>420</sup> Ramuz : Première version d'Aimé Pache (cité par Guisan). In : Guisan, p. 42

<sup>421</sup> Ramuz : Oeuvres complètes, (cité par Guisan). In : Guisan, p. 43

<sup>422</sup> Ramuz (cité par Pourrat). In : Pourrat, Henri : Ramuz et le paysan, p. 159-170. In : Péguy, p. 165

<sup>423</sup> Ramuz (cité par Duplain). In : Duplain, p. 48

Ramuz se retrouve involontairement peut-être au front d'un littérature (et d'un discours sur la littérature) qui perpétue l'acceptation des influences étrangères sur le français romand. Cependant, n'oublions pas que le style ramuzien est issu du micro-patriotisme de la génération d'Amiel ; faisons ici référence à Francillon qui a relevé les clichés cantonaux de ce temps (Vaudois rustre, Genevois arrogant, Valaisan attardé, etc.). Nous voyons à l'aide de la critique de Kohler que cette pensée est encore bien présente au début du 20<sup>ème</sup> siècle ; Kohler attribue à l'utilisation spécifique de Ramuz du pronom de la troisième personne du singulier une appartenance cantonale :

*Le Vaudois surtout se plonge volontiers dans l'anonymat du groupe. Au je qui s'affirme ou s'accuse, sa crainte de se compromettre préfère le on, l'impersonnel et le facile alibi. Ramuz incline à l'unité. Son peuple lui offre ce penchant à l'unité, cette invitation à unir, à confondre, à se confondre.<sup>424</sup>*

Par ailleurs, chaque caractérisation des personnages de Ramuz montrera qu'il ne peut se passer de ces structures fixes – l'aspect providentiel de sa rhônade p. ex. ressemble à celui dont abusent les helvétistes. Il n'entrera pourtant pas dans le discours sur la prétendue exploitation de la nation par la France, sans cesse répétée par Steinlein, et ne s'engagera que très mollement dans la contestation éditoriale des Romands face à la France afin d'atteindre une ‘indépendance’ institutionnelle. Contrairement à ses amis, notamment Alexandre Cingria (« réveiller un peu chez nous le goût littéraire qui est foutu »<sup>425</sup>), la prolifération du champ littéraire de la Suisse romande n'est pas non plus la priorité de Ramuz bien qu'il écrive dans son *Journal* l'intention suivant : « Développer les relations entre la Suisse et la France. Les évènements [de la Première Guerre mondiale] en ont bien montré la nécessité. »<sup>426</sup>

« Ramuz est, certes, l'un des écrivains les plus originaux d'aujourd'hui », écrit Henry Poulaille en 1926, « Mais on ne se forme pas tout seul. Nul n'est sans subir d'influences. »<sup>427</sup> Si nous avons dégagé quelques influences indirectes des siècles passés sur la construction du ‘pays’ ramuzien, il est temps d'énumérer des sources concrètes dont nous savons qu'elles ont laissé leur marque sur l'homme. Poulaille cite alors les classiques comme Virgile, Homère, Xénophon que Ramuz a rencontré pendant son écolage et qu'il a forcément étudié aussi.<sup>428</sup> De cette même

---

<sup>424</sup> Kohler, p. 21

<sup>425</sup> A. Cingria (cité par Duplain). In : Duplain, p. 93

<sup>426</sup> Ramuz (cité par Duplain). In: Duplain, p. 197

<sup>427</sup> Poulaille, Henry : L'Homme, p. 9-43. In : Péguy, p. 22

<sup>428</sup> Cf. Poulaille, p. 23

période nous savons que la Bible et surtout le Vieux Testament a joué un rôle semblable dans l'épanouissement du répertoire littéraire du jeune homme :

*La Genèse a été pour moi, bien avant l'Odyssée, un livre plein d'histoires passionnantes qu'on feuilletait à notre intention le dimanche matin, de onze heures à midi, dans l'église Saint-François [...]*<sup>429</sup>

En famille, on lisait en première ligne des périodiques dont *La Famille* (revue mensuelle), la *Gazette de Lausanne*, la *Bibliothèque Universelle*, la *Semaine littéraire*.<sup>430</sup> Nommons d'une traite la *Chrestomathie Vinet* qui renfermait en partie les auteurs romains de l'antiquité, mais aussi Chateaubriand, Tolstoï, Flaubert.<sup>431</sup> Flaubert a influencé Ramuz au niveau rhétorique et a provoqué – étant connu pour la psychologisation de ses romans – le choix de ne pas expliquer ses personnages, ce qui polémise ses contemporains comme Guy Lavaud qui approuve (« C'est la vie qui ne s'explique ni se commente [...] Aucun souci de psychologie, aucune explication d'attitude, mais une vie intérieure cachée [...] »)<sup>432</sup>, tandis que Paul Souday ridiculise la « manie » de Ramuz de peindre des mystères au goût du 12<sup>ème</sup> siècle où les personnages se noient dans une naïveté stupéfiante : « Pour M. Ramuz, tout est dangereux, qui secoue la bienheureuse torpeur et s'oppose, si peu que ce soit, à sa sainte ignorance. »<sup>433</sup> Tolstoï, Dostojewsky, Gogol et Moussorgsky ont influencés Ramuz au niveau des sujets – la dualité ‘paysan-industriel’, la dure vie en labeur, les péripéties de l'individu face aux forces dont il ne peut se soustraire – donc à un certain degré moralement. Aux maîtres russes se joignent Pascal, Montaigne et Rousseau qui sont tous de lieux communs dans de la philosophie d'expression française ; ceux-ci ont perpétué l'inclinaison de Ramuz de prendre parti pour ‘les pauvres’ et ‘les simples’. N'oublions pas non plus Bernardin, Balzac et Stendhal du côté des lettres.<sup>434</sup> C.-A. Cingria avoue que tous les membres du groupe de la *Voile latine*, Ramuz inclus, étaient « précédemment symbolistes, mallarméens, poètes maudits, fleurs du mal, Huysmans etc. »<sup>435</sup>

Néanmoins, l'artiste qui impressionne Ramuz le plus se situe ironiquement en dehors de la littérature. Il s'agit du peintre Cézanne pour lequel il éprouve une fascination intense. Dans le texte *l'exemple de Cézanne* (paru chez Mermod en 1941 dans le cadre des *Œuvres complètes*), Ramuz se décrit lui-même comme peintre ; son entreprise littéraire ressemblerait à celle de

---

<sup>429</sup> Découverte, p. 66

<sup>430</sup> Cf. Duplain, p. 36

<sup>431</sup> Cf. Ibid., p. 39/40

<sup>432</sup> Guy Lavaud (cité par Péguy). In : Péguy, Marcel (ed.) : Pour ou contre Ramuz, p. 225-267. In : Péguy, p. 245

<sup>433</sup> Paul Souday (cité par Péguy). In : Péguy, p. 237

<sup>434</sup> Cf. Poulaille, p. 24

<sup>435</sup> C.-A. Cingria, p. 129

Cézanne qui va au-delà de l'impressionnisme cherchant une « lumière éternelle [...] qui leur restitue leur essence, leur rend l'autorité de leur masse et de leurs rapports. »<sup>436</sup>, comme le dit Henri Rohrer. Citons un exemple tiré de *Samuel Belet* :

*Et le lac est là, après mon pays. On voit dessus des touches d'huile, il est un dallage ou un toit, il est d'écailles, il est de zinc, il est bleu, et puis il est rose, il est comme un champ de froment, puis comme un champ de trèfles en fleurs.*<sup>437</sup>

Cézanne n'influence non seulement Ramuz au niveau esthétique ('peindre avec les mots'), mais complémente la construction du 'pays' de ce-dernier :

Cette Provence de Cézanne n'est pas située géographiquement ; on ne pense jamais à elle, en tant que région, en tant que province. Ses personnages peuvent être exacts, je l'ai dit : cette exactitude dans le costume, le geste, l'allure, ne nous intéresse nullement [...] C'est tellement la Province que ce n'est plus elle.<sup>438</sup>

Rohrer relève que le style de Ramuz se caractérise par une certaine 'exemplarité' des lieux et personnages dont la destinée est moins essentielle que la vivacité des images créées, l'impact de l'expression où les paroles et les gestes ont une valeur symbolique.

*À vrai dire ce ne sont plus des romans. Ils ne se comparent à rien de connu. Ils sont délavés de tout intrigue suivie, ils ne comportent aucun des développements ordinaires. Ce n'est pas une histoire qu'on raconte, c'est un thème qui se développe.*<sup>439</sup>

À la même constatation vient Pourrat quand il écrit :

*À peine une histoire parfois, mais toujours un sujet et peut-être toujours le même sujet : l'homme et son destin. Car tous ses livres, pénétré d'une grande émotion humaine retournent au problème premier : pourquoi sommes-nous sur terre ?*<sup>440</sup>

Semblable à un tableau impressionniste, Rohrer considère ces « histoires » comme tranches de vie (*slice of life*). Elles tournent autour de la question de savoir si les sentiments primordiaux briseront le cloisonnement traditionnel du 'pays'.<sup>441</sup> L'accent y est pourtant sur les émotions, ce qui différencie Ramuz des régionalistes et de l'impressionnisme naïf :

<sup>436</sup> Rohrer, Henri : L'œuvre, 45-109. In : Pégu, p. 46

<sup>437</sup> Ramuz : Vie de Samuel Belet (cité par Rohrer). In : Rohrer, p. 66

<sup>438</sup> Ramuz (cité par Poulaille). In : Poulaille, p. 26

<sup>439</sup> Rohrer, p. 99

<sup>440</sup> Pourrat, p. 167

<sup>441</sup> Cf. Rohrer, p. 59

*Non, les détails, les curiosités du patois, les particularités du costume, les mots d'esprit locaux, ce n'est pas cela qu'il faut rendre sensible, mais bien ce qui est le patrimoine de l'Humanité [...]<sup>442</sup>*

Ce « patrimoine » est en effet « la ressemblance supérieure de tout ce qui vit »<sup>443</sup> ; nous avons déjà évoqué l'intention de Ramuz de relier les choses et les hommes plutôt que de les séparer. Mais afin de pouvoir réaliser cela, il lui faut un instrument : l'objet de la description dont la fonction est celle du « contenant »<sup>444</sup>, et c'est ainsi qu'il faut comprendre le ‘pays’ de Ramuz, c'est-à-dire comme construction qui permet d'y rattacher les sentiments d'appartenances de l'individu et du groupe.

Le fait que cette possibilité de rattachement est aussi d'une bonne partie d'ordre linguistique pousse Florian Delhorbe à comparer Gide et Ramuz : André Gide parlait de la langue ‘latine’ en formation, comme du temps de Rabelais ; selon Delhorbe, Ramuz représenterait une étape à l'intérieur de cette évolution linguistique et identitaire plus encore que Péguy :

*Parti d'une imitation assez étroite de la réalité qui l'entourait, M. Ramuz l'a élevée à un style. Il s'est dégagé de tout folklore et tout en restant avec obstination dans le particulier il est arrivé à le réconcilier avec le général.<sup>445</sup>*

Beaucoup de Suisses se sont identifiés à la langue de Ramuz, l'ont élevée à une langue ‘suisse’ romande par excellence, mais les particularités linguistiques de ce style sont également mal vu surtout par les défenseurs des normes qui font du français un français standard – c'est critiques ne sont alors pas exclusives à la France, mais incluent les Confédérés.<sup>446</sup> Auguste Bailly se prolifère comme un des critiques les plus importants de Ramuz ; il se plaint p. ex. d'un « appauvrissement déconcertant du vocabulaire »<sup>447</sup> s'énervant de la mauvaise utilisation des verbes ‘être’ et ‘avoir’ (ajoutons ici ‘vouloir’ comme auxiliaire du temps futur : ‘Ça veut partir’<sup>448</sup>). Bailly se moque de la langue et du ton « exaspérants, si frénétiquement torturés et si cruellement torturants. » ainsi que des structures syntaxiques bibliques forcées ; « Ramuz balbutie à des enfants le langage d'un enfant. J'ai souvent l'impression qu'il bêtifie à plaisir. »<sup>449</sup> Ramuz serait coupable d'« estropie[r] si savamment notre langue [...] Écrivain français ! ... S'il veut l'être qu'il apprenne notre langue ! »<sup>450</sup>, s'écrie Bailly.

---

<sup>442</sup> Cf. Ibid., p. 67

<sup>443</sup> Raison d'Être, p. 63

<sup>444</sup> Ibid., p. 62

<sup>445</sup> Delhorbe, Florian : Le cas de C. F. Ramuz, p. 143-147. In : Péguy, p. 145/146

<sup>446</sup> Cf. Kila, Noémi : Diversité esthétique et pluralité des images – un exemple francophone. In : Cahiers de Narratologie 19. 2010. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/6208;DOI:10.4000/narratologie.6208>

<sup>447</sup> Auguste Bailly (cité par Péguy). In : Péguy, p. 239

<sup>448</sup> Cf. Knecht 1985, p. 164

<sup>449</sup> Péguy, p. 239

<sup>450</sup> Ibid., p. 241

André Billy se voit de la même manière « assommé »<sup>451</sup> par le style ramuzien, tandis que le Père de Mondadon l'estime « au-dessous de médiocre. » méprisant le « style décousu » ainsi que les « affabulations confuses ».<sup>452</sup> Kemp, dans la *Revue Contemporaine* va même à dire :

*Langage fort fatigant à force d'afféterie et de truquage. Mépris absolu de la syntaxe, absence complète de concordance des temps, oubli volontaire des verbes, emploi des vocables du pur patois vaudois que le contexte ne justifie en aucune façon, ellipse difficilement intelligible, abus constant de la conjonction qui donne une allure de bible protestante à ses phrases.*<sup>453</sup>

*La Tribune de Lausanne* ridiculise Ramuz en 1904 en disant de lui qu'il serait un « Maeterlinck de la jeune école qui possède, à défaut d'idées profondes, un réel sens verbal. »<sup>454</sup> J.V. Widmann détruit également *Les Pénates d'argiles*, premier projet du groupe des *Cahiers vaudois*.<sup>455</sup> En 1911, *Le National Suisse* conclut déjà : « Ceci [...] n'est pas du français [...] »<sup>456</sup>

En 1914, dans *Raison d'Être*, Ramuz répond à ces reproches :

*Il faut que, notre rhétorique, nous nous la soyons faite sur place, et jusqu'à notre grammaire, et jusqu'à notre syntaxe – et que, ce choc reçu –, nous n'ayons plus en vue que de le restituer tel quel.*<sup>457</sup>

Hélas, nous ne pouvons continuer l'analyse des influences de ce discours sur Ramuz, mais nous pouvons émettre l'hypothèse qu'il a contribué à fortifier l'adhésion à une forme de non-conformisme. Nous voulons à cet instant renvoyer à Jérôme Meizoz qui traite, dans son ouvrage *L'âge du roman parlant*, la polémique autour de la légitimité du langage parlé dans la littérature et du style « poético-populaire »<sup>458</sup>.

Sans pouvoir continuer la liste des relations intertextuelles, nous voulions montrer, à l'aide des exemples nommés, que le ‘pays’ de Ramuz auquel se réfère son style (« contenant ») est constitué d’éléments tirés du long discours sur l’identité suisse romande – la littérature des siècles passés pose alors véritablement le dispositif de stockage pour la mémoire culturelle et représente en même temps un acte de souvenir elle-même<sup>459</sup> – ; d’un autre côté, le ‘pays’ se présente comme invention originale inséparablement liée à la vie de Ramuz. Le fait que ce dernier est entré déjà de son vivant dans la mémoire collective romande explique l’implication

<sup>451</sup> André Billy (cité par Péguy). In : Péguy, p. 241

<sup>452</sup> Père de Mondadon (cité par Péguy). In : Péguy, p. 242

<sup>453</sup> R. Kemp (cité par Péguy). In : Péguy, p. 256

<sup>454</sup> Tribune de Lausanne (cité par Duplain). In : Duplain, p. 100

<sup>455</sup> Cf. Duplain, p. 94

<sup>456</sup> Virgile Rossel : *Le National Suisse* (cité par Kila). In : Kila

<sup>457</sup> *Raison d'Être*, p. 52

<sup>458</sup> Wolf (cité par Meizoz). In : Meizoz, p. 345

<sup>459</sup> Cf. Lachmann, Renate : *Gedächtnis und Literatur. Intertextualität in der russischen Moderne*. Frankfurt/Main: Suhrkamp 1990, p. 36

de la critique, des effets rétroactifs sur Ramuz, qu'il nécessiterait d'éclairer encore mieux, mais qui ont contribués au discours sur l'identité suisse romande, sur les marqueurs d'appartenance helvétique au sein desquels l'histoire et le français romand jouent un rôle prépondérant.

## Conclusion

Nous voulions, dans le cadre de ce travail que nous avions essayé de concevoir comme première étape d'une étude de style de C. F. Ramuz, c'est-à-dire comme entreprise large incluant les différentes approches méthodologiques – du biographisme psychologisant, au historicisme lansonniens, à l'analyse des micro- et macrostructures de sens qu'apporte la narratologie et les procédés linguistiques 'classiques' jusqu'à l'élaboration intertextuelle – éclairer la pensée qui est à la base de tout choix stylistique. Le but était de retracer les influences de diverses provenances sur l'esprit créateur tout en conservant la lucidité que les générateurs de sens ne reviennent qu'à une approximation ; qu'à un éventail de propositions sémantiques qui servent comme support pour les opérations autour de l'énoncé. Celles-ci formeraient la deuxième partie de l'étude de style. Le travail y serait en premier lieu descriptif et comparatif afin de définir les caractéristiques particulières de la rhétorique. Bien entendu, il s'agirait également que de générateurs de sens à validité partielle. Notre travail n'a, cependant, guère pu couvrir cette deuxième partie, et même à l'intérieur de la première, nous avons dû choisir de nous restreindre, car il nécessiterait plusieurs centaines de pages pour arriver à un résultat détaillé. À l'égard de cette restriction, nous avons choisi de nous concentrer sur un aspect seulement : l'identité suisse romande.

Nous l'avions divisée en trois marqueurs d'appartenance dont la langue, l'histoire et la géographie.

Dans un premier temps, nous nous sommes penchés sur le français romand. Après une introduction au terme polémisant, à l'histoire variétale et à l'objet concret exemplifié par des locutions codifiées, nous avions élaboré les caractéristiques linguistiques dont la prononciation régionale selon une sélection de dialectes cantonaux ; cette démarche nous a permis de nous approcher du sujet de manière variée, c'est-à-dire non seulement théoriquement, mais réellement en citant des locuteurs authentiques. Par ailleurs, nous avions rassemblé les résultats des enquêtes sociologiques des dernières années ainsi que celles des années 1920 sur le prestige du français romand. Nous pouvions constater que cette variété souffre depuis presque 100 ans d'un statut inférieur quand il s'agit du choix professionnel et de la communication à haut niveau, que les Romands s'orientent généralement à cet égard au français normé par l'Académie et les institutions de l'Hexagone, mais conservent les particularités linguistiques de leur région en privé. Celles-ci sont alors l'objet d'une forte identification. De ces deux facteurs découle l'ambiguïté linguistique qui est symptomatique pour la plupart des locuteurs romands, plus même dans les couches dites 'aisées' ou 'cosmopolites'. Ces constations nous ont servi dans

notre travail sur Ramuz, parce qu’elles aident à expliquer l’attitude de Ramuz envers le français romand et celui ‘de Paris’, ce tiraillement entre les revendications d’origines de langue d’oc, de culture française d’un côté et d’indépendance cantonale de l’autre. Cette partie linguistique nous a aussi permis de prendre conscience de l’objet de référence quand Ramuz utilise une expression régionale dans ses textes, quand il l’alourdi de symbolisme et quand le discours respectif s’en moque ou en chante les louanges.

Nous nous sommes ensuite penchés sur l’histoire. Nous avons cherché dans le domaine des lettres des œuvres qui traitent l’identité suisse romande et la littérature qui en découle – une littérature ‘inventée’ avec les mots de Daniel Maggetti. Le 18<sup>ème</sup> siècle nous a fourni des aperçus de l’ampleur des préjugés nationaux qui se sont déjà cristallisés au Moyen Âge, et nous avons pu voir en quelle manière ceux-ci sont entrés dans la conscience collective. Les auteurs cités nous ont montré la continuité de cette pensée qui concerne dans notre cas surtout la France et la Suisse, deux réservoirs identitaires constamment mis en opposition. Par ailleurs, nous avons constater que les éléments récurrents se sont rapidement réduits à ceux que nous connaissons de l’écriture ramuzienne (nous les avons déjà répétés suffisamment).

Après avoir saisi cette matière de référence, nous avons observé son développement au cours du 19<sup>ème</sup> siècle sous l’influence de la Révolution française et des Guerres napoléoniennes qui ont poussés plusieurs auteurs, dont Mme de Staël, à réviser leur attitude envers la Suisse romande ; le discours sur l’indépendance de la nation s’est successivement accentué – et s’il est, au début du siècle, encore question de la souveraineté politique, la fin du siècle témoigne du débat culturel face à la France et à l’Allemagne. La pression des helvétistes a forcé alors une vaste préoccupation avec l’identité suisse romande que les universalistes voulaient large et ouverte vers l’extérieur soulignant le statut spécial de la Confédération au milieu de l’Europe ; tandis que les cantonalistes s’obstinaient aux limites géographiques, au parler, à la qualité ‘inhérente’ du territoire cantonal. Autour de 1900, la littérature suisse romande est un terme sous lequel se densifie les réflexions sur l’identité que les sympathisants d’Amiel ont proliférés. Lorsque Ramuz pénètre ce champ, il est imbu des idées d’autrui, des composants de la ‘Suisse’ et surtout du français romand en pleine émancipation. Jeté dans le va-et-vient des revendications de ses compatriotes qui ne cessent de se contredire, nous avons essayé de montrer les dispositifs de son travail littéraire. Son outil le plus important, le style, reflète les débats intenses du discours post-helvétiste du début du 20<sup>ème</sup> siècle ; il comporte une certaine peur de la modernisation, la nostalgie des vieux temps, des limites claires et durables, comme le propage le courant du régionalisme auquel il appartenait brièvement et de la littérature du terroir, ainsi que la volonté d’un certain renouveau. Ce renouveau touche d’abord le domaine de la langue.

Nous voyons dans le style ramuzien les remous autour du français romand qui laissent leur trace dans cette écriture ‘contrariée’. D’une autre part, le renouveau affecte les sujets que la langue codifie : ils tournent autour de la dualité ‘naturel-dénaturé’ ; la question de la légitimité des variétés régionales face à la norme de l’Hexagone s’y inscrit sans doute, tout comme celle du ‘bon endroit pour vivre’ entre ville et campagne, celle de l’adéquation des structures sociales anciennes et communautaires face au possibilités et dangers de l’individualisation, celle de la *vita activa* face à la *vita contemplativa*, celle du ‘moi’ face à autrui, – la liste serait longue et se retrouve jusqu’au 18<sup>ème</sup> siècle. Nous avons cependant surtout relevé le sujet du ‘Suisse désuissé’.

Le style de Ramuz n’est alors guère qu’une sorte de conséquence ou réaction au temps, elle est également le miroir de sa propre histoire dont nous avons esquissé quelques contours. « Il faut, pour conquérir un style, conquérir d’abord son *moi*, réaliser sa propre unité, en prendre conscience, obéir à sa sincérité [...] »<sup>460</sup>, écrit Philippe Godet à propos des créateurs des *Cahiers vaudois* dont Ramuz est la figure de proue. Le style pour lui est vraiment un ‘retour à soi-même’, et les différents chemins se manifestent dans sa conception du ‘pays’ – en sorte le but de sa quête inachevée.

Le fait que ce lieu est imaginaire a été complètement ignoré par le public après la mort de son créateur ; il a été égalisé rétroactivement même pas à ce qui lui est de plus proche, le canton de Vaud, mais à toute la Suisse romande : la critique a donc fait du lieu fictif un lieu réel, de la langue transformée une langue intouchée, du symbole identitaire personnel celui d’une nation. Ainsi, nous avons constaté que les éléments constitutifs du ‘pays’ de Ramuz sont identiques aux marqueurs d’appartenance helvétique, ce qui représente la source de sa popularité en Suisse romande et de sa consécration institutionnelle.

---

<sup>460</sup> Philippe Godet (cité par Duplain). In : Duplain, p. 190

## Bibliographie

Adam, Antoine : La préciosité. In : *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* 1-2. 1951, p. 35-47

Arès, Georges : Parler suisse, parler français. Vevey : Éditions de l'Aire 1994  
Base de données lexicographiques panfrancophones. URL : <http://www.bdlp.org/>

Bayard, Catherine / Jolivet, Rémy : Les Vaudois devant la norme, p. 151-158. In : *Le Français moderne* 52. Paris : CILF 1984

Bayerische Staatsbibliothek digital. URL : [https://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb10732528\\_00005.html](https://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb10732528_00005.html)

Bayerische Staatsbibliothek digital. URL : [https://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb10731873\\_00005.html](https://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb10731873_00005.html)

Becquet, Charles : L'ethnie française d'Europe. Paris : Nouvelles Éditions Latines 1964

Bertrand, Mme (ed.) : Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier. Introduction et notes de Léon Séché. Avec un portrait de Juste Olivier. Paris : Société du Mercure de France 1904. URL :  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k801822/f8.item.r=poison.texteImage>

Bohrer, Karl-Heinz (ed.) : Ästhetik und Rhetorik. Lektüren zu Paul de Man. Frankfurt a.M.: Suhrkamp 2015

Bry ainé, J. (ed.) : Œuvres complètes de J.-J. Rousseau. Réimprimées d'après les meilleurs textes. Sous la direction de Louis Barré. Tome 5 : Emile ou de l'éducation. Paris : J. Bry ainé 1856. URL <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5786957n/f8.image>

Büchi, Christophe / Mettan, Guy : Nouveau dictionnaire impertinent de la Suisse. De A comme Aar à Z comme Zwingli. Genève : Slatkine 2013

Calmann-Lévy (ed.) : George Sand. La Petite Fadette. Paris 1926  
Caro, E. : Les deux Allemagnes. Madame de Staël et Henri Heine, p. 5-20. In : *Revue des Deux Mondes* 96. Numéro 1. Paris 1871

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (Web). URL : <https://www.cnrtl.fr/>

Charles-Ferdinand, Ramuz : Raison d'Être. Lausanne : Tarin 1914

Clavien, Alain / Valloton, François : Les supports de la critique littéraire en Suisse romande : grandes revues, « variétés » et suppléments littéraires. 1830-1960, p. 337-355. In : *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* 59. Paris : Les Belles Lettres 2007

Clavien, Alain : Les Helvétistes : intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle. Lausanne : Éditions d'en bas 1993

Collet, Georges-Paul: C.-F. Ramuz, écrivain suisse romand [article en ligne]. In : PMLA 77, nr. 5. 1962. URL [www.jstor.org/stable/460412](http://www.jstor.org/stable/460412)

Combe, Dominique : L'invention des littératures nationales en langue française au XIXe siècle. Langue, nation, littérature [en ligne]. Paris : Centre International d'Etude de la Philosophie Française Contemporaine 2017. URL :  
<https://serd.hypotheses.org/files/2017/02/Langues-Combe.pdf>

Cortay, Simon : Journal du matin. Juillet 2017. URL <https://www.rts.ch/info/regions/8783213-mon-accent-ma-fierté.html>

Courtney, C. P. / Anelli, Boris / Wood, Denis : Benjamin Constant. Correspondance générale. Volume III (1795-1799). Tübingen : Niemeyer 2003

De Radonvillier, J. B. Richard : Enrichissements de la langue française ; dictionnaire des mots nouveaux. Gent : Léautey 1845

Delafontaine et Rouge (ed.) : La critique Suisse. Le Doyen Bridel et l'influence de l'école zuricoise dans la Suisse romande. In: *Bibliothèque universelle et revue suisse* 43. Lausanne : Georges Bridel 1906

Detey, Sylvain / Durand, Jacques / Laks, Bernard e.a. (ed.) : Les variétés du français parlé dans l'espace francophone. Ressources pour l'enseignement. Ouvrage publié avec le soutien de la DGLFLF. Paris : Ophrys 2010

Diaz, José-Luis : Aller droit à l'auteur sous le masque du livre. Sainte-Beuve et le biographique, pp. 45-67. In : *Romantisme* 109 [en ligne]. 2000. Sainte-Beuve ou l'invention de la critique. URL : [https://www.persee.fr/doc/roman\\_0048-8593\\_2000\\_num\\_30\\_109\\_935](https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_2000_num_30_109_935)

Druey, H. / Daguet, A. : La Nationalité Suisse. In : Géographie physique, historique et statistique de la Suisse : enseignée par un choix de lectures extraites de nos meilleurs auteurs. Lausanne : L. A. Michod 1845, p. 1-6

Du Bellay, Joachim : La Défense et illustration de la langue française, suivie du projet de l'œuvre intitulée : de la précellence du langage français par Henri Estienne. Paris : Garnier frères 1914

Duplain, Georges : C. F. Ramuz. Une biographie. Lausanne: Édition 24 heures 1991

Eagleton, Terry : Einführung in die Literaturtheorie. Stuttgart : Metzler 1988

Eliot, T. S. : Selected Essays. London : Faber & Faber 1951

Fjellestad, Danuta / Wikborg, Eleanor : Reading Texts. An Introduction to Strategies of Interpretation. Oslo, Stockholm, Copenhagen, Boston: Scandinavian University Press 1995

Francillon, Roger : De Rousseau à Starobinski. Littérature et identité suisse. Lausanne : Le Savoir Suisse 2011

Ghirelli, Marianne : C. F. Ramuz : Qui êtes-vous ? (eBook). Lyon : La Manufacture 1990

Gilbert, Annette : Wiederaufgelegt : Zur Appropriation von Texten und Büchern in Büchern. Bielefeld: transcript 2014

Gilcher-Holtey, Ingrid : Zwischen den Fronten. Positionskämpfe euroäischer Intellektueller im 20. Jahrhundert. Berlin : De Gruyter 2014

Girardet, Lucien : Notre Ramuz. Préface de Georges Rigassi. Lausanne : Éditions VIE 1954

Glossaire du patois de la Suisse romande (Web). Université de Neuchâtel. URL : <https://gaspar.unine.ch/apex/f?p=101:1:31087025881876:::::>

Godefroy, Frédéric : Lexique de l'ancien français. Publié par les soins de M. M. J. Bonnard et Am. Salmon. Paris : Librairie Honoré Champion 1990. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4197p/f9.item>

Guers-Villate, Yvonne: Charles-Ferdinand Ramuz : L'authenticité éthique et esthétique de l'œuvre ramuzienne. Essai. Paris : Buchet/Chastel 1966

Guisan, Gilbert : C. F. Ramuz ou le génie de la patience. Lausanne : Droz 1998  
Hachette, Louis (ed.) : Perrault, Charles : La Belle au bois dormant. Paris : Hachette et Cie 1872

Historisches Lexikon der Schweiz (HLS). URL : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/>

Hopkins, John : La théorie sémiotique littéraire de Michael Riffaterre : matrice, intertexte et interprétant. In : *Cahiers de Narratologie* 12 [en ligne]. 2005. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/37;DOI:10.4000/narratologie.37>

Humbert, Louis (éditeur) : La Défense et illustration de la langue française, par Joachim Du Bellay. Suivie du projet de l'œuvre intitulée : De la Précellence du langage françois, par Henri Estienne. Paris : Garnier frères. URL <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6528259r/f15.image.texteImage>

Ihwe, Jens : Literaturwissenschaft und Linguistik. Frankfurt a. M. 1982

Jakubec, Doris / Reymond, Bernard : Relectures d'Alexandre Vinet. Lausanne : L'âge d'homme 1993

Jean-Jacques Rousseau : Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Paris : M. M. Rey 1755

Jefferson, Ann : Sainte-Beuve : la Biographie et l'invention de la critique littéraire, p. 136-160. In : *Le défi biographique*. traduit de l'anglais par Dudouyt Cécile. Paris : Presses Universitaires de France 2012. URL : <https://bit.ly/2rMaoDB>

Jey, Martine : Gustave Lanson. De l'histoire littéraire à une histoire sociale de la littérature. In : *Le français aujourd'hui* 145. 2004. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2004-2-page-15.htm>

Jullien, A. (ed.) : Lettres Neuchâtelaises. Mistress Henley. Le Noble. Par Madame de Charrière. Avec une préface de Philippe Godet. Genève : Jullien 1908

Kila, Noémi : Diversité esthétique et pluralité des images – un exemple francophone. In : *Cahiers de Narratologie* 19. 2010. URL :  
<http://journals.openedition.org/narratologie/6208;DOI:10.4000/narratologie.6208>

Knecht, Pierre / Rubattel, Christian : À propos de la dimension sociolinguistique en Suisse romande, p. 138-150. In : *Le français moderne. Revue de linguistique française* 52. Paris 1984

Knecht, Pierre : *Le français en Suisse Romande* In : *Histoire de la langue française 1880-1914* [en ligne]. Paris : CNRS Éditions, 1999 URL  
<http://books.openedition.org/editionsrnrs/9275>

Knecht/ Thibault : Dictionnaire suisse romand : particularités lexicales du français contemporain. Genève : Zoé 2004

Kohler, Pierre : L'art de Ramuz. Suivi d'une bibliographie par Marc Thomas. Genève : Éditions de l'Anglo 1929

Kristol, Andres : Histoire linguistique de la Suisse romande : quelques jalons, In : *Babylonia* 3 [en ligne]. 1999. URL : <https://www.unine.ch/islc/home/presentation/dialectologie/la-suisse-romande.html>

Lachmann, Renate : Gedächtnis und Literatur. Intertextualität in der russischen Moderne. Frankfurt/Main: Suhrkamp 1990

Landel, Julien : Transmettre et répandre le Réveil au début du XIX<sup>e</sup> siècle : trois lettres inédites du pasteur Cellerier à Auguste de Staël, p. 55-73. In : *Chrétiens et sociétés* 16. 2009

Maggetti, Daniel : L'invention de la littérature romande. 1830-1910. Lausanne : Payot 2011

Maggetti, Daniel : Mouvements régionalistes en Suisse française [en ligne], p. 65-80. In : Guay, Hervé (dir.) : *Tangence* 40. Régionalismes littéraires de la francophonie. 1993, p.67. URL : <https://doi.org/10.7202/025767ar>

Marty-Laveaux, Charles : De la langue de Corneille. In : *Bibliothèque de l'école des chartes* 22. 1861, p. 209-236

Matthey, Marinette : Le français langue de contact en Suisse romande. In : *Glottopol. Revue de sociolinguistique en ligne* 2. Anciens et nouveaux plurilinguismes. Neuchâtel : 2003 URL  
[http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero\\_2/09matthey.pdf](http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_2/09matthey.pdf)

Meizoz, Jérôme : L'âge du roman parlant (1919-1939) : écrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat. Genève : Droz 2001

Mélançon, Robert / Vachon, Stephane / Nardout-Lafarge, Élisabeth e.a. : Le portatif d'histoire littéraire. Montréal : Université de Montréal 1998

Métral, Jean-Pierre : Le vocalisme du français en Suisse romande. Considérations phonologiques, p. 145-176. In : *Cahiers Ferdinand de Saussure* 31. Paris : Droz 1977

Meylan, Jean-Louis de : La formation des artistes et ses enjeux. Le cas de Genève, de l'école de dessin à l'école supérieure d'art visuel 1704-1980. Saint-Denis : Connaissances et Savoirs 2016

Molière : L'avare. Comédie en cinq actes. Avec une notice et des notes. Par Georges Monval. Dessin de L. Leloir. Gravé à l'eau-forte par Champollion. Paris : E. Flammarion 1893, p. 73. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5785769v/>

Molière : Le malade imaginaire. Comédie en trois actes. Avec une notice et des notes. Par Georges Monval. Dessin de L. Leloir. Gravé à l'eau-forte par Champollion. Paris : E. Flammarion 1896, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6138314t>.

Monnier, Philippe : La Genève de Töpffer [en ligne] 1930. Bibliothèque numérique romande. URL : [https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/monnier\\_la\\_geneve\\_de\\_topffer.pdf](https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/monnier_la_geneve_de_topffer.pdf)

Müller, Dominik : Timothée Léchot : Ayons aussi une poésie nationale. Affirmation d'une périphérie littéraire en Suisse [en ligne], p. 317-321. In : Zelle, Carsten : *Das achtzehnte Jahrhundert* 42/2. Zeitschrift der Deutschen Gesellschaft für die Erforschung des achtzehnten Jahrhunderts. Erotisch-pornographische Lesestoffe im Deutschsprachigen Raum 1750-1800. Wolfenbüttel: Wallstein 2018

Murault, Béat Louis de : L'instinct divin, recommandé aux hommes. Nouvelle édition. Paris : Périsse et Grégoire 1790

Murault, Béat Louis de : Lettres sur les Anglais et les Français (1725). Berne : Ritter 1897  
URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k814855/f125.image.texteImage>

Olivesi, Stéphane : Foucault, l'œuvre, l'auteur. In : *Questions de communication* [en ligne] 4. 2003. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5813;DOI:10.4000/questionsdecommunication.5813>

Olivier, Juste (ed.): *Revue Suisse* 7. Lausanne : Marc Ducloux 1844

Pannatier, Gisèle : L'expression du mois : les salutations. In : *L'ami du patois. Revue des patoisants de Suisse romande* 141, p. 36-47. Savièse 2008

Péguy, Marcel (ed.) : Pour ou contre C. F. Ramuz. Cahier de témoignages. In : Péguy, Marcel (ed.) : *Cahiers de la Quinzaine*. Dix-septième série. Premier Cahier. Paris : Éditions du siècle 1926

Pétermann, Stéphane : C. F. Ramuz. Sentir vivre et battre le mot. Lausanne : Le Savoir Suisse 2019

Pidoux, Edmond : Le Langage des Romands. 2<sup>ème</sup> Édition. Lausanne : Ensemble 1984

Pöll, Bernhard : Spanische Lexikologie. Eine Einführung. Tübingen : Narr 2002

Porchat, Jean-Jacques : Durand ou la cascade de Sauvabelin. In : Porchat, Jean-Jacques : Poésies vaudoises. Lausanne : Rouiller 1832

Ramuz, Charles-Ferdinand : Aline. Paris : Perrin et Cie 1905

Ramuz, Charles-Ferdinand : Découverte du monde. Postface de Daniel Maggetti. Pully : Plaisir de lire 2005

Ramuz, Charles-Ferdinand : Paris, notes d'un vaudois (1941) [en ligne]. Bibliothèque numérique romande. URL : [https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/ramuz\\_paris\\_notes\\_d\\_un\\_vaudois.pdf](https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/ramuz_paris_notes_d_un_vaudois.pdf)

Ramuz, Charles-Ferdinand : Remarques. Lausanne : L'Âge d'Homme 1987

Reichlen, M. F. : L'ossuaire, l'obélisque et la chapelle de Saint-Urbain de Morat [en ligne], p. 108-116. In : Maillefer, Paul / Mottaz, Eugène (ed.) : *Revue historique vaudoise. Bulletin historique de la Suisse romande* 15. Lausanne : Vincent 1907

Rigger, Kurt : Charles-Ferdinand Ramuz : ein Schriftsteller zwischen den Welten. In : *Schweizer Monatshefte. Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur*. Band 56. 1976-1977 URL

Rousseau, Jean-Jacques : Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon. En l'année 1750. Sur cette Question proposée par la même Académie : Si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué à épurer les mœurs. Par un citoyen de Genève. Genève : Barillot & fils 1750. URL

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1040198b.r=prix+acad%C3%A9mie+dijon.langEN>

Ruchat, Abraham / Altmann, Johann Georg / Stanyan, Abraham: L'état et les délices de la Suisse. En forme de relation critique, par plusieurs auteurs célèbres. Enrichi de figures en Taille-douce, dessinées sur les lieux mêmes & de cartes géographiques très exactes, en IV volumes. Tome 1. Amsterdam : Wetsteins & Smith, p. 16 URL <https://www.e-rara.ch/zut/content/zoom/2797070>

Schärf, Christian: Walter Benjamin et Theodor W. Adorno. Critique salvatrice et utopie, p. 221-232. In : *Tracés. Revue de Sciences humaines* 13. 2007. URL : <https://journals.openedition.org/traces/328?lang=en>

Scherer, Edmond (ed.) : Henri-Frédéric Amiel. Fragments d'un journal intime. Précédé d'une étude par Edmond Scherer. Dixième édition. Tome 1. Genève : Georg 1908

Schläpfer, Robert : La Suisse aux quatre langues. Genève : Zoe 1985

Schmid, Karl : Unbehagen im Kleinstaat. Zürich : Artemis 1963

Script du cours magistral d'Antoine Compagnon. URL : <https://aphelis.net/wp-content/uploads/2012/03/Compagnon-Auteur.pdf>

Secretan, Olivier : La Suisse Alémanique et les lettres Romandes. Lausanne : Âge d'Homme 1990

Sempoux, André : Trois principes fondamentaux de l'analyse du style, p. 809-814. In: *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 38, fasc. 3, 1960. Langues et littératures modernes - Moderne talen en letter kunden. URL : [https://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1960\\_num\\_38\\_3\\_2327](https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1960_num_38_3_2327)

Singy, Pascal (ed.) : Identités de genre, identités de classe et insécurité linguistique. Bern : Peter Lang 2004

Singy, Pascal (ed.) : Les femmes et la langue. L'insécurité linguistique en question. Lausanne : Delachaux et Niestlé 1998

Singy, Pascal : L'image du français en Suisse romande : une enquête sociolinguistique en Pays de Vaud. Paris : L'Harmattan

Singy, Pascal : Rapport final - Les jeunes de Suisse romande face à leurs langues. In : Diversité des langues et compétences linguistiques en Suisse. Programme national de recherche PNR 56. 2008

Site de la commune d'Évolène. URL : <https://www.commune-evolene.ch/>

Site de la Fondation Ramuz. URL : <http://www.fondation-ramuz.ch/>

Soreil, Arsène : La littérature expression de la Société. In : *Revue belge de philologie et d'histoire* 10/1-2. 1931, p. 162-168

Sowinski, Bernhard : Stilistik : Stiltheorien und Stilanalysen. Sammlung Metzler 263. Stuttgart: Metzler 1991

Stouvenel, Victor (ed.): L'Utopie de Thomas Morus. Traduction nouvelle par M. Victor Stouvenel. Avec une introduction, une notice bibliographique et des notes par le traducteur. Paris : Paulin 1842. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54526179/f10>

Symington, Micéala / Franco, Bernard : Intertextualité et symbolisation : La poétique d'Arthur Symons. In : *Cahiers de Narratologie* 13 [en ligne]. 2006. URL : <https://journals.openedition.org/narratologie/352>

Tappolet, Ernst : Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der französischen Schweiz. Kulturhistorisch-linguistische Untersuchung. Bâle : Université de Bâle 1913, p. 56. URL : <https://archive.org/stream/diealemannischen01tappuoft#page/n5/mode/2up>

Ulrich, Kinzel (ed.) : An der Rändern der Moral : Studien zur literarischen Ethik. Würzburg : Königshausen und Neumann

Vinet, Alexandre : Chrestomathie française ou choix de morceaux tirés des meilleurs écrivains français. Ouvrage destiné à servir d'application méthodique et progressive à un cours régulier de langue française. Troisième édition. Tome 1. Bâle : J. G. Neukirch 1838

Virinque, Hélène : C.-F. Ramuz, un vaudois universel [en ligne]. URL : <https://gallica.bnf.fr/blog/02112018/c-f-ramuz-un-vaudois-universel?mode=desktop>

Voillat, François : Aspects du français régional actuel, p. 216-241 In : Marzys, Zygmunt : Colloque de dialectologie francoprovençale. Neuchâtel/Genève : Faculté des lettres/Droz 1971

Wagner, Frank : Intertextualité et théorie. In : *Cahiers de Narratologie* 13[en ligne]. 2006. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/364;DOI:10.4000/narratologie.364>

Walter, François : Perception des paysages, action sur l'espace : la Suisse au XVIIIe siècle [article]. In : *Annales. Economies, sociétés, civilisations.* 39<sup>ème</sup> année 1. 1984. p. 3-29. URL [https://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_1984\\_num\\_39\\_1\\_283039](https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1984_num_39_1_283039)

Willien, René : Noutro dzen patoué. Tome 6. Aosta 1970

Wißler, Gustav : Das schweizerische Volksfranzösisch. Erlangen : Junge und Sohn 1909